

Sixième colonne

Heinlein, Robert

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Robert

Heinlein

Sixième colonne



folio
SF

Robert A. Heinlein

Sixième colonne

(Sixth Column, 1949)



Traduction de Bernard Endrèbe, Cécile Pigeon

“Bon dieu, mais qu'est-ce qui se passe ici ? tonna Whitey Ardmore.

Les hommes ignorèrent sa question comme ils avaient ignoré son arrivée. Celui qui était installé devant la télévision dit :

— Taisez-vous ! On écoute.

Il monta le son. La voix du présentateur retentit : “...Washington a été complètement détruite avant que le gouvernement ait pu s'enfuir. Avec Manhattan en ruines, cela ne laisse aucun...”

Le poste émit un clic quand ils l'éteignirent.

— Voilà ! dit l'homme qui se tenait près de l'appareil. Les États-Unis sont liquidés. (Puis il ajouta :) Quelqu'un a une cigarette ?

Comme personne ne lui répondait, il se fraya un passage entre les hommes assemblés devant la télévision, pour fouiller les poches d'une douzaine de corps effondrés près d'une table. Ce n'était pas très facile, car la rigidité cadavérique s'était déjà manifestée, mais il finit par trouver un paquet à moitié vide. Il prit une cigarette et l'alluma.

— Répondez-moi, bon sang ! ordonna Ardmore. Qu'est-ce qui s'est passé ici ?

L'homme à la cigarette, pour la première fois, lui jeta un regard :

— Qui êtes-vous ?

— Major Ardmore, renseignement. Et *vous*, qui êtes-vous ?

— Colonel Calhoun, recherche scientifique.

— Bien. Colonel, j'ai un message urgent pour votre supérieur. Voulez-vous envoyer quelqu'un l'informer que je suis ici et lui demander de me recevoir ?

Il dissimulait mal son exaspération.

Calhoun secoua la tête.

— Impossible. Il est mort.

Il semblait éprouver un plaisir pervers à annoncer la chose.

— Quoi ?

— Et oui... mort. Ils sont tous morts, tous les autres. Cher major, vous avez devant vous tout ce qui reste du personnel de la Citadelle... Ou plus précisément, de la section spéciale de recherche scientifique des services de la Défense, pour parfaire mon rapport officiel.

Avec un demi-sourire, il parcourut du regard la poignée de survivants se trouvant dans la pièce.

Ardmore mit un moment à comprendre, puis il demanda :

— Les Panasiates ?

— Non. Non, pas les Panasiates. Autant que je sache, l'ennemi ne soupçonne même pas l'existence de la Citadelle. Non, nous avons fait ça tout seuls... Une expérience qui a trop bien marché. Le docteur Ledbetter se livrait à des recherches visant à trouver un moyen de...

— Peu importe, colonel. À qui revient le commandement ? J'ai des ordres à transmettre.

— Le commandement ? Le commandement militaire ? Mais mon pauvre ami, on n'a pas encore eu le temps d'y penser. Attendez...

Son regard aigu parcourut la pièce.

— Hmm... Tout le monde est là, et je suis le plus haut gradé. Je suppose que cela fait de moi l'officier supérieur.

— Aucun officier en chef ?

— Non. Rien que des affectations spéciales. C'est donc bien à moi que revient le commandement. Allez-y, faites votre rapport.

Ardmore regarda les visages de la demi-douzaine d'hommes se trouvant dans la pièce. Ils suivaient la conversation d'un air amorphe. Avant de répondre, il se demanda comment formuler son message. La situation avait changé ; il valait peut-être mieux ne rien dire du tout...

— J'avais reçu l'ordre, dit-il en choisissant ses mots, d'informer votre général qu'il ne relevait plus de l'autorité supérieure. Il devait agir indépendamment et poursuivre la guerre contre l'envahisseur, de la façon qu'il jugerait la meilleure. Vous comprenez, poursuivit-il, quand j'ai quitté Washington, il y a douze heures, nous savions qu'ils nous tenaient. Toute cette intelligence rassemblée à la Citadelle était le seul atout potentiel qui nous restait.

— Je vois, dit Calhoun en hochant la tête. Un gouvernement défunt envoie ses ordres à un laboratoire qui n'existe plus. Zéro plus zéro égale zéro. Ça pourrait être drôle, si on savait encore rire...

— Colonel !

— Oui ?

— Je vous ai transmis des ordres. Que proposez-vous de faire ?

— De faire ? Qu'est ce que vous voulez qu'on fasse ? Six hommes contre quatre cents millions ! Je suppose, ajouta-t-il, que pour suivre le sacro-saint règlement, je devrais signer une feuille de démobilisation pour chaque survivant en lui souhaitant un bon retour à la vie civile. Ce qui me laisse peu d'options, à part, peut-être, me faire hara-kiri. Vous n'avez pas l'air de comprendre. Vous avez devant vous tout ce qui reste des États-Unis. Et encore, si nous sommes là, c'est uniquement parce que les Panasiates n'ont pas découvert la Citadelle.

Ardmore s'humecta les lèvres :

— Je n'ai pas dû m'exprimer assez clairement. L'ordre est de

poursuivre la guerre !

— Avec quoi ?

Avant de répondre, Ardmores jaugea Calhoun du regard :

— Ce n'est pas de votre ressort. Eu égard au changement intervenu, et selon les règlements en vigueur en temps de guerre, étant le seul officier en chef, c'est moi qui prends la tête de ce détachement de l'armée des États-Unis.

Le temps d'un instant, l'hésitation fut palpable. Enfin, Calhoun se leva et, tentant de redresser ses épaules tombantes pour se mettre au garde-à-vous, il dit :

— C'est très juste, major. Quels sont vos ordres ?

“Quels sont tes ordres ? s'interrogea Ardmores. Allez, réfléchis vite, crétin. Il a fallu que tu ouvres ta grande gueule... Tu es bien avancé maintenant ! Calhoun avait raison de demander *avec quoi ?*”

Mais malgré tout, il ne pouvait pas se résoudre à regarder sans rien faire s'effondrer le peu qui restait du corps militaire.

“Tu dois leur dire quelque chose, mais il faut que ça tienne debout, ou au moins que ça les occupe jusqu'à ce que tu trouves une meilleure idée. Gagne du temps, mon vieux !”

— Je pense, dit Ardmores, que le mieux à faire est déjà d'examiner notre nouvelle situation. Colonel, auriez-vous l'obligeance de rassembler le personnel survivant, autour de cette grande table, par exemple ? Ce sera plus pratique.

— Mais certainement, major.

Les autres, ayant entendu l'ordre, se dirigèrent vers la table.

— Graham ! Et vous... Quel est votre nom ? Thomas, c'est ça ? dit Calhoun. Vous deux, enlevez le corps du capitaine Mac Allister et mettez-le ailleurs. Dans le couloir, pour l'instant.

La nécessité de déplacer un de ces cadavres omniprésents pour permettre aux vivants de s'installer autour de la table brisa l'atmosphère irréelle pesant sur la pièce et ramena tout le monde sur terre. Ardmores se sentit plus assuré quand il se tourna vers Calhoun :

— Vous devriez me présenter ces hommes. Je veux connaître leurs antécédents, leurs occupations et leurs noms.

Il avait devant lui tout juste de quoi constituer une patrouille, alors qu'il s'attendait à trouver, bien cachée et en sûreté dans ce coin ignoré des Montagnes Rocheuses, la plus formidable assemblée de savants jamais réunis pour un seul but. Malgré l'effondrement total des forces régulières de l'armée des États-Unis, on pouvait encore fonder un espoir raisonnable sur les quelque deux cents brillants scientifiques réfugiés dans cette cachette dont l'ennemi ne soupçonnait même pas l'existence. Avec à leur disposition tous les moyens pour effectuer leurs recherches, ils auraient très bien pu créer et manipuler

une arme susceptible de chasser les Panasiates.

C'est pour cette raison qu'Ardmore avait été chargé de dire au commandant de la Citadelle qu'il ne relevait plus d'aucune autorité et était libre de ses actions. Mais que pouvaient faire une demi-douzaine d'hommes ?

Car il n'en restait pas davantage. Il y avait le docteur Lowell Calhoun, mathématicien arraché à la vie universitaire par les exigences de la guerre et propulsé colonel ; le docteur Randall Brooks, biologiste et biochimiste, ayant grade de major. Brooks plut à Ardmore. Il avait l'air doux et calme, mais laissait deviner une force de caractère supérieure à celle d'hommes plus expansifs. Il ferait l'affaire, et ses avis seraient certainement utiles.

En lui-même, Ardmore qualifia Robert Wilkie de "sale gosse". Il était jeune et paraissait l'être encore plus, avec son air pataud et ses cheveux rebelles. Ses recherches, apparemment, étaient centrées sur les radiations et les branches connexes de la physique, matières obscures pour un profane. Ardmore n'avait aucun moyen de juger si Wilkie était bon ou non dans sa spécialité. C'était peut-être un génie, mais il n'en donnait certainement pas l'impression.

En fait de savants, c'était tout ce qui restait. Il y avait, en plus, trois simples soldats. Tout d'abord Herman Scheer, sergent dans les services techniques. Il avait été mécanicien, fabriquant de matrices et d'outils. Quand il avait été appelé sous les drapeaux, il fabriquait des instruments de précision pour les laboratoires de la compagnie Edison. Ses mains brunes et carrées, aux doigts minces, confirmaient ses dires. Son visage marqué et résolu, au menton puissant, fit penser à Ardmore qu'il se révélerait être une aide efficace en cas de besoin. Il ferait l'affaire.

Venait ensuite Edward Graham, soldat de première classe et cuisinier du mess des officiers. La guerre totale l'avait détourné de sa profession de décorateur d'intérieur pour utiliser son seul autre talent : celui de cuisinier. Ardmore ne voyait pas trop ce qu'il pourrait en tirer, mais il fallait bien quelqu'un pour faire la cuisine.

Le dernier des six était l'aide-cuisinier, Jeff Thomas, soldat de deuxième classe. Antécédents : néant.

— Il est arrivé ici un jour, expliqua Calhoun. Nous avons été obligés de l'enrôler et de le garder avec nous pour éviter qu'il ne révèle la situation de la Citadelle.

Durant les quelques minutes qu'il lui avait fallu pour faire connaissance avec ses "troupees", une partie du cerveau d'Ardmore réfléchissait fiévreusement à ce qu'il dirait ensuite. Il savait qu'il lui fallait trouver une formule choc, qui puisse rétablir la confiance au sein de ce groupe démoralisé ; bref, le baratin qui aide les hommes à

vivre. Or le baratin, il y croyait, étant publicitaire de métier et militaire uniquement par nécessité. Ce qui lui fit penser à un autre problème : devait-il leur révéler qu'il n'était pas plus militaire qu'eux, malgré son grade plus élevé ? Non, ce serait stupide. Ils avaient besoin d'avoir foi en lui, comme les patients ont confiance en leurs médecins.

Après avoir présenté Thomas, Calhoun s'était arrêté de parler. "C'est à toi de jouer, mon vieux, pensa Ardmore. Ne rate pas ton coup !"

— Il sera nécessaire, dit-il, que nous menions par nous-mêmes la tâche qui nous a été assignée, durant une période indéfinie. Je tiens à vous rappeler que nous nous devons de le faire, non pas pour nos supérieurs qui ont été tués à Washington, mais pour le peuple des États-Unis et pour la Constitution. Cette Constitution n'a été ni capturée, ni détruite. On ne peut rien contre elle, car elle n'est pas un simple morceau de papier, mais le contrat commun liant chacun des membres du peuple américain et dont seul ce dernier pourrait nous dégager.

Était-ce exact ? N'étant pas juriste, il l'ignorait, mais ce qu'il savait, c'est que ces hommes avaient besoin d'y croire. Il se tourna vers Calhoun :

— Colonel Calhoun, pouvez-vous me faire prêter serment en tant que commandant de ce détachement de l'armée des États-Unis ?

Puis il ajouta, comme s'il avait réfléchi après coup :

— Je pense qu'il serait bon de renouveler tous en même temps notre serment.

On aurait dit un chœur, dans cette pièce presque vide, quand ils dirent tous ensemble :

— Je jure solennellement... de remplir les devoirs de ma charge... de sauvegarder et défendre la Constitution des États-Unis... contre tous ses ennemis, intérieurs et extérieurs !

— Que Dieu nous vienne en aide !

— Que Dieu nous vienne en *aide* !

Ardmore constata avec surprise que sa propre mise en scène lui tirait des larmes. Puis il vit que les yeux de Calhoun étaient humides aussi. Cette cérémonie avait peut-être plus d'importance qu'il ne l'avait pensé.

— Colonel Calhoun, bien entendu, vous devenez chef de la recherche scientifique. Vous commanderez en second, mais je remplirai toutes les charges liées à notre autorité, afin que vous puissiez poursuivre vos travaux librement. Le major Brooks et le capitaine Wilkie vous sont adjoints. Scheer !

— Oui, major !

— Vous travaillerez pour le colonel Calhoun. S'il n'utilise pas la

totalité de votre temps, je vous assignerai ultérieurement des tâches supplémentaires. Graham !

— Présent, major !

— Vous êtes maintenu dans vos charges actuelles. Vous serez à la fois cuisinier du mess, officier d'ordinaire... En fait, vous êtes toute l'intendance à vous seul. Vous me remettrez dans la journée un rapport sur le nombre de rations disponibles et l'état des denrées périssables. Thomas sera sous vos ordres, mais ses services pourront être requis à tout moment par n'importe quel membre de la recherche scientifique. Les repas s'en trouveront peut-être retardés, mais nous n'y pouvons rien.

— Bien, major.

— Thomas, vous et moi, nous nous partagerons les tâches qui ne concernent pas directement les recherches et assisterons les savants par tous les moyens dès qu'ils nous le demanderont. Je m'inclus dans ce groupe, colonel, souligna-t-il en se tournant vers Calhoun. Si deux mains inexpérimentées de plus peuvent vous être utiles, je vous exhorte à faire appel à moi.

— Très bien, major.

— Graham, avec l'aide de Thomas, vous devez nous débarrasser de tous les cadavres avant qu'ils ne pourrissent... Disons d'ici demain soir. Mettez-les dans une pièce inutilisée que vous scellerez hermétiquement. Scheer vous montrera comment vous y prendre.

Il consulta sa montre.

— Deux heures. Quand avez-vous déjeuné ?

— Nous... Nous n'avons pas déjeuné aujourd'hui.

— Bon. Graham, servez du café et des sandwiches ici dans vingt minutes.

— À vos ordres. Venez, Jeff.

— Je vous suis.

Tandis qu'ils s'en allaient, Ardmores dit à Calhoun :

— En attendant, colonel, allons dans le laboratoire où la catastrophe a eu lieu. Je veux tout de même savoir ce qui s'est passé ici !

Les deux autres savants et Scheer hésitèrent. Ardmores leur fit signe de se joindre à eux et ils quittèrent la pièce en file indienne.

— Vous dites qu'il ne s'est rien produit d'extraordinaire : pas d'explosion, pas de gaz... Et pourtant, ils sont morts ?

Les cinq hommes se tenaient devant la dernière expérience du docteur Ledbetter. Son corps inerte gisait encore, en un amas incohérent, à l'endroit même où il s'était effondré. Ardmores détourna son regard du cadavre et essaya de comprendre le but de l'installation à laquelle il travaillait. Elle semblait simple, mais ne lui rappelait rien

de familier.

— Non, rien d'autre qu'une petite flamme bleue qui a persisté un moment. Ledbetter venait juste de lever cette manette, dit Calhoun en la montrant du doigt, mais sans la toucher.

Elle était abaissée. C'était une manette à ressort qui se rabattait automatiquement dès qu'on la lâchait.

— J'ai eu un vertige soudain. Quand j'ai recouvré mes esprits, j'ai vu que Ledbetter était tombé et je me suis approché, mais je ne pouvais plus rien pour lui. Il était mort... sans la moindre marque sur son corps.

— Moi, dit Wilkie, ça m'a assommé. Et je n'en serais peut-être pas revenu, si Scheer ne m'avait pas soumis à la respiration artificielle.

— Vous étiez ici ? s'informa Ardmore.

— Non, tout à fait à l'opposé du bâtiment, dans le laboratoire de radiation. Mon chef a été tué net.

Ardmore fronça les sourcils et tira à lui une chaise posée contre le mur. Comme il allait s'asseoir, le bruit d'une minuscule galopade lui fit remarquer une petite forme grise, détalant comme une flèche, qui disparut par la porte ouverte. "Un rat", pensa Ardmore sans y prêter attention. Mais le docteur Brooks parut stupéfait et s'élança à son tour vers la porte en criant :

— Un instant ! Je reviens tout de suite !

— Qu'est-ce qui lui prend ? fit Ardmore sans s'adresser à personne en particulier.

L'idée lui traversa l'esprit que la tournure des événements avait peut-être fini par avoir raison du paisible petit biologiste. Mais le mystère fut résolu en moins d'une minute : Brooks revint aussi précipitamment qu'il était sorti. Il était haletant et avait peine à parler :

— Major Ardmore ! Docteur Calhoun ! Messieurs !

Il s'interrompt pour reprendre son souffle :

— Mes souris blanches sont vivantes !

— Ah ! Et alors ?

— Vous ne comprenez pas ? Mais c'est une donnée extrêmement importante, peut-être même déterminante ! Aucun des animaux du laboratoire de biologie n'a souffert. Vous saisissez ?

— Oui, mais... Ah ! oui, je vois... Le rat était vivant, vos souris n'ont pas été tuées, et pourtant des hommes se trouvant avec eux sont morts.

— Exactement ! fit Brooks, triomphant.

— Hmm... Quelque chose qui tue deux cents hommes à travers des parois de roc et de métal, tranquillement, sans bruit, mais qui épargne les souris et les rats. Je n'ai jamais entendu parler d'une chose qui puisse tuer un homme, mais pas une souris, dit Ardmore en

montrant l'appareil d'un signe de tête. On dirait que ce bidule pourrait être un sacré remède à notre problème, Calhoun !

— Oui, convint celui-ci, à condition que nous puissions apprendre à le contrôler.

— Vous en doutez ?

— Ma foi, nous ignorons pourquoi cette force tue, et nous ne savons pas non plus pourquoi elle a épargné six d'entre nous et n'a pas fait de mal aux animaux...

— Eh bien... le problème est posé, on dirait, dit Ardmore en regardant de nouveau ce mystérieux appareil à l'air si simple. Docteur, je ne veux pas, dès le départ, me mêler de vos travaux, mais je préférerais que vous ne releviez pas cette manette sans m'avertir au préalable.

Son regard s'abaissa vers le corps sans vie de Ledbetter, et il détourna vivement les yeux.

Autour du café et des sandwiches, Ardmore tenta d'en savoir plus :

— Alors, personne ne sait vraiment sur quoi travaillait Ledbetter ?

— En un sens, non, convint Calhoun. Je l'aidais pour tout ce qui concernait les mathématiques, mais c'était un génie et il n'était pas très patient à l'égard des esprits moins vifs que le sien. Si Einstein avait été encore vivant, ils auraient pu parler d'égal à égal, mais avec nous Ledbetter discutait uniquement de la partie de ses recherches nécessitant notre assistance, ou d'opérations de détail dont il voulait se décharger.

— Donc, vous ignorez quel était le but de ses recherches ?

— En fait, oui et non. Avez-vous des notions de physique quantique ?

— Grands dieux, non !

— Alors... Le dialogue risque d'être limité, major Ardmore. Le docteur Ledbetter travaillait sur des spectres additionnels dont l'existence est théoriquement possible...

— Des spectres additionnels ?

— Oui. Voyez-vous, depuis cent cinquante ans, la plupart des progrès faits en physique concernent le spectre électromagnétique : électricité, radio, rayons X...

— Oui, oui, ça, je le sais. Mais ces spectres additionnels ?

— C'est ce que j'essaie de vous expliquer, répondit Calhoun avec une légère note d'impatience dans la voix. On s'accorde à admettre l'existence possible d'au moins trois autres spectres complets. Il existe dans l'espace trois champs d'énergie connus : le champ électrique, le champ magnétique et le champ gravitationnel. La lumière, les

rayons X, et autres radiations du même genre, appartiennent au spectre électromagnétique. En théorie, il peut exister plusieurs spectres analogues : un spectre gravito-électrique et un autre gravito-magnétique, ainsi qu'une forme triphasée de champ électro-gravito-magnétique. Chacun d'eux serait un spectre complet et entièrement nouveau. Au total, trois champs d'étude vierges.

— S'ils existent, ils ont probablement des particularités à la fois tout aussi remarquables que celles du spectre électromagnétique et totalement différentes. Mais nous n'avons pas d'instruments nous permettant de déceler de tels spectres, et nous ignorons même s'ils existent vraiment.

— Je suis profane en la matière, dit Ardmore en fronçant les sourcils, et loin de moi l'idée d'opposer mon opinion à la vôtre, mais ça me rappelle un peu l'histoire de la chasse au dahut. Je croyais que ce laboratoire était uniquement en quête d'une arme nouvelle susceptible d'être opposée aux rayons à vortex et aux missiles atomiques des Panasiates. Je suis un peu surpris d'apprendre que l'homme que vous semblez considérer comme votre champion de la recherche travaillait à découvrir des choses dont l'existence n'était pas certaine et dont les propriétés étaient totalement inconnues. Ça ne paraît pas très sérieux.

Calhoun ne répondit pas. Il se contenta de prendre un air supérieur en affichant un petit sourire irritant. Ardmore sentit ses joues rougir à l'idée d'être pris en défaut :

— Oui, oui, dit-il vivement, je sais que je me trompe puisque la découverte de Ledbetter, quelle qu'elle soit, a tué deux cents hommes. Elle peut donc constituer une arme de valeur, mais Ledbetter n'était-il pas simplement en train de tâtonner sans trop savoir ?

— Pas tout à fait, non, répondit Calhoun d'un ton condescendant. Les théories mêmes suggérant l'existence de spectres additionnels permettent d'avoir une idée générale de leurs propriétés. Je sais qu'au départ, Ledbetter était à la recherche d'un moyen permettant de concevoir des rayons tracteurs et presseurs – ce qui relève du domaine du spectre gravito-magnétique – mais, au cours des deux dernières semaines, il était dans un état de surexcitation intense, et semblait avoir changé totalement la direction de ses recherches. Il ne révélait rien, et si j'ai une vague idée de la chose, c'est à cause des transformations et des développements dont il m'avait chargé. Cela dit, ajouta Calhoun en sortant de sa poche intérieure un gros carnet à feuillets mobiles, il notait minutieusement ses expériences. Nous devrions donc pouvoir suivre ses travaux et, peut-être, en déduire ses propres hypothèses.

Le jeune Wilkie, qui était assis à côté de Calhoun, se pencha vers lui :

— Où avez-vous trouvé ce carnet, docteur ? demanda-t-il avec excitation.

— Sur un établi de son laboratoire. Si vous aviez regardé, vous l'auriez vu.

Wilkie ignore cette pique ; il était déjà occupé à dévorer les symboles inscrits sur les feuilles.

— C'est une formule de radiation...

— Évidemment. Vous me prenez pour un idiot ?

— Mais elle ne tient pas debout !

— C'est peut-être votre opinion, mais vous pouvez être sûr que ce n'était pas celle du docteur Ledbetter.

Ils se lancèrent dans une discussion à laquelle Ardmore ne comprenait rien. Au bout de quelques minutes, il profita d'une pause pour dire :

— Messieurs ! Messieurs ! Un instant, je vous prie. J'ai appris tout ce que je peux savoir pour l'instant, et je vois bien que je ne fais que vous empêcher de travailler. Sauf erreur de ma part, votre tâche immédiate est de vous mettre au courant des travaux du docteur Ledbetter et de découvrir quelles sont les propriétés de son appareil, et tout cela en évitant de vous tuer. Est-ce exact ?

— Oui... ça me semble correct, convint Calhoun avec hésitation.

— Très bien. Alors, continuez et tenez-moi au courant.

Il se leva et les autres l'imitèrent.

— Oh... Une chose encore.

— Oui ?

— J'ignore si c'est important ou non, mais j'ai eu une autre idée, à cause de l'intérêt que le docteur Brooks attache à l'incident du rat et des souris.

Il énuméra les faits en comptant sur ses doigts :

— De nombreux hommes ont été tués ; le docteur Wilkie a été assommé et a failli mourir ; le docteur Calhoun n'a éprouvé qu'un malaise momentané ; les autres survivants, apparemment, n'ont rien ressenti et n'ont pas eu conscience qu'il se produisait quelque chose, sinon que leurs compagnons mouraient mystérieusement. Est-ce qu'on peut voir ça comme une sorte de donnée ?

Il attendit anxieusement la réponse, craignant dans son for intérieur que les savants ne trouvent ses remarques stupides ou enfantines.

Calhoun allait répondre, quand le docteur Brooks le devança :

— Mais bien sûr que si ! Comment n'y avais-je pas pensé ? Vraiment, aujourd'hui, je ne dois pas avoir toute ma tête ! Cela permet d'établir une gradation dans les effets de cette force inconnue...

Il s'interrompt, réfléchit, puis poursuit presque aussitôt :

— Major, il faut que vous m'autorisiez à examiner les cadavres

de nos collègues décédés, puis, en étudiant les différences existant entre eux et les survivants, surtout ceux qui ont été durement touchés par cette force inconnue, je pourrais...

Il s'arrêta net et son regard se porta vers Wilkie.

— Non ! protesta celui-ci. Vous ne me transformerez pas en cobaye ! Pas tant que j'en aurai conscience !

Ardmore n'arrivait pas à savoir si l'appréhension de Wilkie était sincère ou s'il plaisantait. Il intervint :

— Messieurs, je vous laisse le soin de régler les détails. Mais souvenez-vous bien de ceci : ne risquez pas vos vies sans m'en avertir !

— Vous entendez, Brooks ? souligna Wilkie.

Ce soir-là, Ardmore ne se coucha que par sens du devoir, car il n'avait aucune envie de dormir. Il avait accompli sa mission de base, qui était de rassembler les restes de l'organisation dénommée la "Citadelle" et de lui fixer un objectif, raisonnable ou non – il était trop fatigué pour en juger – mais qui avait du moins le mérite d'exister. Il avait créé une routine et, en assumant la direction et la responsabilité de tout, il les avait déchargés de leurs soucis matériels, leur procurant une sorte de tranquillité d'esprit qui les empêcherait peut-être de devenir fous dans un monde ayant sombré en pleine démence.

Que serait-il, ce nouveau monde insensé où la supériorité de la culture occidentale ne serait plus un fait avéré, ce monde où la bannière étoilée ne flotterait plus parmi les pigeons hantant la façade des édifices publics ?

Cette éventualité fit naître dans l'esprit d'Ardmore une nouvelle préoccupation : s'il voulait maintenir un semblant d'activité militaire, il lui faudrait une sorte de service du renseignement. Il avait été trop occupé à remettre tout le monde au travail pour avoir le temps d'y penser, mais il lui faudrait y réfléchir. "Demain", se dit-il, mais son cerveau continua de travailler fébrilement.

Un service d'espionnage était tout aussi important qu'une nouvelle arme secrète, voire plus encore. Même si les travaux du docteur Ledbetter permettaient de découvrir une arme d'une puissance formidable, elle leur serait inutile s'ils ne savaient pas exactement où et comment l'employer contre les points faibles de l'ennemi. La principale caractéristique des États-Unis en tant que grande puissance, au cours de l'histoire, était l'incroyable médiocrité de son service de renseignement militaire. C'était la nation la plus puissante que la terre ait portée, mais elle s'était empêtrée dans des guerres comme un géant aveugle. Le désastre actuel en était un exemple, se disait Ardmore. Les missiles nucléaires des Panasiates n'étaient pas plus puissants que les nôtres... mais nous nous étions laissés prendre par surprise, sans avoir

eu le temps d'en utiliser un seul !

Combien en avions-nous en stock ? Un millier, à ce qu'on disait. Ardmore l'ignorait, mais les Panasiates, eux, avaient dû découvrir combien il en existait au juste et où ils se trouvaient. Ils avaient gagné la guerre grâce à leur service d'espionnage, et non à leurs armes secrètes. Ces dernières n'avaient rien de risible pour autant, d'autant plus que les Panasiates avaient manifestement su les garder secrètes. Notre soi-disant service du renseignement n'avait pas été à la hauteur.

“O.K., Whitey Ardmore, maintenant, c'est à toi de jouer ! Tu as carte blanche pour organiser un réseau d'espionnage, en utilisant trois savants myopes, un sergent au bord de la retraite et deux cuisiniers, sans compter ta brillante petite personne ! Tu es très bon pour les critiques, mais est-ce que tu es plus doué que les autres ?”

Il se leva, rêvant désespérément d'un somnifère qui lui procurerait une nuit de repos. Faute de mieux, il but un verre d'eau chaude et se recoucha.

Et même s'ils découvraient une nouvelle arme surpuissante ? C'était peut-être bien le cas de l'appareil imaginé par Ledbetter, en admettant qu'ils apprennent à l'utiliser. Mais à quoi bon ? Un homme seul ne pouvait pas manœuvrer un vaisseau de guerre, ni même le faire décoller, et six hommes n'auraient aucune chance d'écraser un empire, même s'ils avaient des bottes de sept lieues et un rayon mortel. Que disait Archimède, déjà ? “Si j'avais un levier assez long et un point d'appui, je soulèverais la Terre !” Oui, mais le point d'appui ? Une arme n'est une arme que s'il existe une armée pour l'utiliser.

Ardmore s'endormit enfin et rêva qu'il était affalé au bout du plus long levier imaginable, mais un levier inutile, car il ne reposait sur rien. Tantôt Ardmore était Archimède en personne, tantôt ce dernier, doté de traits asiatiques très marqués, se trouvait près de lui, à le toiser et le railler.

Au cours des deux semaines qui suivirent, Ardmore fut trop occupé pour s'inquiéter de quoi que ce soit d'autre que sa tâche initiale. Leur mode de fonctionnement était justifié par le fait qu'ils étaient bel et bien une organisation militaire qui finirait par rendre des comptes à l'autorité civile. Il fallait donc se plier, au moins en apparence, aux règlements en vigueur en termes de paperasse, de rapports, de registres, de feuilles de paye, d'inventaires, etc. Au fond de lui-même, Ardmore sentait que c'était une perte de temps absurde, mais, en tant que publicitaire, sa psychologie de comptoir lui suffisait pour savoir intuitivement que l'homme est une créature se nourrissant de symboles. Pour l'instant, ces symboles de l'administration avaient tous de l'importance.

Il se plongea donc dans le manuel des paiements de feu le trésorier, et solda soigneusement les comptes des morts, notant à chaque fois les montants dus aux ayants droit, payables "en monnaie légale des États-Unis", tout en se demandant avec tristesse si cette formule aurait à nouveau une signification un jour. Mais il s'y tint, et assigna de menues tâches administratives à tout le monde pour que chacun se rende compte indirectement que tout continuait comme auparavant.

Mais cela représentait trop de paperasse pour un seul homme. Ardmore découvrit que Jeff Thomas, l'aide-cuisinier, savait taper à la machine et était doué pour le calcul, et réussit à le convaincre de s'en occuper. Graham se plaignit du surcroît de travail occasionné, mais Ardmore estima que ça lui ferait du bien, qu'il fallait être aiguillonné pour avancer. Ardmore voulait que tous ses subordonnés soient épuisés chaque soir au moment de se coucher.

L'utilité de Thomas était double, car Ardmore, nerveux de nature, avait besoin de quelqu'un à qui parler. Thomas se révéla intelligent et doté d'une vraie qualité d'écoute, et Ardmore se prit à lui parler de plus en plus librement. Il était certes incongru qu'un commandant en chef se confie à un simple soldat, mais Ardmore sentait, d'instinct, que Thomas n'abuserait pas de sa confiance, et il avait besoin de cette détente.

Ce fut Calhoun qui obligea Ardmore à abandonner ses occupations routinières pour porter son attention vers des questions

plus difficiles. Le colonel était venu lui demander la permission d'activer l'appareil de Ledbetter, que les trois savants avaient modifié pour répondre à leurs hypothèses, mais il ajouta une question plutôt embarrassante :

— Major Ardmore, pouvez-vous me donner une idée de la façon dont vous comptez utiliser "l'effet Ledbetter" ?

Ardmore l'ignorait, il préféra donc répondre par une autre question :

— Êtes-vous suffisamment près du but pour que cette question soit urgente ? Si c'est le cas, pourriez-vous me résumer vos dernières avancées ?

— Cela me sera difficile, répliqua Calhoun d'un air pontifiant et légèrement supérieur, puisque je n'ai pas le loisir d'utiliser le langage mathématique, qui doit nécessairement être employé pour exprimer ce type de concepts...

— Voyons, colonel, l'interrompt Ardmore, plus irrité qu'il ne voulait l'admettre et gêné par la présence du deuxième classe Thomas. Soit vous savez tuer un homme avec votre appareil, soit vous ne savez pas ; soit vous pouvez spécifier qui vous allez tuer, soit vous ne pouvez pas.

— C'est une simplification outrancière, contesta Calhoun. Cela dit, nos modifications nous permettront probablement de diriger l'effet. Les recherches du docteur Brooks l'ont amené à présupposer une relation asymétrique entre la force mise en action et la vie organique à laquelle on l'applique, si bien que la forme de cette dernière détermine à la fois l'effet causé et les caractéristiques intrinsèques de la force elle-même. Autrement dit, l'effet est fonction de tous les facteurs en cause, que ce soit la forme de vie visée, la force elle-même...

— Ne nous emballons pas, colonel ! Qu'est-ce que cela signifie en tant qu'arme ?

— Cela signifie que vous pouvez diriger cette force sur deux hommes et décider lequel des deux elle devra tuer... à condition de savoir vous en servir, répondit Calhoun avec humeur. Ou, du moins, c'est ce que nous pensons. Wilkie se porte volontaire pour actionner l'appareil, avec des souris comme objectif.

Ardmore leur accorda la permission d'effectuer cette expérience, à condition que toutes les mesures et précautions nécessaires soient prises. Dès que Calhoun fut parti, le major se remit à réfléchir à ce qu'il ferait de cette arme... si elle marchait réellement. Or pour décider de la marche à suivre, il lui fallait des données dont il ne disposait pas. Ce foutu service d'espionnage était indispensable ! Il fallait absolument qu'il sache ce qui se passait dehors !

Impossible de compter sur les scientifiques, bien entendu, ni sur

Scheer, dont ils avaient besoin. Graham ? Non. C'était un bon cuisinier, mais il était nerveux, irritable, instable... Bref, le dernier homme à choisir pour une mission dangereuse. Il ne restait donc que lui-même. Il avait été entraîné pour ce genre d'activités ; ce serait donc lui qui partirait.

— Mais vous ne pouvez pas faire ça, major, dit Thomas.

— Hein ? Qu'est-ce qu'il y a ?

Ardmore avait machinalement exprimé ses pensées à haute voix, comme il en avait pris l'habitude lorsqu'il était seul ou juste avec Thomas, dont la façon d'être poussait Ardmore à tester ses idées sur lui.

— Vous ne pouvez pas abandonner le commandement, major. Non seulement parce que c'est contraire au règlement, mais aussi, si vous me permettez d'exprimer mon opinion, parce que tout ce que vous avez accompli s'effondrera aussitôt.

— Pourquoi donc ? Je ne serai absent que quelques jours.

— On pourrait peut-être tenir quelques jours... Mais je n'en suis pas certain. Qui commanderait en votre absence ?

— Le colonel Calhoun, bien entendu.

— Bien entendu !

Haussant les sourcils, Thomas exprima par sa mine une opinion que la discipline militaire ne lui permettait pas d'énoncer à haute voix. Ardmore savait qu'il avait raison. Il était le premier à penser que, sorti de sa spécialité, Calhoun n'était qu'un vieux fou suffisant, susceptible et vaniteux. Ardmore avait déjà dû intervenir pour réparer les dégâts provoqués par l'arrogance de Calhoun. Scheer ne continuait à travailler pour le colonel que parce qu'Ardmore l'avait calmé en faisant appel à son très grand sens du devoir.

Cette situation lui rappelait la période où il était attaché de presse pour une célèbre évangéliste. Il avait été engagé en tant que directeur des relations publiques, mais il avait passé les deux tiers de son temps à tenter de résoudre les imbroglios provoqués par le mauvais caractère de cette sainte harpie.

— Mais comment pouvez-vous être certain de revenir dans quelques jours ? insista Thomas. C'est une mission extrêmement dangereuse et, si vous êtes tué, personne ici n'est capable de vous remplacer.

— Non, là je vous arrête, Thomas. Aucun homme n'est irremplaçable.

— L'heure n'est pas à la fausse modestie, major. C'est peut-être vrai en règle générale, mais vous savez bien que, dans le cas présent, c'est faux. Nous sommes en nombre extrêmement limité, et vous êtes le seul duquel nous acceptons tous de recevoir des ordres. Et, surtout, vous êtes le seul à qui le docteur Calhoun accepte de se soumettre,

parce que vous savez comment le prendre. Personne d'autre ici n'en serait capable, pas plus que Calhoun ne saurait se faire obéir de nous.

— Vous y allez très fort, Thomas.

Thomas ne répondit rien. Ardmore finit par poursuivre :

— Bon, bon... Supposons que vous ayez raison. Je dois absolument avoir des renseignements d'ordre militaire. Comment les obtiendrai-je si je n'y vais pas moi-même ?

Thomas fut un peu lent à répondre. Quand il parla, ce fut pour dire calmement :

— Je pourrais essayer.

— Vous ?

Ardmore regarda son interlocuteur avec une attention nouvelle et se demanda pourquoi il n'avait pas pensé à Thomas. Peut-être parce que rien dans son apparence ne laissait à penser qu'il pourrait mener à bien une telle entreprise... Sans compter que c'était un deuxième classe, et que l'on ne confie pas à un simple soldat une mission dangereuse reposant sur une indépendance totale d'action. Et pourtant...

— Avez-vous déjà fait un travail de ce type ?

— Non, mais mon expérience m'y destine peut-être, d'une certaine façon...

— Ah, oui ! Scheer m'a un peu parlé de vous. Vous étiez vagabond, n'est-ce pas, avant que l'armée ne vous rattrape ?

— Pas vagabond, corrigea gentiment Thomas. Itinérant.

— Excusez-moi... Quelle est la différence ?

— Un vagabond est un déchet, un parasite, un homme qui ne veut pas travailler. Un itinérant est un travailleur qui préfère la liberté à la sécurité. Il travaille pour vivre, mais refuse d'être lié à un cadre de vie spécifique.

— Je vois ! Hmm... Oui, je commence à comprendre pourquoi cela vous prédispose au travail du renseignement. Je suppose qu'il faut une grande faculté d'adaptation et un vrai sens de l'initiative pour arriver à survivre quand on est itinérant. Mais attendez, Thomas... Jusqu'ici, je vous ai pris comme vous veniez, mais j'ai besoin d'en savoir beaucoup plus sur votre compte, si je dois vous confier une mission de cet ordre. Très franchement, vous n'avez pas l'air d'un itinérant !

— Et de quoi ça a l'air, un itinérant ?

— Euh... Bon, bref ! Mais parlez-moi un peu de votre parcours. Comment vous êtes-vous décidé à embrasser la carrière d'itinérant ?

Ardmore se rendit compte que, pour la première fois, il avait réussi à vaincre la réticence naturelle de Thomas. Cherchant ses mots, celui-ci répondit :

— Sans doute parce que la profession d'avocat ne me plaisait

pas.

— Quoi ?

— Oui. En fait, après avoir fait mon droit, je me suis tourné vers les ressources humaines. Petit à petit, cela m'a donné envie d'écrire une thèse sur le travail itinérant, et je me suis dit que, pour bien comprendre le sujet, il me fallait vivre dans les mêmes conditions que ces travailleurs.

— Je vois. Et c'est pendant que vous faisiez cette enquête de terrain que l'armée vous a cueilli.

— Oh, non, répliqua Thomas. Je suis itinérant depuis plus de dix ans. Je ne suis jamais revenu. En fait, je me suis aperçu que cette vie me plaisait.

Les détails furent rapidement réglés. Thomas ne voulait pas d'autre équipement que les vêtements qu'il portait lorsqu'il était arrivé par hasard à la Citadelle. Ardmores avait suggéré un sac de couchage, mais Thomas refusait catégoriquement. "Ça ne colle pas avec mon personnage", avait-il expliqué. "Je n'ai jamais été trimardeur. Les trimardeurs sont sales, et un itinérant digne de ce nom ne les fréquente pas. Tout ce que je veux, c'est avoir un bon repas dans le ventre et un peu d'argent dans ma poche."

Les instructions que lui donna Ardmores étaient très générales.

— Presque tout ce que vous verrez ou entendrez sera des données à analyser pour moi, lui dit-il. Couvrez le plus de terrain possible, et tentez d'être de retour ici dans une semaine. Si vous disparaissez plus longtemps que ça, j'en déduirai que vous êtes mort ou prisonnier et j'essayerai un autre plan.

"Tentez de trouver un moyen d'établir une organisation qui nous renseignerait de façon permanente. Je ne peux pas vous donner d'indications plus précises sur ce que vous devez rechercher dans ce domaine, mais gardez cet objectif en tête. Pour ce qui est des détails, tout ce qui concerne les Panasiates m'intéresse. Comment ils sont armés, de quelle façon ils contrôlent les territoires occupés, où se trouvent leurs quartiers généraux, en particulier le gouvernement central, et, si vous arrivez à faire une estimation de ce genre, combien ils sont et comment ils sont répartis. Il y aurait de quoi vous occuper au moins pendant un an. Soyez quand même de retour dans une semaine.

Ardmore montra à Thomas comment faire fonctionner une des portes extérieures de la Citadelle : deux mesures de *Yankee Doodle* brusquement interrompues, et une porte apparaissait dans ce qui semblait n'être qu'une muraille rocheuse. C'était à la fois très simple et totalement étranger au mode de pensée asiatique. Ardmores souhaita bonne chance à Thomas et lui serra la main.

C'est ainsi qu'il s'aperçut que ce dernier lui réservait encore une surprise : ce dernier lui serra la main à la façon des Dekes, la fraternité à laquelle Ardmores lui-même appartenait quand il était étudiant ! Il resta un moment devant le portail, pensif, occupé à revoir ses préjugés.

Quand il se retourna, il trouva Calhoun derrière lui. Il avait l'impression d'être un petit garçon surpris en train de voler de la confiture.

— Oh, bonjour, docteur, dit-il vivement.

— Mes respects, major, répondit posément Calhoun. Puis-je m'informer de ce qui se passe ?

— Certainement. J'ai envoyé le lieutenant Thomas en mission de reconnaissance.

— Lieutenant ?

— Affectation temporaire. Étant obligé de lui confier un travail qui n'est pas du ressort d'un simple soldat, j'ai trouvé plus expédient de lui attribuer le grade et la solde qui convenaient à sa nouvelle fonction.

Calhoun n'insista pas davantage sur ce point, mais demanda, toujours sur le même ton de léger reproche :

— Vous êtes bien conscient, j'imagine, que le fait d'envoyer quelqu'un à l'extérieur nous fait courir à tous un risque grave ? Je suis un peu surpris que vous ayez pris une telle décision sans nous consulter au préalable.

— Je suis navré que vous le preniez ainsi, colonel, répondit Ardmores, se forçant à adopter un ton conciliant, mais, quoi qu'il arrive, c'est à moi de décider en dernier ressort, et il est essentiel pour notre mission que vous ne soyez détournés de vos recherches cruciales sous aucun prétexte. Avez-vous procédé à votre expérience ? poursuivit-il rapidement.

— Oui.

— Et alors ?

— Résultat positif. Les souris sont mortes.

— Et Wilkie ?

— Oh ! Wilkie est indemne, naturellement, comme je l'avais prédit.

Jefferson Thomas, diplômé avec mention très bien de l'université de Californie et titulaire d'une maîtrise de droit de l'université d'Harvard, itinérant professionnel, soldat de deuxième classe et aide-cuisinier, et maintenant lieutenant à titre temporaire détaché au service du renseignement de l'armée des États-Unis, fut surpris par l'obscurité, et passa sa première nuit à la belle étoile, à grelotter sur un lit d'aiguilles de pin. Tôt le lendemain matin, il repéra

une ferme.

Les occupants lui donnèrent à manger, mais se montrèrent impatients de le voir repartir.

— On ne peut jamais savoir quand un de ces païens va venir fourrer son nez ici, s'excusa son hôte, et je ne peux pas me permettre d'être arrêté pour avoir hébergé des réfugiés. Je dois penser à ma femme et à mes enfants.

Le fermier raccompagna quand même Thomas jusqu'à la route en bavardant, sa loquacité naturelle l'emportant sur la prudence. Il semblait prendre un plaisir sinistre à déplorer la catastrophe.

— Dieu seul sait ce qui attend mes enfants. Parfois, la nuit, il m'arrive de penser que le mieux serait de mettre fin à leurs peines. Mais Jessie, ma femme, dit que c'est un péché honteux de parler ainsi, et que le Seigneur remettra tout en ordre quand bon Lui semblera. C'est possible... Mais ce n'est pas rendre service à un enfant que de l'élever à devenir l'esclave de ces singes ! dit-il en crachant par terre. Ce n'est pas un comportement d'Américain.

— Vous disiez que c'est un délit d'héberger des réfugiés ?

— Mais d'où vous sortez, l'ami ? demanda le fermier éberlué.

— De la montagne. Je n'ai encore vu aucun de ces saligauds.

— Ça va pas tarder. Mais, alors, vous n'avez pas de numéro ? Vous feriez mieux d'en obtenir un... Oh ! et puis non, ça ne vous avancerait à rien d'autre qu'à finir dans un camp de travail...

— Un numéro ?

— Un numéro de matricule. Comme celui-ci.

L'homme sortit de sa poche une carte plastifiée et la montra à Thomas. On y voyait une photographie du fermier, mauvaise mais reconnaissable, ses empreintes digitales et tous les renseignements concernant sa profession, sa situation de famille, son adresse, etc. Le haut de la carte comportait un long numéro à tirets. De son doigt de travailleur, le fermier le détailla :

— La première partie, c'est mon matricule. Ça signifie que j'ai la permission de l'empereur de rester en vie, et de profiter de l'air et du soleil, ajouta-t-il avec amertume. La seconde partie, c'est mon numéro de classification. Il indique où j'habite et ce que je fais. Si je veux franchir la limite du comté, il faut que je le fasse changer. Si je veux me rendre dans une autre ville que celle qui m'a été assignée pour y faire mes affaires, je dois demander une permission spéciale de vingt-quatre heures. Franchement, je vous le demande : est-ce une façon de vivre ?

— Pas à mon sens, convint Thomas. Bon, je crois qu'il vaut mieux que je parte avant de vous causer des problèmes. Merci pour le petit déjeuner.

— Y a pas de quoi. C'est la moindre des choses de rendre service

à un compatriote, par les temps qui courent.

Thomas se remit immédiatement en route, ne voulant pas laisser deviner au généreux fermier combien il avait été ému de le voir réduit à une pareille dégradation. Ce que sous-entendait cette carte d'immatriculation blessait bien plus son âme éprise de liberté que la notion abstraite de la défaite des États-Unis.

Au cours des deux ou trois jours qui suivirent, Thomas se déplaça lentement, évitant les villes jusqu'à ce qu'il ait une connaissance suffisante des nouvelles règles en vigueur pour pouvoir s'y risquer sans attirer l'attention. Il désirait le faire aussi vite que possible, pour pouvoir fureter, lire les panneaux d'affichage et avoir l'occasion de parler à des personnes autorisées à voyager pour affaires. S'il ne s'agissait que de sa sécurité personnelle, Thomas n'aurait pas hésité à s'aventurer sans carte d'immatriculation dans une ville, mais il n'oubliait pas la recommandation d'Ardmore : "Votre devoir primordial est de revenir ! Ne jouez pas les héros et ne prenez aucun risque inutile, et surtout, *revenez !*"

Les villes devraient encore attendre.

Thomas s'approchait des villes la nuit, évitant les patrouilles comme il évitait jadis la police ferroviaire. Au cours de la seconde nuit, il atteignit le premier objectif qu'il s'était fixé : une communauté itinérante. Elle se situait à l'endroit exact dont il avait conservé le souvenir depuis ses précédents passages dans la région. Il faillit pourtant la rater, car l'inévitable feu de camp avait été dissimulé sous un vieux bidon d'huile transformé en fourneau de fortune, ce qui lui évitait d'être repéré.

Thomas prit place dans le cercle, sans mot dire, comme le voulait l'usage, et attendit que les autres l'examinent.

Bientôt, une voix dit d'un ton plaintif :

— C'est Gentleman Jeff, les potes. Boudiou, Jeff, ce que tu m'as foutu la trouille ! J'ai cru que t'étais un Chinetoque. Qu'est-ce que tu deviens ?

— Pas grand-chose. Je fais profil bas.

— On en est tous là, maintenant ! répondit la voix. Quoi que tu essaies, il y a toujours un de ces bridés...

L'homme se lança dans une série d'appréciations sur les ancêtres des Panasiates et leurs préférences intimes, qu'il ne connaissait certainement pas de source sûre.

— Laisse tomber, Moe, ordonna une autre voix. Dis-nous les nouvelles, Jeff.

— Désolé, répondit celui-ci, mais je me suis planqué dans la montagne pour éviter l'armée, et j'ai rien fait d'autre que de la pêche.

— T'aurais mieux fait d'y rester. Partout, ça va mal. Personne

n'ose plus engager, même pour une journée, un type qui n'est pas immatriculé. Toute ton énergie, tu la perds à éviter les camps de travail. À côté de ça, la chasse aux communistes, c'était de la petite bière !

— Parle-moi un peu de ces camps de travail, dit Thomas. Un jour, j'aurai peut-être tellement faim que j'y ferai un petit stage...

— Tu peux pas savoir. Personne ne peut avoir faim au point de risquer ça !

La voix marqua un temps d'arrêt, comme si l'homme réfléchissait à cette sinistre perspective.

— Tu connaissais le petit gars de Seattle ?

— Je crois bien. Un petit type qui louchait, habile de ses mains ?

— Oui, c'est ça. Il a été dans un camp de travail, pendant une semaine peut-être, puis il en est ressorti. Il a pas pu nous dire comment, parce qu'il avait perdu la boule. Je l'ai vu, la nuit où il a clamsé. Son corps n'était qu'une plaie. Il a dû faire une septicémie.

Il se tut un moment avant d'ajouter d'un ton pensif :

— Il puait terriblement.

Thomas aurait préféré passer à autre chose, mais il avait besoin d'en savoir plus :

— Qui envoie-t-on dans ces camps ?

— Tout homme de plus de quatorze ans sans emploi approuvé, tous les militaires qui ont survécu à la débâcle, et tous ceux qui se font piquer sans carte d'immatriculation.

— C'est le bout de l'iceberg, ajouta Moe. Si tu voyais ce qu'ils font des femmes sans emploi... Tiens, l'autre jour, une brave vieille qui m'a donné un coup de main ; elle m'a dit que sa nièce était institutrice et que les Chinetoques veulent plus d'écoles ni de profs américains. Quand elle a été chercher sa carte d'immatriculation, ils l'ont...

— Ta gueule, Moe. Tu parles trop.

Thomas n'obtenait que des renseignements décousus, fragmentaires, d'autant plus qu'il pouvait rarement poser des questions directes sur les choses qu'il voulait vraiment savoir. Néanmoins, il finit, peu à peu, par se représenter un peuple totalement et systématiquement réduit en esclavage, une nation aussi impuissante qu'un homme complètement paralysé, avec un système de défense détruit et des moyens de communication entièrement aux mains de l'envahisseur.

Partout, il sentait bouillir le ressentiment et un ardent désir de lutter contre la tyrannie, mais tous ces gens manquaient de directives, de coordination et, surtout, d'armes un tant soit peu modernes. Une rébellion sporadique était aussi vaine que l'agitation d'une fourmilière

attaquée. Certes, on pouvait tuer des Panasiates, et beaucoup d'hommes étaient prêts à tirer à vue, même avec la certitude d'y laisser leur propre vie, mais ils avaient les mains liées par la certitude encore plus grande que leur geste provoquerait de terribles représailles contre les leurs. Comme pour les juifs en Allemagne, avant la fin de l'Europe, la bravoure ne suffisait pas, car les tyrans feraient payer le moindre acte violent de façon totalement disproportionnée à d'autres hommes, femmes et enfants.

Ce qui perturbait Thomas encore plus que toutes les souffrances dont on lui parlait et dont il était témoin, c'était d'apprendre que des mesures étaient prises pour éliminer totalement la culture américaine. Les écoles étaient fermées, rien ne pouvait être imprimé en anglais, et l'on commençait à entrevoir l'époque, au bout d'une génération peut-être, où cette langue ne serait plus qu'un patois d'illettrés, utilisé seulement par des serfs incultes qui seraient incapables de se révolter, privés de tout moyen de communication à grande échelle.

Il était impossible de faire une estimation rationnelle du nombre d'Asiatiques se trouvant sur le territoire des États-Unis. On racontait que des transports de troupe acheminaient quotidiennement sur la côte Ouest des milliers de fonctionnaires, dont la plupart avaient déjà fait leurs preuves lors de l'assimilation de l'Inde. Il était difficile de dire s'ils venaient grossir les forces armées qui avaient conquis et régentaient maintenant le pays, mais il était clair qu'ils allaient se substituer aux quelques employés blancs aidant actuellement l'administration civile sous la menace d'une arme. Quand le peu de fonctionnaires blancs restants serait "éliminé", il deviendrait encore bien plus difficile d'organiser une résistance.

C'est dans une communauté itinérante que Thomas trouva le moyen d'entrer dans les villes.

Finny, au nom de famille inconnu, n'était pas à proprement parler un chevalier de la route, mais un homme qui avait cherché refuge parmi les itinérants et qui les payait en mettant son talent à leur service. C'était un vieil anarchiste qui avait servi son idéal de liberté en fabriquant des billets de banque d'excellente qualité, sans se préoccuper d'en demander l'autorisation au Trésor. Certains disaient que son vrai nom était Phineas, d'autres reliaient son surnom à son habitude de produire des billets de cinq dollars : "assez gros pour être utiles, mais pas assez pour éveiller les soupçons."

À la requête d'un des itinérants, il fit une carte d'immatriculation pour Thomas. Tandis que ce dernier le regardait travailler, Finny lui disait :

— C'est surtout le numéro d'immatriculation qui compte. Pratiquement aucun des Asiatiques que tu croiseras ne lit l'anglais,

donc peu importe ce que nous inscrirons sur cette carte. "Il était une bergère..." ferait probablement l'affaire. C'est pareil pour la photo. Pour eux, tous les Blancs se ressemblent.

Il prit dans ses affaires une poignée de photographies et les approcha de ses lunettes aux verres épais :

— Tiens ! Choisis-en une qui te correspond vaguement et on l'utilisera. Maintenant, pour ce qui est du matricule...

Les mains du vieil homme semblaient agitées d'un tremblement sénile, mais elles devinrent extraordinairement assurées quand, à l'aide d'encre de Chine, il imita sur la carte des caractères imprimés. Et pourtant, il le faisait sans l'équipement nécessaire, avec les moyens les plus primitifs. Thomas comprenait pourquoi les chefs-d'œuvre du vieil artiste avaient fait le désespoir des employés de banque.

— Voilà ! annonça-t-il. Je t'ai donné un matricule indiquant que tu as eu ta carte dès les premiers temps, et un numéro de classification te permettant de voyager. Il spécifie également que tu es physiquement inapte au travail manuel et que tu as la permission de faire le colporteur ou de mendier. À leurs yeux, c'est kif-kif.

— Merci mille fois, dit Thomas. Au fait, euh... Combien je vous dois ?

La réaction de Finny donna à Thomas l'impression d'avoir proféré une injure.

— Ne parle pas d'argent, fiston ! L'argent est un mal en soi, car c'est lui qui permet à l'homme de réduire son frère en esclavage.

— Je vous demande pardon, dit Thomas avec sincérité. Mais je voudrais quand même pouvoir faire quelque chose pour vous.

— Ça, c'est différent. Aide tes frères chaque fois que tu le pourras, et l'aide te viendra quand tu en auras besoin.

Thomas trouvait la philosophie du vieil anarchiste confuse et irréaliste, mais il passa un long moment à le faire parler, car il n'avait encore jamais rencontré personne qui en savait autant sur les Panasiates. Finny semblait ne pas les craindre, et être sûr de pouvoir se débrouiller avec eux quand ce serait nécessaire. De tous les gens que Thomas avait vus depuis la débâcle, Finny semblait être le moins perturbé par le changement. En fait, il n'éprouvait même aucun sentiment de haine ou d'amertume. À priori, cela semblait incompréhensible de la part d'un homme au cœur aussi généreux que Finny, mais Thomas se rendit compte que, comme cet anarchiste voyait tous les gouvernements comme mauvais et tous les hommes comme ses frères *stricto sensu*, l'occupation ne représentait pour lui qu'un degré de plus du même mal. Aux yeux de Finny, les Panasiates n'étaient pas haïssables ; c'étaient simplement des esprits plus égarés que les autres, dont les excès étaient déplorables.

Thomas ne voyait pas les choses avec un détachement aussi

olympien. Les Panasiates massacraient et opprimaient un peuple naguère libre, “jusqu’à ce que le dernier d’entre eux ait retraversé le Pacifique, se disait-il, il n’est de bons Panasiates que les Panasiates morts. Si l’Asie est surpeuplée, ils n’ont qu’à pratiquer le contrôle des naissances !”

Néanmoins, le détachement de Finny et son absence d’animosité permirent à Thomas de mieux apprécier la nature du problème.

— Ne commets pas l’erreur de penser que les Panasiates sont mauvais, car c’est faux ; mais ils sont bel et bien différents de nous. Derrière leur arrogance se dissimule un complexe d’infériorité raciale, une paranoïa collective, qui les incite à se prouver, en nous le démontrant, qu’un Jaune vaut bien un Blanc, et vaut même beaucoup plus. Ils tiennent aux marques extérieures de respect, plus qu’à n’importe quoi au monde. N’oublie jamais ça, fiston.

— Mais pourquoi feraient-ils un complexe d’infériorité par rapport à nous ? Il y a plus de deux générations que nous n’avons eu aucun contact avec eux... depuis l’acte de Non-Ingérence.

— Penses-tu qu’une race entière ait la mémoire si courte ? Tout cela remonte au XIX^e siècle. Te souviens-tu que deux dignitaires japonais avaient été forcés à se suicider pour l’honneur, afin de réparer un affront fait au Commodore Perry lorsqu’il négocia les relations commerciales avec le Japon ? Aujourd’hui, ces deux morts sont vengées par la mort de milliers de dignitaires américains.

— Mais les Panasiates ne sont pas des japonais.

— Non, et ce ne sont pas non plus des Chinois. C’est un mélange de races, puissant, fier, et fécond. Du point de vue américain, ils ont les vices des deux races sans les vertus d’aucune. Mais, de mon point de vue, ce sont simplement des êtres humains qui ont été dupés par la vieille foutaise de l’État considéré comme puissance ultime. *Ich habe einen Kameraden*. Une fois que tu as saisi la nature de...

Finny se lança dans une longue dissertation où intervenaient Rousseau, Rocker, Thoreau, et d’autres encore. Thomas trouva son discours exaltant, mais peu convaincant.

Néanmoins, cette discussion avec Finny lui fut très utile pour comprendre ce qu’ils allaient devoir affronter. L’acte de Non-Ingérence avait empêché les Américains d’apprendre quoi que ce soit d’important sur leur ennemi. Le front de Thomas se plissa tandis qu’il cherchait à se remémorer ce qu’il savait sur ce point.

À l’époque où il avait été voté, l’acte de Non-Ingérence n’avait guère été qu’une reconnaissance légale d’un état de fait. La soviétisation de l’Asie en avait chassé les Occidentaux, et tout particulièrement les Américains, bien plus efficacement que n’aurait pu le faire n’importe quelle décision du Congrès. Thomas restait totalement perplexe quant aux obscures raisons qui avaient pu, à

l'époque, inciter le Parlement à penser que les États-Unis feraient preuve de dignité en entérinant officiellement ce qui avait déjà été mis en place concrètement par les communistes. Cela sentait la politique de l'autruche. Le Congrès avait sans doute estimé plus économique d'agir comme si l'Asie rouge n'existait pas, plutôt que de lui faire la guerre.

Pendant plus d'un demi-siècle, cette politique avait semblé justifiée : il n'y avait pas eu de guerre. Les partisans de cette mesure avaient affirmé que, même pour l'URSS, la Chine était un gros morceau à digérer, et que tant que cette digestion ne serait pas terminée, les États-Unis n'avaient pas à redouter de guerre. Ils avaient eu raison sur ce point, mais l'acte de Non-Ingérence avait eu une conséquence inattendue : l'Amérique avait le dos tourné lorsque ce fut en fait la Chine qui digéra la Russie, et les États-Unis furent confrontés à un système encore plus étranger aux esprits occidentaux que le régime soviétique auquel il s'était substitué.

Fort de sa fausse carte d'immatriculation et de la recommandation de Finny de se montrer servile devant l'envahisseur, Thomas se risqua dans une ville de moyenne importance. La qualité du travail de Finny fut presque immédiatement mise à l'épreuve.

Thomas s'était arrêté au coin d'une rue pour lire un avis sur un panneau : ordre était donné à tous les Américains d'être devant leur télévision chaque soir à huit heures pour y recevoir les instructions que les vainqueurs pourraient avoir à leur donner. Ce n'était pas nouveau. Cette mesure était déjà effective depuis plusieurs jours, et Thomas en avait entendu parler. Il allait continuer son chemin, quand il reçut sur les omoplates un coup cinglant. Il se retourna vivement et se trouva face à un Panasiate portant l'uniforme vert de l'administration civile, et tenant une cravache à la main.

— Dégage de là, garçon !

L'homme parlait en anglais, mais d'une voix chantante dépourvue de l'accentuation habituelle des Américains.

Thomas sauta dans le caniveau. "Ils aiment regarder vers le bas, pas vers le haut", pensa-t-il. Il joignit les mains dans l'attitude requise et, baissant la tête, il dit :

— Le maître parle, le serviteur obéit.

— C'est mieux ! reprit l'Asiatique, paraissant s'adoucir quelque peu. Ton ticket.

L'accent de l'homme n'était pas mauvais, mais Thomas ne comprit pas immédiatement, peut-être à cause du choc émotionnel qu'il éprouvait à cette expérience du rôle d'esclave, qui dépassait toutes ses appréhensions. Dire qu'il enrageait intérieurement serait plus qu'en dessous de la vérité.

La cravache lui fouetta le visage :

— Ton ticket !

Thomas exhiba sa carte d'immatriculation. Le temps que l'Oriental mit à l'examiner lui permit de reprendre un peu son sang-froid. Sur le moment, il lui importait peu que la contrefaçon soit découverte. Si ça tournait mal, il massacrerait cet homme de ses propres mains !

Mais la carte passa le test. L'Asiatique la lui restitua à contrecœur et poursuivit sa route, avec un air important, sans se douter qu'il venait de frôler la mort.

Thomas ne tarda pas à se rendre compte qu'il y avait peu de choses à découvrir en ville qu'il n'ait déjà appris par ouï-dire dans les communautés. Il put faire sa propre estimation de la proportion de dominants par rapport aux dominés, et constater que les écoles étaient fermées et les journaux disparus. Il nota cependant avec intérêt que les services religieux avaient toujours lieu, bien que tout autre rassemblement de Blancs soit formellement interdit.

Mais ce fut surtout la vue de tous ces visages inexpressifs, figés, et de tous ces enfants sans gaieté, qui tortura Thomas et l'incita à dormir dans les communautés plutôt qu'en ville.

Dans un de ces refuges d'itinérants, Thomas rencontra un vieil ami à lui. Frank Roosevelt Mitsui était aussi américain que Benjamin Franklin et bien plus que cet aristocrate anglais de George Washington. Son grand-père avait amené sa grand-mère, mi-Chinoise, mi-vahiné, d'Honolulu à Los Angeles, où il s'était établi comme pépiniériste et avait fait pousser des fleurs, des plantes et des petits enfants jaunes qui ne se souciaient pas plus des Chinois que des Japonais.

Le père de Frank avait rencontré sa mère, Thelma Wang, d'origine chinoise, mais principalement occidentale, au Club international de l'université de Californie du Sud. Il l'emmena à Imperial Valley et l'installa dans une belle petite ferme au prix d'un bel emprunt, qui diminuait à mesure que Frank grandissait.

Pendant trois saisons, Jeff Thomas avait récolté des laitues et des melons d'hiver pour Frank Mitsui et il le considérait comme un bon patron. Il était devenu presque intime avec son employeur à cause de l'affection qu'il éprouvait pour sa ribambelle d'enfants mats, qui représentaient la plus importante production de Frank. Mais en découvrant soudain ce visage jaune et plat dans une communauté, le sang de Thomas ne fit qu'un tour, et il faillit ne pas reconnaître son vieil ami.

Cette rencontre le mettait mal à l'aise. Même s'il connaissait très bien Frank, Thomas n'était pas d'humeur à faire confiance à un Oriental. Mais le regard de Frank était éloquent. Il reflétait une

souffrance encore plus intense que celle que Thomas avait vue dans les yeux des hommes blancs, et qui ne s'atténua pas même quand Mitsui sourit en lui serrant la main.

— Ça alors, Frank, improvisa bêtement Jeff, si je m'attendais à te trouver ici... J'aurais cru que tu supporterais très bien le nouveau régime...

Mitsui eut l'air encore plus malheureux, et il parut avoir peine à trouver ses mots. Un des autres itinérants intervint :

— Sois pas idiot, Jeff. Tu sais donc pas ce qu'ils ont fait aux gens comme Frank ?

— Non.

— Eh bien, vois-tu, vous êtes tous les deux en cavale. S'ils te prennent, toi, c'est le camp de travail. Mais s'ils le prennent, lui, rideau. Ils le tueront immédiatement.

— Ah ! Mais qu'est-ce que tu as fait, Frank ?

Mitsui secoua tristement la tête.

— Il n'a rien fait, poursuivit l'autre. Mais l'Empire n'a pas besoin d'Asiatiques américanisés, alors il les liquide.

C'était très simple. Les Japonais, Chinois et autres Asiatiques de la côte Ouest, et particulièrement les métis, ne rentraient ni dans la catégorie des esclaves, ni dans celle des maîtres. Ils représentaient un danger pour la stabilité du nouveau régime. Selon la plus froide logique, ils étaient donc systématiquement pourchassés et tués.

Thomas écouta l'histoire de Frank :

— Quand je suis revenu à la maison, ils étaient morts... Tous. Ma petite Shirley, Junior, Jimmy, le bébé... Et Alice.

Mitsui enfouit son visage dans ses mains et se mit à pleurer. Alice était sa femme. Thomas la revoyait encore, une femme robuste, mate, en salopette et chapeau de paille, parlant peu, mais souriant beaucoup.

— Tout d'abord, j'ai voulu me tuer, poursuivit Mitsui quand il eut suffisamment recouvré son calme. Puis j'ai compris que j'avais mieux à faire. Je suis resté caché deux jours dans un fossé d'irrigation, et puis j'ai gagné la montagne. Là, je suis tombé sur des Blancs qui ont failli me tuer avant de que je n'arrive à les convaincre que j'étais de leur côté.

Thomas comprenait leur réaction, et ne savait pas trop quoi dire. De part et d'autre, Frank était un paria. Pour lui, il n'y avait pas d'espoir.

— Qu'as-tu l'intention de faire, maintenant, Frank ?

La volonté de vivre anima de nouveau le visage de l'homme :

— C'est pour ça que je refuse de mourir ! J'en aurai dix pour chacun d'eux, dit-il en comptant sur ses doigts mats. Dix de ces démons pour chacun de mes enfants. Et vingt pour Alice. Puis peut-

être encore dix pour moi-même et, alors, je pourrai mourir.

— Hmm. Et la chasse a été bonne ?

— J'en ai eu treize pour l'instant. Je progresse lentement, car je dois être très prudent, pour ne pas être tué avant d'avoir fini.

Thomas se mit à réfléchir, et tenta d'intégrer cette nouvelle donnée à son propre but. Une pareille détermination pouvait être utile, si elle était bien dirigée. Ce ne fut cependant que plusieurs heures plus tard qu'il aborda de nouveau Mitsui.

— Est-ce que ça te plairait, demanda-t-il avec douceur, d'augmenter ton tarif de dix à mille pour chacun de tes enfants, et deux mille pour Alice ?

*

L'alarme extérieure attira Ardmore vers l'entrée bien avant que Thomas n'ait sifflé l'air qui activait l'ouverture. Dans la salle de vigie, observant la porte sur un moniteur, le pouce posé sur un bouton de contrôle, Ardmore était prêt à foudroyer tout visiteur indésirable. Quand il vit entrer Thomas, son pouce se détendit, mais la vue de son compagnon le crispa de nouveau. Un Panasiate ! Il faillit les abattre tous les deux par simple réflexe, avant de reprendre son sang-froid. Il y avait une infime possibilité que Thomas ramène un prisonnier pour qu'on l'interroge.

— Major ! Major Ardmore ! C'est Thomas !

— Restez où vous êtes. Tous les deux.

— Rien à craindre, major. Il est américain. Je réponds de lui.

— C'est possible, mais déshabillez-vous quand même, tous les deux.

La voix parvenant à Thomas par l'interphone demeurait nettement soupçonneuse. Les deux hommes s'exécutèrent, Thomas mordant sa lèvre d'humiliation, Mitsui tremblant d'agitation. Il n'y comprenait rien et avait l'impression d'être pris au piège.

— Maintenant, tournez-vous lentement et laissez-moi vous examiner, ordonna la voix.

S'étant assuré qu'ils n'avaient pas d'armes, Ardmore leur dit d'attendre où ils étaient, puis appela Graham sur le circuit d'intercommunication :

— Graham !

— Oui, major.

— Présentez-vous immédiatement au rapport dans la salle de vigie.

— Mais, major, je ne peux pas. Le dîner va être...

— Peu importe le dîner ! Venez !

— Oui, major.

Ardmore montra sur l'écran la situation à Graham :

— Descendez à l'entrée et menottez-les mains derrière le dos, en commençant par l'Asiatique. Obligez-le à vous tourner le dos et faites bien attention. S'il essaye de vous bondir dessus, je risque de vous blesser en voulant l'atteindre.

— Ça ne me plaît pas, major ! protesta Graham. Thomas est un

homme bien, il ne chercherait pas à nous rouler.

— Évidemment, je le sais bien, mais il peut avoir été drogué et agir sous influence. On est peut-être en train de nous refaire le coup du cheval de Troie. Maintenant, descendez et faites ce que je vous dis.

Tandis que Graham exécutait, le plus délicatement possible, sa déplaisante tâche, ce qui lui donnait droit à une décoration militaire qu'il n'aurait jamais, Ardmore téléphona à Brooks.

— Docteur, pouvez-vous interrompre votre travail ?

— Voyons... Peut-être, oui, c'est possible. Que désirez-vous ?

— Venez dans mon bureau. Thomas est revenu. Je veux savoir s'il se trouve ou non sous l'influence d'une drogue.

— Mais je ne suis pas médecin...

— Je le sais, mais vous êtes ce qui s'en rapproche le plus ici.

— Très bien, major.

Le docteur Brooks examina les pupilles de Thomas, testa les réflexes de ses genoux, vérifia son pouls et son rythme cardiaque :

— Il m'a l'air parfaitement normal, même s'il est épuisé et surexcité. Bien entendu, ce n'est pas un diagnostic formel. Si j'avais plus de temps...

— Ça suffira pour l'instant. Thomas, j'imagine que vous ne m'en voudrez pas si nous vous gardons enfermé jusqu'à ce que nous ayons fini d'examiner votre copain asiatique.

— Bien sûr que non, major, dit Thomas en grimaçant un sourire, puisque, de toute façon, ça ne changerait rien à votre décision.

La chair de Frank Mitsui frissonna, et la sueur se mit à ruisseler sur son visage quand Brooks enfonça l'aiguille de la seringue hypodermique, mais il ne chercha pas à l'éviter. Rapidement, il se détendit sous l'influence de la drogue qui désinhibe et annule la censure naturelle du cortex sur le centre de la parole. Son visage s'apaisa.

Ses traits ne tardèrent pas à exprimer de nouveau la souffrance quand ils se mirent à le questionner. Et les visages des autres reflétaient la même horreur. Il leur racontait la vérité, une vérité trop crue et trop brutale, insupportable. Deux profondes rides se creusèrent de chaque côté de la bouche d'Ardmore à mesure qu'il écoutait la déchirante histoire du petit homme. Quelle que soit la question posée, il en revenait toujours à la scène de ses enfants morts et de son foyer détruit. Ardmore finit par mettre un terme à l'interrogatoire.

— Injectez-lui l'antidote, docteur. C'est plus que je ne peux en supporter, et j'ai appris tout ce que j'avais besoin de savoir.

Quand Frank reprit totalement conscience, Ardmore lui serra solennellement la main :

— Nous sommes heureux de vous avoir avec nous, monsieur Mitsui. Et nous vous confions une mission qui vous permettra de

vous venger. Pour l'instant, je veux que le docteur Brooks vous donne un sédatif qui vous procurera environ seize heures de sommeil. Après cela, nous vous ferons prêter serment et nous verrons dans quel genre de travail vous pouvez nous être le plus utile.

— Je n'ai pas besoin de dormir, monsieur... Major.

— C'est quand même ce que vous allez faire. Et Thomas aussi, dès qu'il aura terminé son rapport. En fait... dit Ardmore en étudiant le visage apparemment impassible. En fait, je veux que vous preniez un somnifère tous les soirs. C'est un ordre. Vous viendrez me le demander et le prendrez en ma présence chaque soir avant d'aller vous coucher.

La discipline militaire a du bon. Ardmore ne pouvait pas supporter l'idée de ce petit Asiatique étendu dans son lit, les yeux grands ouverts, à regarder le plafond.

Brooks et Graham auraient manifestement aimé rester pour entendre le rapport de Thomas, mais Ardmore fit mine de ne pas le remarquer et les congédia. Il voulait, dans un premier temps, être seul pour analyser les données.

— Eh bien, lieutenant, je suis sacrément content que vous soyez de retour.

— Moi aussi, major. Mais vous m'avez appelé "lieutenant" ? Je croyais que je reprendrais mon ancien grade.

— Pourquoi donc ? Pour tout vous dire, je suis en train de chercher une raison plausible de nommer également Graham et Scheer. Éliminer les différences sociales ici nous simplifierait la vie. Mais c'est un autre problème. Racontez-moi ce que vous avez fait. Je suppose que vous nous revenez après avoir balayé tous nos problèmes en deux temps trois mouvements, hein ?

— Pas exactement, dit Thomas en souriant, plus détendu.

— Je n'y comptais pas vraiment. Mais entre nous, sérieusement, il faut que je leur débite un baratin, et il a intérêt à être bon. La section scientifique – surtout le colonel Calhoun – commence à me harceler. À quoi bon faire des miracles dans leur laboratoire, si je ne leur dégote pas un moyen d'appliquer ces miracles à la stratégie et à la tactique ?

— Ils ont tant progressé que ça ?

— Vous n'en reviendrez pas ! Ils se sont attaqués à ce truc qu'ils ont appelé "l'effet Ledbetter" comme un fox-terrier s'attaque à un rat, et ils peuvent l'utiliser pour n'importe quoi, à part peler les patates ou sortir le chien !

— Vraiment ?

— Vraiment.

— Que peuvent-ils faire avec ?

Ardmore respira profondément et dit :

— Eh bien, franchement, je ne sais trop par où commencer. Wilkie a essayé de me tenir au courant avec des explications simples, mais, honnêtement, je n'ai compris qu'un mot sur deux. On pourrait dire, en quelque sorte, qu'ils ont découvert le moyen de contrôler les atomes... Bien entendu, il ne s'agit pas simplement de fission nucléaire ou de radioactivité artificielle... Comment dire... On parle couramment d'espace, de temps et de matière, non ?

— Oui, naturellement, la théorie de la relativité d'Einstein.

— Évidemment. La relativité, ça s'apprend au collège, de nos jours. Mais pour Calhoun et son équipe, cette théorie est devenue une réalité. Ils affirment que le temps, l'espace, la masse, l'énergie, la radiation, la gravitation, sont tout simplement les différents aspects d'une seule et même chose. Donc si vous savez comment fonctionne l'un d'entre eux, vous avez la clé de tous les autres. Selon Wilkie, jusqu'à maintenant, et même après l'invention de la bombe atomique, les physiciens ne faisaient que tourner autour du sujet. Ils avaient les premiers éléments de cette théorie unifiée, mais ils n'y croyaient pas vraiment, et continuaient leurs travaux comme s'il s'agissait de champs aussi différents que les noms employés pour les désigner.

“Apparemment, Ledbetter a découvert la véritable signification de la radiation, ce qui a procuré à Calhoun et à Wilkie la clé universelle de la physique. Est-ce clair ? conclut Ardmores avec un sourire.

— Pas très, reconnut Thomas. Pourriez-vous me donner un exemple de ce qu'ils peuvent faire, concrètement ?

— Eh bien, pour commencer, le premier “effet Ledbetter”, celui qui a tué presque tout le personnel de la Citadelle, n'est qu'un effet collatéral accidentel, selon Wilkie. Brooks affirme que la radiation de base affecte la dispersion colloïdale des tissus vivants. Ceux qui ont été tués l'ont été par coagulation, mais l'effet aurait pu aussi bien agir en sens contraire. C'est d'ailleurs ce qu'ils ont expérimenté l'autre jour : ils ont fait exploser une livre de bifteck comme une charge de dynamite !

— Quoi ?

— Ne me demandez pas comment ; je vous répète simplement les explications qu'on m'a données. Mais, en bref, ils semblent avoir découvert ce qui régit la matière. Ils peuvent parfois la faire exploser, et s'en servir comme source d'énergie. Ils sont à même d'opérer n'importe quelle transmutation. Ils pensent être capables de découvrir le fonctionnement de la gravitation, et de pouvoir ensuite s'en servir comme nous le faisons actuellement avec l'électricité.

— Je croyais que la science moderne ne considérait plus la gravitation comme une force ?

— C'est vrai, mais en même temps, avec cette nouvelle théorie,

“force” ne signifie plus force, alors... Diantre, vous m’embrouillez avec ces subtilités de vocabulaire. D’ailleurs, Wilkie dit qu’il n’y a que le langage mathématique qui permette d’exprimer ces idées.

— Dans ces conditions, je suppose qu’il me faudra renoncer à comprendre. Mais, franchement, je ne vois pas comment ils ont pu arriver à un tel résultat aussi rapidement. Ça bouleverse tout ce que nous croyions savoir. Honnêtement, comment se peut-il qu’il ait fallu cent cinquante ans pour aller de Newton à Edison et que quelques semaines aient suffi à nos gars pour arriver à des résultats pareils ?

— Je l’ignore moi-même. Je me suis fait la même réflexion et j’ai posé la question à Calhoun. Il a pris son air de professeur pour m’informer que c’était parce que ces pionniers n’avaient à leur disposition ni le calcul tensoriel, ni l’analyse vectorielle, ni l’algèbre matricielle.

— Tout ça me dépasse, fit Thomas. On n’apprend pas ces trucs-là à la Faculté de droit.

— Je suis tout aussi ignorant, avoua Ardmores. J’ai essayé de jeter un coup d’œil sur leurs feuilles de travail. J’ai des bases en algèbre, bien que je ne m’en sois pas servi depuis des années, mais je n’ai rien compris à leurs calculs. On aurait dit du sanskrit. La plupart des signes avaient changé, et même ceux que je connaissais ne semblaient plus avoir la même signification. Par exemple, je pensais que a multiplié par b égalait b multiplié par a ...

— Et ça n’est pas vrai ?

— Pas quand ces gars-là s’en mêlent ! Mais nous digressons. Mettez-moi au courant.

— Oui, major.

Jeff Thomas parla très longuement, s’efforçant de donner un tableau détaillé de tout ce qu’il avait vu, entendu, ressenti. Ardmores ne l’interrompt pas, sauf pour poser des questions destinées à clarifier certains points. Quand il termina, un bref silence se fit, puis Ardmores dit :

— Je devais inconsciemment espérer, je pense, que vous me rapporteriez un renseignement qui servirait de catalyseur et m’indiquerait quoi faire. Mais ce que vous venez de me raconter ne me donne pas grand espoir. Je ne vois vraiment pas comment reconquérir un pays aussi complètement paralysé et soigneusement surveillé que les États-Unis que vous venez de me décrire.

— Bien entendu, je n’ai pas vu tout le pays. Je n’ai pu aller qu’à quelque trois cents kilomètres d’ici.

— Oui, mais vous avez eu des informations par les autres itinérants qui ont parcouru l’ensemble du territoire, non ?

— Oui.

— Et c’était partout pareil. On peut donc raisonnablement

supposer que ce que vous avez entendu, confirmé par ce que vous avez vu, donne un tableau assez exact de la situation. De combien de temps, selon vous, dataient les renseignements que vous avez obtenus par oui-dire ?

— Trois ou quatre jours, peut-être, pour les nouvelles en provenance de la côte Est... mais pas plus.

— Ce serait logique. Les nouvelles vont toujours vite. Tout ça n'est pas très encourageant. Et pourtant, dit-il en fronçant les sourcils, visiblement perplexe... Et pourtant, j'ai le sentiment que vous m'avez dit quelque chose qui est peut-être la clé que nous cherchons. Mais je n'arrive plus à mettre le doigt dessus. C'est une idée qui m'est venue pendant que vous parliez, puis quelque chose a détourné mon attention et je l'ai oubliée.

— Cela vous aiderait peut-être si je recommençais depuis le début ? suggéra Thomas.

— Inutile. Je n'aurai qu'à écouter l'enregistrement demain, morceau par morceau, si la mémoire ne m'est pas revenue entre-temps.

Un coup péremptoire frappé à la porte vint les interrompre. Ardmore cria : "Entrez !" et le colonel Calhoun pénétra dans la pièce.

— Major Ardmore, qu'est-ce que c'est que cette histoire de prisonnier panasiate ?

— Elle n'est pas tout à fait exacte, colonel. Nous avons bien un Asiatique, ici, mais il est né en Amérique.

D'un geste, Calhoun balaya cette distinction.

— Pourquoi n'ai-je pas été informé ? Je vous ai pourtant fait savoir que j'avais besoin de toute urgence d'un homme de sang mongol pour une expérience.

— Docteur, avec le personnel réduit dont nous disposons, il est difficile de se plier à toutes les formalités de l'étiquette militaire. Vous n'auriez pas tardé à l'apprendre... D'ailleurs, apparemment, vous en avez été informé d'une façon ou d'une autre.

— Incidemment ! Par des subordonnés ! maugréa Calhoun.

— Je suis navré, colonel, mais il n'y avait pas moyen de faire autrement. En ce moment même, je m'efforce d'écouter le rapport officiel de Thomas.

— Très bien, major, répondit Calhoun avec un formalisme glacial. Auriez-vous l'extrême amabilité de m'envoyer cet Asiatique sur-le-champ ?

— C'est impossible. Il est endormi, sous sédatif, et il ne pourra en aucun cas se présenter à vous avant demain. Par ailleurs, je suis convaincu qu'il se prêtera à toute expérience utile, mais c'est un citoyen américain, un civil placé sous notre protection, et non un prisonnier. Nous devons lui demander son autorisation.

Calhoun reparti aussi brusquement qu'il était venu. Ardmore regarda pensivement la porte se refermer sur lui :

— Jeff, dit-il, tout à fait entre nous, si jamais le jour vient où nous ne serons plus tenus par des nécessités d'ordre militaire, je jure de flanquer mon poing dans la gueule de ce vieux zèbre !

— Pourquoi ne le mouchez-vous pas quand il vous parle ainsi ?

— Je ne le peux pas, et il le sait. Il nous est précieux, même indispensable. Nous avons absolument besoin de son cerveau pour les recherches, et on ne mobilise pas les cerveaux simplement en donnant des ordres. Mais, vous savez, en dépit de son génie, j'en arrive parfois à penser qu'il doit avoir la tête un peu fêlée.

— Je n'en serais pas surpris. Pourquoi a-t-il tant besoin de Frank Mitsui ?

— C'est assez complexe. Ils ont démontré que l'action du premier "effet Ledbetter" dépendait d'une caractéristique de la forme de vie à laquelle on l'appliquait... de sa fréquence naturelle, en quelque sorte. Il semble que chaque être ait sa, ou ses, propres longueurs d'onde. Cela m'a paru un peu ésotérique, mais le docteur Brooks m'a dit que c'était scientifiquement prouvé, et même depuis longtemps. Il m'a montré une communication d'un nommé Fox, faite à l'université de Londres, qui remonte à 1945. Il y démontre que l'hémoglobine de chaque lapin a sa longueur d'onde particulière. On voit par analyse spectroscopique qu'il n'absorbe qu'une et une seule longueur d'onde spécifique. On peut distinguer un lapin d'un chien ou même d'un autre lapin, simplement grâce au spectre de son hémoglobine.

"Ce docteur Fox avait essayé de se livrer à la même expérience avec des êtres humains. Il avait échoué : il n'existait pas de différence perceptible entre les longueurs d'ondes de deux êtres humains. Mais Calhoun et Wilkie ont mis au point un spectroscope pour le spectre dont s'occupait Ledbetter et il montre clairement une longueur d'ondes distincte pour chaque échantillon de sang humain. Autrement dit, s'ils règlent un projecteur sur l'effet Ledbetter et se mettent à parcourir l'échelle des spectres, quand sa radiation atteindra votre propre fréquence bien spécifique, vos globules rouges se mettront à absorber de l'énergie, vos protéines d'hémoglobine se désintégreront et – pouf ! – vous serez mort. Moi, je serai juste à côté de vous et je ne ressentirai rien, parce que je n'ai pas la même fréquence. Or Brooks pense que ces fréquences forment des groupes correspondant aux races. Il pense qu'ils pourraient régler l'effet Ledbetter sur une action discriminatoire, éliminant ainsi les Asiatiques sans causer le moindre mal aux Blancs, et vice versa.

— Brrr ! Vous parlez d'une arme ! dit Thomas en frissonnant.

— Oui, n'est-ce pas ? Pour l'instant, tout cela n'existe que sur le

papier, mais ils veulent faire une expérience sur Mitsui. À ce que j'ai compris, ils n'ont pas l'intention de le tuer, mais ça risque d'être extrêmement dangereux pour Mitsui.

— Frank n'hésitera pas, répliqua Thomas.

— Non, j'en suis sûr, en effet.

Il semblait à Ardmore que ce serait même faire une faveur à Mitsui que de le faire mourir proprement et sans souffrance dans un laboratoire.

— Parlons d'autre chose maintenant. J'ai l'impression que nous pourrions organiser une sorte de service d'espionnage permanent, en utilisant vos amis les itinérants et leurs sources d'information. Voyons cela.

Pendant que les savants mettaient à l'épreuve leurs théories sur la corrélation existant entre les types raciaux et l'effet Ledbetter amélioré, Ardmore eut quelques jours de répit pour envisager l'utilisation, sur le plan militaire, de l'arme mise à sa disposition. Ce répit ne lui servit à rien. Il détenait une arme puissante, certes, plusieurs armes même, car les nouveaux principes découverts par les savants semblaient être aussi riches en possibilités que l'électricité. Selon toute probabilité, si l'armée américaine avait eu à sa disposition, un an plus tôt, les instruments existant actuellement à la Citadelle, les États-Unis n'auraient jamais été vaincus.

Mais six hommes ne peuvent balayer un empire grâce à la force brute. Si cela se révélait nécessaire, l'empereur avait la possibilité d'envoyer six millions d'hommes contre ces six-là. Les hordes de l'empire pourraient même les affronter à mains nues et l'emporter, en agissant à la façon d'une avalanche, pour les enterrer sous une montagne de chair morte. Il fallait une armée à Ardmore pour utiliser ses formidables nouvelles armes. Mais la question était : comment recruter et entraîner une telle armée ?

De toute évidence, les Panasiates n'attendraient pas tranquillement qu'il ait fini d'aller par monts et par vaux rassembler les éléments de son armée. La minutie avec laquelle ils avaient organisé la surveillance policière de la population tout entière indiquait qu'ils avaient bien conscience du risque de révolution et qu'ils n'hésiteraient pas à étouffer la moindre révolte avant qu'elle puisse prendre des proportions inquiétantes pour eux.

Il ne restait plus qu'une organisation clandestine, constituée par les itinérants. Ardmore consulta Thomas sur les possibilités qu'il y aurait de les utiliser à des fins militaires. Thomas secoua aussitôt la tête :

— Vous ne connaissez pas le tempérament itinérant, chef. Il n'y en a pas un sur cent qui se soumettrait à coup sûr à la stricte discipline indispensable à une telle entreprise. À supposer que vous

puissiez tous les armer de projecteurs – je ne dis pas que ce soit possible, mais supposons-le – vous n’auriez quand même pas une armée, mais seulement une cohue indisciplinée.

— Ils ne se battraient pas ?

— Oh, si ! Ils se battraient, mais chacun individuellement, et ils feraient un certain carnage, jusqu’à ce que les Jaunes les prennent à revers et leur flanquent du plomb dans l’aile.

— Je me demande si nous pourrions les utiliser comme sources d’information.

— C’est une autre histoire. La plupart d’entre eux pourraient même être utilisés comme espions à leur insu. J’en choisirais une douzaine, pas plus, comme agents de renseignement et je ne leur dirais rien qu’ils n’aient besoin de savoir.

Quelle que soit la façon dont il l’envisageait, Ardmore se rendait compte qu’une utilisation militaire simple et directe des nouvelles armes n’aboutirait à rien. L’attaque de front brutale est bonne pour le général qui a des hommes à sacrifier. Le général Grant pouvait se permettre de dire : “je prendrai ces lignes même si je dois y passer tout l’été”, parce qu’il pouvait perdre trois hommes quand l’ennemi en perdait un, et finir par gagner quand même. Mais cette tactique ne vaut pas pour celui qui ne peut se permettre de perdre un seul de ses hommes. Celui-ci doit user de tromperies, de ruses, de feintes, d’esquives, en remettant sans cesse le combat. C’était exactement ça. Il fallait agir de façon totalement inattendue, de telle sorte que les Panasiates n’aient conscience d’être attaqués qu’au moment où la guerre se serait littéralement abattue sur eux.

Il faudrait quelque chose comme les “cinquièmes colonnes”, celles qui avaient détruit les démocraties européennes de l’intérieur, à cette période tragique de l’histoire qui avait débouché sur l’annihilation de la civilisation européenne. Seulement, ce ne serait plus une cinquième colonne de traîtres, n’ayant d’autre but que de paralyser un pays libre, mais son antithèse, une sixième colonne de patriotes qui auraient le privilège de saper le moral des envahisseurs, de semer en eux l’effroi et le doute. La duplicité, l’art de tromper, voilà quelle était la clé de la situation !

Ardmore se sentit un peu réconforté d’être arrivé à cette conclusion. C’était quelque chose qu’il pouvait comprendre, une tâche bien adaptée à son métier de publicitaire. Il avait essayé de résoudre la chose comme un problème militaire, mais il n’était pas maréchal, et il avait été idiot de prétendre en être un. Son cerveau ne fonctionnait pas comme celui d’un militaire. Cette mission était avant tout une affaire de publicité, une histoire de psychologie des masses. Un de ses anciens patrons, qui lui avait appris le métier, lui répétait souvent :

“Avec un budget de publicité convenable, si j’ai carte blanche, je peux vendre des chats morts au ministère de la Santé publique.”

En l’occurrence, il avait carte blanche et la question du budget ne se posait pas. Évidemment, il ne pourrait pas utiliser les journaux et les méthodes habituelles de publicité, mais il trouverait bien un moyen. Le problème était maintenant de repérer les points faibles des Panasiates et de voir comment utiliser contre eux les jouets de Calhoun, jusqu’à ce qu’ils n’en puissent plus et ne demandent qu’à rentrer chez eux au plus vite.

Ardmore n’avait pas encore de plan. Quand un homme a du mal à établir une stratégie, il organise généralement une réunion. C’est ce que fit le major.

Il fit aux autres un résumé de la situation, en y incluant ce que lui avaient appris Thomas et les émissions “éducatives” diffusées à la télévision par les conquérants. Puis il discuta avec eux des moyens mis à leur disposition par la section scientifique et des différentes façons évidentes de les utiliser comme armes de guerre, en insistant sur les effectifs qui seraient nécessaires pour utiliser efficacement ces armes. Quand il eut terminé, il les pria de formuler leurs suggestions.

— Dois-je comprendre, major, commença Calhoun, qu’après nous avoir bien souligné que vous prendriez toutes les décisions d’ordre militaire, vous nous demandez maintenant de le faire pour vous ?

— Pas du tout, colonel. Je continue à être seul responsable de toute décision, mais nous nous trouvons dans une situation militaire sans précédent. N’importe quelle suggestion peut se révéler précieuse. Je ne me flatte pas d’avoir le monopole du bon sens, ni celui des idées originales. J’aimerais que chacun de nous s’attelle à ce problème et soumette sa solution à la critique des autres.

— Vous-même, avez-vous un plan à nous proposer ?

— Je réserve mon intervention pour la fin de cette réunion.

— Très bien, major, dit le docteur Calhoun en se redressant, puisque vous le demandez, je vais vous dire ce qui, selon moi, devrait être fait en la circonstance... D’ailleurs, il n’y a pas d’autre alternative.

“Vous n’ignorez pas la puissance fantastique des forces que j’ai découvertes. (Ardmore remarqua que la bouche de Wilkie se pinçait en l’entendant s’accorder tout le mérite de leurs découvertes communes, mais aucune interruption ne se produisit.) Dans votre résumé, on peut dire que, à tout le moins, vous les avez sous-estimées. Nous avons ici, dans la Citadelle, une douzaine de véhicules légers. En les équipant avec des moteurs du type Calhoun, on peut les faire voler plus rapidement que n’importe quel engin dont dispose l’ennemi. Nous y installerons les plus lourds projecteurs et nous attaquerons. Avec nos armes d’une puissance incroyablement supérieure, nous n’aurons pas à

attendre bien longtemps pour mettre l'Empire panasiate à genoux !

Ardmore s'étonna qu'un homme puisse être aveugle à ce point, mais, ne désirant pas contrer lui-même Calhoun, il dit :

— Merci, colonel. Je vous demanderai de me soumettre ce plan par écrit, de façon plus détaillée. En attendant, quelqu'un désire-t-il appuyer ou critiquer la suggestion du colonel ?

Il fit une pause, puis ajouta :

— Allons, voyons, aucun plan n'est parfait. Vous devez au moins avoir quelques détails à préciser ?

Graham se jeta à l'eau :

— Tous les combien comptez-vous revenir manger ?

Avant qu'Ardmore ait pu faire appel à lui, Calhoun riposta :

— Mais enfin, bon sang ! Il ne me semble pas que ce soit le moment de plaisanter !

— Un instant ! protesta Graham. Je ne plaisante pas, je suis extrêmement sérieux. Ça, c'est mon rayon, vous comprenez. Nos véhicules ne sont pas conçus pour voler très longtemps ; or il me semble qu'il faudra plus d'une journée pour reconquérir les États-Unis avec une douzaine d'entre eux, même si nous parvenons à rassembler suffisamment d'hommes pour faire des sorties en permanence. Ce qui suppose que vous devrez regagner la base pour manger.

— Oui, et cela signifie aussi que la base devra soutenir des attaques, intervint Scheer.

— La base pourra être défendue à l'aide d'autres projecteurs, rétorqua Calhoun d'un ton dédaigneux. Major, je demande formellement que nous ne discutons que de questions sérieuses.

Ardmore se frotta le menton et ne dit rien.

Randall Brooks, qui avait écouté tout cela d'un air songeur, sortit un morceau de papier de sa poche et se mit à faire un schéma :

— Je crois que Scheer a soulevé un point important, docteur Calhoun. Si vous voulez bien regarder ceci un instant... Là, à cet endroit, se trouve notre base. Les Panasiates peuvent l'encercler complètement tout en se tenant hors de portée des projecteurs la défendant. La vitesse supérieure de vos véhicules n'aura aucune importance, car l'ennemi disposera certainement d'autant d'appareils qu'il en faudra pour empêcher les nôtres de forcer son blocus. Il est vrai que nos engins seront munis de projecteurs avec lesquels ils pourront combattre, mais ils ne pourront pas se battre contre cent adversaires à la fois et les armes dont dispose l'ennemi sont également puissantes, ne l'oublions pas.

— Ça, c'est sûr, elles sont puissantes ! renchérit Wilkie. Nous ne pouvons pas nous permettre de révéler la position de la base. Avec leurs bombardiers à réaction, ils pourraient rester à mille kilomètres de nous et raser cette montagne jusqu'au sol, si par malheur ils

savaient que nous sommes dessous !

— Je n'ai pas l'intention de rester plus longtemps à écouter de pusillanimes imbéciles formuler leurs craintes, dit Calhoun en se levant. Mon plan supposait qu'il y aurait de vrais hommes pour l'exécuter.

Et, avec raideur, le colonel quitta la pièce.

Ardmore fit mine d'ignorer son départ et enchaîna rapidement :

— Les objections faites au plan du colonel Calhoun me semblent s'appliquer pour l'instant à tout projet d'attaque directe. J'en ai envisagé plusieurs et je les ai rejetés à peu de chose près pour les mêmes raisons logistiques, notamment le problème du matériel. Toutefois, il peut en exister un, parfaitement réalisable, qui m'aurait échappé. L'un de vous a-t-il un plan d'attaque directe à suggérer, une méthode qui ne ferait pas courir de risques à nos effectifs ?

Personne ne répondit.

— Très bien. S'il vous en venait une à l'esprit plus tard, ne manquez pas de me la soumettre. Pour ma part, il me semble qu'il nous faut agir de façon détournée. Si nous ne pouvons pas attaquer l'ennemi directement, en tout cas pour l'instant, nous allons devoir l'abuser jusqu'à ce que nous en ayons la possibilité.

— Oui, je saisis, dit le docteur Brooks. Le taureau se fatigue contre la cape sans jamais voir l'épée.

— Exactement. J'aimerais seulement que ce soit aussi facile que ça. Maintenant, l'un de vous a-t-il la moindre idée de comment nous pourrions utiliser ce que nous avons à notre disposition, sans que l'ennemi ne puisse apprendre qui nous sommes, où nous sommes, ou combien nous sommes ? Je vais de ce pas fumer une cigarette, pour vous donner le temps d'y réfléchir.

Ardmore se ravisa :

— N'oubliez pas que nous avons deux réels avantages : l'ennemi n'a, apparemment, pas la moindre idée de notre existence, et nos armes lui sont inconnues et peuvent même lui paraître mystérieuses. Wilkie, n'avez-vous pas dit que l'effet Ledbetter ressemblait à de la magie ?

— Et je le répète, chef ! On peut aisément affirmer que, en dehors des instruments existant dans nos laboratoires, il n'y a aucun moyen au monde de déceler les forces que nous utilisons. On n'a même pas idée qu'elles sont en action. C'est comme si vous essayiez de capter une émission de radio avec la seule aide de vos oreilles !

— C'est bien ce que je disais. Des forces mystérieuses. Comme les Indiens lorsqu'ils virent pour la première fois des Blancs armés de fusils : ils mouraient sans savoir pourquoi ! Pensez-y bien. Sur ce, je me tais et je vous laisse réfléchir.

La première suggestion émana de Graham :

- Major ?
- Oui ?
- Pourquoi ne pas les kidnapper ?
- Que voulez-vous dire ?

— Eh bien, votre idée est de les terrifier, n'est-ce pas ? Que penseriez-vous d'un raid surprise, à l'aide de l'effet Ledbetter ? Nous pourrions partir de nuit, dans un des véhicules, et enlever une grosse légume, peut-être même le prince royal. Avec les projecteurs, nous mettons K.O. tous ceux qui se dressent sur notre passage, puis nous n'avons plus qu'à aller cueillir le type.

— Votre opinion, messieurs ? s'enquit Ardmores, qui réservait la sienne.

— Il me semble que c'est à retenir, dit Brooks. Je suggérerais seulement que les projecteurs soient réglés de façon à rendre les gens inconscients pendant quelques heures plutôt que de les tuer. Je crois que l'effet psychologique serait accru s'ils se réveillaient simplement pour découvrir que leur chef a disparu. Avec l'effet Ledbetter, on ne se souvient absolument pas de ce qui s'est passé, comme peuvent en témoigner Wilkie et Mitsui.

— Pourquoi se limiter au prince royal ? voulut savoir Wilkie. Nous pourrions former quatre équipes, nous mettre à deux par véhicule, et opérer peut-être une douzaine de raids en une seule nuit. De cette façon, nous pourrions faire disparaître suffisamment de gros pontes pour causer une vraie perturbation.

— L'idée me paraît bonne, convint Ardmores. Nous risquons de ne pas pouvoir renouveler ces raids. Si, d'un seul coup, nous pouvions causer suffisamment de dégâts dans le gouvernement panasiatique, nous parviendrions peut-être à les démoraliser et à engendrer un soulèvement général. Qu'y a-t-il, Mitsui ?

Il avait remarqué que l'Oriental paraissait de plus en plus ennuyé à mesure que le plan se développait.

— Ça ne marchera pas, j'en ai bien peur, dit Mitsui à regret.

— Vous voulez dire que nous ne parviendrons pas à les kidnapper de cette façon ? Êtes-vous au courant de détails que nous ignorons sur leurs mesures de protection ?

— Non, non. Avec une force qui passe à travers les murs et rend un homme inconscient avant même qu'il sache que vous êtes là, je crois que vous parviendrez très bien à les capturer. Mais le résultat ne sera pas celui que vous prévoyez.

— Pourquoi donc ?

— Parce que vous n'y gagnerez aucun avantage. Ils ne supposeront pas que vous gardez leurs chefs prisonniers, ils penseront qu'ils se seront suicidés, et les représailles seront terribles.

C'était un argument purement psychologique, sujet à discussion.

Or les Blancs n'arrivaient pas à croire que les Panasiates oseraient se livrer à des représailles si on leur administrait la preuve que leurs chefs vénérés n'étaient pas morts, mais bien entre les mains de ravisseurs. Par ailleurs, ce plan leur offrait un moyen d'action immédiate, et ils brûlaient d'agir. Finalement, Ardmore décida que, faute de mieux, ce plan serait adopté ; mais il le faisait à contrecœur, car quelque chose lui disait qu'il commettait une erreur.

Au cours des jours qui suivirent, tous les efforts se concentrèrent sur l'équipement des véhicules en vue de la mission projetée. Scheer réalisait des prouesses mécaniques herculéennes, travaillant de dix-huit à vingt heures par jour, tandis que les autres s'activaient joyeusement sous sa direction. Calhoun lui-même descendit de ses grands chevaux et consentit à collaborer au raid, mais n'alla cependant pas jusqu'à participer aux tâches "subalternes". Thomas partit faire une rapide mission de reconnaissance et repéra douze résidences gouvernementales panasiates, bien à l'écart les unes des autres.

Dans l'euphorie résultant du fait d'avoir un plan de campagne, si limité soit-il, Ardmore ne pensa plus qu'il avait précédemment conclu à la nécessité d'une sixième colonne, d'une organisation clandestine ou, du moins, insoupçonnable, pour agir de l'intérieur et démoraliser l'ennemi. Le plan adopté ne s'en approchait pas ; il était essentiellement militaire. Et Ardmore commença à penser qu'il était, sinon un nouveau Napoléon, du moins un Sandino, ou un chef de la Résistance, se glissant dans la nuit pour attaquer les soldats ennemis et disparaissant aussitôt.

Mais c'était Mitsui qui avait raison.

La télévision était continuellement en marche, et tout était enregistré, afin de capter tout ce que les conquérants avaient à diffuser à leurs esclaves. C'était devenu une sorte d'habitude de se réunir dans la salle commune, à huit heures du soir, pour écouter l'émission quotidienne au cours de laquelle les ordres nouveaux étaient communiqués à la population. Ardmore encourageait cette pratique, estimant que cette "séance de haine" était bonne pour le moral des troupes.

Deux nuits avant la date du raid, ils s'étaient réunis comme à l'accoutumée. Le large et laid visage du propagandiste habituel fit bientôt place à celui d'un Panasiate plus âgé, qu'il présenta comme le "céleste gardien de l'ordre et de la paix". Ce dernier en vint rapidement aux faits. Les fonctionnaires américains d'un gouvernement de province avaient commis le crime hideux de se rebeller contre leurs sages dirigeants ; ils s'étaient emparés de la personne sacrée du gouverneur et l'avaient retenu prisonnier dans son propre palais. Les soldats du Céleste Empereur avaient immédiatement

chassé ces insensés profanateurs. Dans la confusion, le gouverneur avait malencontreusement été rejoindre ses ancêtres.

Une période de deuil était prescrite, qui prenait immédiatement effet. On l'inaugurait en permettant aux gens de cette région d'expier les péchés de leurs cousins.

La scène changea et l'on vit apparaître sur l'écran une marée humaine d'hommes, de femmes et d'enfants entassés, parqués derrière des barbelés. Puis la caméra se rapprocha suffisamment pour permettre au personnel de la Citadelle de voir la souffrance indicible peinte sur tous ces visages, les pères réduits à l'impuissance, les mères portant leurs bébés, les enfants qui n'arrivaient même plus à pleurer.

Ils n'eurent pas à contempler ces visages bien longtemps. La caméra poursuivit son travelling, passant au-dessus de cette humanité entassée là, à perte de vue, comme autant d'animaux, puis s'immobilisa en gros plan sur un groupe de prisonniers.

On braqua sur eux le rayon épiléptogène et le groupe n'eut alors plus rien d'humain. On aurait dit des dizaines de milliers de poulets monstrueux auxquels on aurait simultanément tordu le cou pour les rejeter ensuite tous ensemble dans un même enclos, mêlant leurs spasmes d'agonie. On voyait des corps bondir en l'air comme des arcs trop tendus, se plier en arrière et briser leurs os et leurs colonnes vertébrales, des mères jeter leurs bébés loin d'elles ou les écraser entre leurs propres mains, avec une force incontrôlable, comme dans un étai.

La scène disparut pour faire de nouveau place au visage placide du dignitaire asiatique. Il annonça, avec un ton de regret, que point ne suffisait d'expier les péchés, il fallait aussi que ce fait regrettable serve de leçon, dans ce cas précis à hauteur d'un Américain sur mille. Mentalement, Ardmores fit un rapide calcul. Cent cinquante mille personnes ! C'était inconcevable.

Mais il fallut bientôt s'en convaincre. De nouveau, la scène changea et montra une rue dans un quartier résidentiel d'une ville américaine. La caméra suivit une escouade de soldats panasiates jusque dans le salon d'une des maisons. Tous les membres de la famille étaient rassemblés autour d'une télévision, figés sur place par ce qu'ils venaient de voir. La mère serrait contre elle une petite fille dont elle essayait de calmer la crise de nerfs. Quand les soldats firent irruption dans la pièce, ces gens parurent plus stupéfaits qu'effrayés. Sans chercher à discuter, le père présenta sa carte ; le chef d'escouade en vérifia le numéro sur une liste, et les soldats s'occupèrent aussitôt de l'homme.

De toute évidence, ils avaient reçu ordre de tuer d'une façon particulièrement affreuse. Ardmores éteint le poste et annonça aussitôt :

— Le raid est annulé. Allez tous vous coucher. Et que chacun de vous prenne un somnifère ce soir. C'est un ordre !

Ils quittèrent immédiatement la pièce sans rien dire. Après leur départ, Ardmore ralluma la télévision et regarda jusqu'à la fin. Puis il resta assis là un long moment, seul, à essayer de redonner un semblant de cohérence à ses pensées. Ceux qui ordonnent des tours de sommeil ne s'y plient jamais eux-mêmes.

*

Au cours des deux jours qui suivirent, Ardmore se confina dans ses quartiers, prenant ses repas seul et n'accordant que de très brèves audiences. Il voyait désormais clairement quelle avait été son erreur ; l'idée que ce massacre était indirectement la faute d'un autre le réconfortait peu, il se sentait symboliquement coupable.

Mais le problème restait entier, et Ardmore comprenait qu'il avait eu raison de conclure à la nécessité d'une sixième colonne. Une sixième colonne ! Une organisation qui, en apparence, se plierait en tous points aux règles édictées par les occupants, mais qui posséderait secrètement les moyens de renverser les tyrans. Il faudrait peut-être des années pour arriver à ce résultat, mais, à aucun prix, la terrible erreur d'agir ouvertement ne devait être répétée.

Ardmore avait l'intuition que le rapport de Thomas renfermait l'idée dont il avait besoin. Il écouta plusieurs fois l'enregistrement de leur entretien au point de le connaître par cœur, sans parvenir à retrouver ce qu'il cherchait.

“Ils anéantissent systématiquement tout ce qui caractérise la culture américaine. Les écoles ont disparu, les journaux aussi. Imprimer quoi que ce soit en anglais est passible de la peine de mort. Ils ont annoncé comme imminente l'installation d'un réseau de traducteurs pour que la correspondance commerciale puisse être rédigée dans leur langue ; en attendant, seul le courrier indispensable est approuvé par leur service de vérification. Toutes les réunions sont interdites, sauf celles ayant un caractère religieux.

— Je suppose que c'est le résultat de leur expérience en Inde. La religion fait tenir les esclaves tranquilles.

C'était Ardmore qui avait formulé cette remarque et sa propre voix, sur l'enregistrement, lui semblait étrangère.

— Oui, sans doute, major. N'est-ce pas un fait historique que les grands conquérants ont laissé subsister les religions des vaincus, quoi qu'ils aient supprimé par ailleurs ?

— Très juste. Continuez.

— À mon avis, ce qui fait véritablement la force de leur système,

c'est leur méthode d'immatriculation. Apparemment, ils étaient parfaitement préparés à la faire entrer en vigueur, et elle a constitué leur première préoccupation, à l'exclusion de toute autre. Les États-Unis ont ainsi été transformés en un immense camp de concentration, à l'intérieur duquel il est presque impossible de se déplacer ou de communiquer sans la permission des matons.

Des mots, encore des mots, et rien d'autre que des mots ! Ardmores les avait écoutés tant de fois qu'ils en avaient presque perdu toute signification. Au fond, peut-être qu'il n'y avait rien dans ce rapport, et que son imagination lui jouait des tours.

On frappa à la porte ; Ardmores fit entrer. C'était Thomas.

— Ils m'ont demandé de venir vous parler, major, dit-il avec embarras.

— À quel sujet ?

— Eh bien... Ils se sont tous réunis dans la salle commune. Ils aimeraient s'entretenir avec vous.

Une autre conférence... Mais, celle-là, on la lui imposait. De toute façon, il ne pouvait pas refuser.

— Dites-leur que je les rejoins dans un instant.

— Bien, major.

Après le départ de Thomas, Ardmores demeura un moment pensif, puis il ouvrit un tiroir et y prit son arme de service. Le seul fait qu'une réunion générale ait été organisée sans sa permission suffisait à lui faire sentir qu'il y avait de la mutinerie dans l'air. Il mit son arme en marche, en vérifia le fonctionnement, s'assura qu'elle était bien chargée, puis la regarda un moment. Finalement, il l'arrêta et la remit dans le tiroir. En la circonstance, elle ne lui serait d'aucune utilité.

Quand il entra dans la salle commune, Ardmores s'assit à sa place habituelle, à la tête de la table, et attendit :

— Alors ?

Brooks regarda autour de lui si quelqu'un d'autre voulait prendre la parole puis, s'éclaircissant la gorge :

— Euh... Nous voulions vous demander si vous aviez un plan d'action à nous indiquer.

— Non, pas encore.

— Eh bien, nous, nous en avons un ! lança Calhoun.

— Oui, colonel ?

— C'est absurde de nous cantonner ici dans l'inaction. Nous détenons les armes les plus puissantes que le monde ait jamais connues, mais il faut des hommes pour les mettre en action.

— Et alors ?

— Nous allons évacuer la Citadelle et gagner l'Amérique du Sud.

Là, nous trouverons certainement un gouvernement qui s'intéressera à nos armes suprêmes.

— En quoi cela aidera-t-il les États-Unis ?

— C'est évident ! Les Panasiates ont sans aucun doute l'intention d'étendre leur emprise à l'hémisphère tout entier. Nous pouvons montrer à l'Amérique du Sud l'intérêt d'une guerre préventive. Ou, peut-être, recruter une armée de réfugiés.

— Non !

— Vous ne pouvez pas nous en empêcher, on dirait, major, dit Calhoun avec une satisfaction malveillante.

Ardmore se tourna vers Thomas :

— Vous marchez avec eux ?

Thomas dit, d'un air malheureux :

— J'espérais que vous auriez un meilleur plan, major.

— Et vous, docteur Brooks ?

— Ma foi... ça me paraît réalisable. J'éprouve le même sentiment que Thomas.

— Graham ?

Le silence de Graham valait une réponse. Wilkie regarda Ardmore, puis détourna vivement les yeux.

— Mitsui ?

— Je retournerai dans la clandestinité, major. J'ai une tâche à terminer.

— Scheer ?

Le menton de Scheer trembla :

— Si vous approuvez, alors moi aussi, major.

— Merci, fit Ardmore, qui ajouta en se tournant vers les autres : J'ai dit "Non !" et je maintiens mon opposition. Si l'un de vous quitte la Citadelle, ce sera en violation formelle de son serment. Ça vaut aussi pour vous, Thomas ! Et je ne profère pas un jugement arbitraire. La solution que vous proposez est à bannir, comme le raid que j'ai annulé. Aussi longtemps que le peuple des États-Unis est retenu en otage, à la merci des Panasiates, nous ne pouvons entreprendre aucune action militaire directe. Le fait qu'il s'agisse d'une attaque extérieure au lieu d'une révolution ne changera rien ; des milliers, peut-être des millions d'innocents la paieront de leur vie !

La colère emportait Ardmore, mais il arriva tout de même à regarder autour de lui pour apprécier l'effet de ses paroles. Il avait regagné leur confiance, ou ce n'était qu'une question de minutes. Ils avaient l'air perturbés. C'était vrai pour tous, sauf pour Calhoun.

— En supposant que vous ayez raison, major, dit Brooks avec gravité, y a-t-il quoi que ce soit que nous puissions faire ?

— Je vous l'ai déjà expliqué. Il faut organiser ce que j'appellerais une "sixième colonne" : faire profil bas, nous contenter de

repérer les points faibles de l'ennemi et d'agir sur eux.

— Je comprends, dit Brooks. Vous avez peut-être raison. Peut-être qu'il est nécessaire d'agir ainsi. Mais cette tactique demande une patience presque surhumaine.

Ardmore avait son idée sur le bout de la langue...

— "Patience et longueur de temps..." cita Calhoun. Vous auriez fait un excellent prédicateur, major Ardmore. Nous, nous préférons l'action.

Oui, ça y était ! C'était exactement ça !

— Vous n'êtes pas loin de la vérité, répondit Ardmore. Avez-vous entendu le rapport de Thomas ?

— J'ai écouté l'enregistrement.

— Vous rappelez-vous quelle est la seule liberté laissée aux Blancs ?

— Ma foi, non. Il n'en restait aucune, si ma mémoire est bonne.

— Vraiment ? N'ont-ils absolument aucune possibilité de se réunir ?

— J'y suis ! s'exclama Thomas. Les églises !

Ardmore attendit un moment, afin que l'idée fasse son chemin, puis il ajouta très doucement :

— L'un d'entre vous a-t-il réfléchi aux possibilités que nous offrirait la fondation d'une *religion nouvelle* ?

Il y eut un silence chargé de stupeur. Ce fut Calhoun qui le rompit :

— Cet homme est devenu fou ! s'exclama-t-il.

— Doucement, colonel, dit Ardmore posément. Je ne vous reproche pas de penser que j'ai perdu la raison. Il peut paraître fou de parler de fonder une religion nouvelle quand on recherche un moyen d'action militaire contre les Panasiates. Mais, réfléchissez un peu. Nous avons besoin d'une organisation que nous puissions entraîner et préparer à la lutte. Il nous faut aussi un système de communication nous permettant de coordonner l'ensemble de nos activités. Et tout cela, sous les yeux des Panasiates, sans éveiller leur attention pour autant. Si nous étions une secte religieuse au lieu d'une organisation militaire, tout cela deviendrait possible.

— C'est grotesque ! Je ne veux rien avoir à faire avec ce projet.

— Je vous en prie, colonel ! Nous avons absolument besoin de vous. Tenez, pour ce qui est du système de communication... Imaginez des temples dans chaque ville du pays, reliés entre eux par un système de communication et le tout rattaché à la Citadelle...

— Oui, et les Asiatiques écouteront tout ce que vous direz ! dit Calhoun d'un air méprisant.

— C'est pour ça que nous avons besoin de vous, colonel. Ne pourriez-vous pas imaginer un système indétectable ? Quelque chose

comme la radio, peut-être, mais fonctionnant sur l'un des spectres additionnels, et que leurs appareils ne pourraient pas déceler ? Ou en êtes-vous incapable ?

Calhoun restait dédaigneux, mais son intonation changea quelque peu :

— Bien sûr que si ! C'est un problème enfantin !

— C'est exactement pour ça que vous nous êtes indispensable. C'est enfantin pour un homme de génie comme vous...

Ardmore éprouva une vague nausée. C'était encore pire que d'écrire des articles publicitaires.

— Mais la solution nous paraît, à nous, tenir du miracle. Et c'est ce dont une religion a besoin : de miracles ! Voilà ce que vous pourrez faire pour nous : des choses qui mettront à l'épreuve votre génie même, que les Panasiates seront incapables d'expliquer et qui leur sembleront surnaturelles !

Voyant Calhoun hésiter, Ardmore insista :

— C'est en votre pouvoir, n'est-ce pas ?

— Bien évidemment, cher major.

— Parfait ! Dans combien de temps pourrez-vous me proposer un système de communication parfaitement sécurisé ?

— Je ne peux pas vous le dire exactement, mais ça ne me demandera pas longtemps. Je continue à penser que votre projet n'a ni queue, ni tête, major, mais je vais m'occuper des recherches que vous me demandez d'effectuer.

Calhoun se leva et quitta majestueusement la pièce.

— Major ? fit Wilkie, cherchant à attirer l'attention d'Ardmore.

— Quoi ? Oui, pardon, Wilkie...

— Je peux mettre au point le système de communication dont vous avez besoin.

— Je n'en doute pas un seul instant, mais pour mener cette tâche à bien, nous devons utiliser au mieux les talents de chacun d'entre nous. Vous aussi, vous aurez largement de quoi faire. Maintenant, je vais vous exposer le reste de mon plan... Ce n'est qu'une esquisse ayant besoin d'être sérieusement figlée et je vous demande de ne pas hésiter à formuler vos moindres objections, jusqu'à ce que nous arrivions à quelque chose de relativement parfait.

“Nous allons fonder une religion évangélique, en faisant tout dans les règles, et tâcher d'attirer des fidèles à nos offices. Une fois que nous les aurons réunis dans un lieu où nous pourrons leur parler, nous sélectionnerons les éléments dignes de confiance et les enrôlerons dans notre armée. Pour cela, nous les ferons diacres, ou quelque chose d'approchant. Notre grand moyen de publicité sera la charité. Voilà du travail pour vous, Wilkie, avec le procédé de transmutation. Vous nous fabriquerez des métaux précieux en grande

quantité, principalement de l'or, afin que nous ayons de solides moyens de travailler. Nous nourrirons les pauvres et les affamés – grâce aux Panasiates, ce n'est pas ce qui manque ! – et nous ne tarderons pas à les voir accourir en foule vers nous.

“Mais ce n'est pas tout. Nous ferons quantité de miracles proprement dits. Non seulement pour impressionner les Blancs – détail secondaire – mais pour déconcerter nos seigneurs et maîtres. Nous ferons des choses qu'ils ne pourront pas comprendre : cela les troublera, sapera leur assurance. Mais, comprenez-moi bien, nous n'agissons jamais ouvertement contre eux. Nous nous montrerons, à tout point de vue, loyaux sujets de l'Empereur, mais nous saurons faire des choses dont ils sont incapables, ce qui ne manquera pas de les bouleverser et de les rendre nerveux.

Dans son esprit, le plan prenait forme, comme une campagne de publicité minutieusement préparée.

— Le temps que nous soyons prêts à agir par la force, ils auront certainement déjà peur de nous et seront démoralisés, dans un état de semi-hystérie.

Les autres commençaient à se laisser gagner par son enthousiasme, mais l'angle sous lequel ce plan était conçu était plus ou moins étranger à leur façon habituelle de penser.

— Je ne dis pas que ça ne marchera pas, chef, fit Thomas. Ça semble possible ; mais comment proposez-vous de démarrer les choses ? Ne pensez-vous pas que l'administration panasiate trouvera suspecte cette apparition soudaine d'une nouvelle religion ?

— Peut-être que si, mais je ne le crois pas. Toutes les religions occidentales doivent leur paraître également extravagantes. Ils savent que nous en avons des douzaines, mais ignorent tout de la plupart d'entre elles. C'est un des avantages de l'Ère de la Non-Ingérence. Ils ne connaissent pas grand-chose de nos institutions depuis que l'acte de Non-Ingérence a été voté. Notre religion leur paraîtra semblable à la demi-douzaine de sectes tordues que la Californie du Sud voit éclore chaque année, au printemps.

— Mais, chef, comment allons-nous éclore, justement ? Nous ne pouvons tout de même pas simplement sortir de la Citadelle, alpaguer le premier Chinetoque venu et dire “Je suis Saint Jean-Baptiste !”

— Non, bien sûr. C'est un des points que nous devons étudier. Quelqu'un a-t-il une suggestion à faire ?

Un silence suivit, chargé de fiévreuse concentration. Finalement, Graham proposa :

— Pourquoi ne pas simplement nous installer et attendre qu'on nous remarque ?

— Que voulez-vous dire ?

— Eh bien, ici même, nous sommes déjà suffisamment

nombreux pour commencer à opérer à petite échelle. Si nous avions un temple quelque part, l'un d'entre nous pourrait être le prêtre et les autres ses disciples ou quelque chose d'approchant. Puis nous attendrions que les gens s'intéressent à nous.

— Hmm... Ce que vous venez de dire n'est pas inintéressant, Graham, mais nous devons débiter avec le maximum d'ampleur possible, dans la mesure de nos moyens. Nous serons tous prêtres, sacristains et tout le bataclan, et j'enverrai Thomas nous recruter une congrégation parmi ses amis. Non, attendez... Laissons-les venir en pèlerinage ! Nous lancerons simplement la rumeur parmi les itinérants et elle se répandra de bouche à oreille. Ils n'auront qu'à répéter : "Le Disciple arrive !"

— Qu'est-ce que ça veut dire, au juste ? s'enquit Scheer.

— Rien, pour l'instant. Mais cette phrase se chargera de sens quand le moment sera venu. Maintenant, écoutez-moi bien. Graham, vous êtes un artiste, n'est-ce pas ? Pendant les prochains jours, vous ne ferez la cuisine que de la main gauche, pendant que, de la droite, vous dessinerez des modèles de costumes, d'autel, d'accessoires... bref, toute la camelote nécessaire à un culte, je vous laisse également le soin de décider quel aspect, intérieur et extérieur, aura notre temple.

— Mais où ce temple sera-t-il situé ?

— Ça, c'est une autre paire de manches. Il ne faut pas qu'il soit trop éloigné d'ici, à moins que nous abandonnions complètement la Citadelle. Or, ça ne me paraît pas très pratique. Nous avons besoin d'une base d'opérations et d'un laboratoire. Mais il ne faut pas que le temple soit trop proche, car nous ne pouvons pas courir le risque d'attirer spécialement l'attention sur cette partie de la montagne.

Ardmore se mit à pianoter sur la table :

— Le problème est délicat à résoudre, conclut-il.

— Pourquoi ne pas faire le temple ici ? suggéra Brooks.

— Comment ça ?

— Je ne veux pas dire dans cette pièce, bien entendu. Mais pourquoi ne pas bâtir le premier temple juste au-dessus de la Citadelle ? Ce serait extrêmement commode.

— Certainement, docteur, mais ça ne manquerait pas non plus d'attirer dangereusement l'attention sur... Attendez ! Je crois voir ce que vous voulez dire.

Ardmore se tourna vers Wilkie :

— Bob, de quelle façon pourriez-vous utiliser l'effet Ledbetter pour dissimuler l'existence de la Citadelle, si notre "Temple suprême" était bâti juste au-dessus d'elle ? Est-ce possible ?

Wilkie avait plus que jamais l'air d'un jeune chiot, et répondit avec perplexité :

— Pas avec l'effet Ledbetter, non. Mais tenez-vous spécialement

à ce qu'on utilise celui-ci ? Parce que sinon, il ne serait pas difficile de mettre un écran de type 7 dans le spectre gravito-magnétique, de façon à ce que les instruments électromagnétiques soient sans effet. En fait, le...

— Peu importent les moyens, voyons, du moment que vous obtenez le résultat recherché ! Tout ce jargon scientifique ne m'évoque rien, de toute façon. Bon, donc, vous vous chargez du camouflage. C'est ici que nous allons faire la maquette du temple et préparer tous les matériaux nécessaires à l'assemblage, puis nous transporterons le tout à la surface et construirons le temple aussi rapidement que possible. L'un de vous a-t-il une idée du temps que ça demandera ? Je crains que mon expérience personnelle ne s'étende pas à la construction d'immeubles.

Wilkie et Scheer tinrent un conciliabule, puis Wilkie dit :

— Que ce point ne vous préoccupe pas trop, chef. Nous ferons travailler les forces.

— Quelles forces ?

— Nous avons déposé un mémo à ce sujet sur votre bureau. Nous avons continué les premières expériences de Ledbetter et nous pouvons désormais contrôler les forces de pression et de traction.

— Oui, major, ajouta Scheer. Ne vous tracassez pas pour ça : je m'en charge. Avec des rayons tracteurs et presseurs dans un champ d'apesanteur, bâtir le temple ne demandera pas plus de temps que l'assemblage d'une maquette en carton. Je vais d'ailleurs faire des essais sur une maquette de ce genre, avant de passer au gros œuvre.

— Parfait, soldats ! approuva Ardmore en souriant avec cette légèreté d'esprit que procure la perspective d'un travail intense. Voilà comment j'aime vous entendre parler ! Assez discuté pour l'instant. Au travail ! Thomas, venez avec moi.

— Une seconde, chef, dit Brooks en se levant pour suivre Ardmore. Est-ce que nous ne pourrions pas...

Et, tout en s'éloignant, ils poursuivirent leur échange d'idées.

En dépit de l'optimisme manifesté par Scheer, l'édification d'un temple au sommet de la montagne dominant la Citadelle souleva maints problèmes inattendus, car aucun des membres du petit groupe n'avait la moindre expérience pour entreprendre une construction de cette importance. Ardmore, Graham et Thomas ignoraient tout de la question, bien que Thomas ait exercé toutes sortes de métiers manuels, notamment celui de charpentier. Calhoun était mathématicien et, quoi qu'il arrive, peu enclin, de nature, à se préoccuper de besognes aussi triviales. Brooks était plein de bonne volonté, mais il était biologiste et non ingénieur.

Wilkie était un brillant physicien et, dans sa spécialité, c'était un

technicien compétent, assez habile quand il s'agissait de fabriquer les appareils nécessaires à son travail. Cela dit, il n'avait jamais construit ni ponts, ni digues, pas plus qu'il n'avait dirigé d'équipes d'ouvriers. Il fut tout de même nommé conducteur de travaux, faute de mieux : Scheer n'avait pas la compétence nécessaire pour bâtir un grand édifice. Il s'en croyait capable, mais pensait toujours à l'échelle d'outils, de modèles qui pouvaient tenir sur un établi. Il pouvait réaliser la maquette d'un grand immeuble, mais il n'y connaissait absolument rien en travaux publics. C'était donc sur Wilkie que tout reposait.

Quelques jours plus tard, ce dernier se présenta au bureau d'Ardmore, un rouleau d'études sous le bras.

— Chef...

— Hein ? Oh, entrez, Bob. Asseyez-vous. Qu'est-ce qui vous turlupine ? Quand commençons-nous à bâtir ce temple ? Dites, j'ai réfléchi à d'autres moyens de dissimuler le fait que la Citadelle se trouvera sous le temple. Pensez-vous qu'on pourrait arranger l'autel de façon à ce que...

— Excusez-moi, chef.

— Oui ?

— Nous pourrions arranger presque tout ce que vous voudrez, mais j'ai d'abord besoin de savoir une chose sur les plans.

— C'est votre problème, et celui de Graham.

— Oui, major. Mais quelle taille voulez-vous que le temple fasse ?

— Quelle taille ? Oh, je ne sais pas exactement. En tous les cas, il faut qu'il soit vraiment grand.

D'un geste des deux mains, Ardmore engloba le sol, les murs et le plafond de la pièce où ils se trouvaient. Il reprit :

— Il doit être impressionnant.

— Que diriez-vous de dix mètres pour la plus grande dimension ?

— Dix mètres ? Mais c'est ridicule ! Il ne s'agit pas de construire une buvette, mais le temple suprême d'une grande religion ! Bien entendu, ce n'est qu'une façon de parler, mais il faut l'envisager selon cette perspective. Il faut que notre temple les épate. Qu'est-ce qui vous embarrasse ? La question des matériaux ?

— Non, dit Wilkie en secouant la tête. Avec une transmutation Ledbetter, la question des matériaux ne se pose même pas. La montagne elle-même nous fournira tous ceux dont nous aurons besoin.

— Oui, je pensais d'ailleurs que c'était votre intention : découper de grandes masses de granit et les assembler comme des briques géantes, à l'aide de vos rayons de traction et de pression...

— Oh, non !

— Non ? Pourquoi ?

— Nous pourrions faire ça, mais quand nous aurions terminé, le résultat ne serait pas bien beau... Et je ne sais pas comment nous pourrions mettre un toit par-dessus. Mon intention était d'utiliser l'effet Ledbetter non seulement pour découper ou transporter les matériaux, mais aussi pour les fabriquer, grâce à la transmutation. Vous comprenez, le granit est principalement composé d'oxydes de silicium, ce qui complique un peu les choses, car ces deux éléments se situent vers le bas de la classification périodique. À moins de nous démenier pour nous débarrasser d'une énorme surcharge d'énergie, à savoir l'équivalent de la production de la centrale électrique de Memphis, à moins, donc, d'arriver à pomper cette énergie, et pour l'instant je ne vois pas comment le faire, alors...

— Venez-en au fait, mon vieux !

— J'y viens, major, répondit Wilkie d'un ton blessé. Les transmutations s'opèrent depuis le sommet de la classification vers son milieu libèrent de l'énergie ; celles opérées à partir du bas en absorbent. Vers le milieu du siècle dernier, les savants ont découvert comment réussir les transmutations de la première sorte et cela a donné naissance aux bombes atomiques. Mais quand on veut obtenir des matériaux de construction par transmutation, on ne tient pas à libérer de l'énergie comme le ferait une bombe atomique ou une centrale nucléaire. Ce serait gênant.

— Je m'en rends bien compte !

— Je vais donc effectuer des transmutations de la seconde sorte, celles qui absorbent de l'énergie. En fait, je vais les équilibrer. Prenez, par exemple, le magnésium qui se situe entre le silicium et l'oxygène. Les énergies en jeu...

— Wilkie !

— Oui, major ?

— Répondez-moi comme si j'avais sept ans : pouvez-vous ou non fabriquer les matériaux dont vous avez besoin ?

— Oui, major, bien sûr !

— Alors, en quoi puis-je vous être utile ?

— Eh bien, major, c'est pour la question du toit... et des dimensions. Vous dites que dix mètres de long ne suffiraient pas...

— Absolument pas ! Avez-vous vu l'Exposition d'Amérique du Nord ? Vous souvenez-vous du Pavillon de la Puissance Atomique ?

— J'en ai vu des photos.

— Je veux quelque chose d'aussi voyant et imposant... mais en plus grand. Qu'est-ce qui vous limite à dix mètres ?

— Eh bien, un panneau de deux mètres sur dix est le plus grand que je puisse faire passer par la porte, compte tenu du virage formé par le couloir.

— Utilisez le monte-charge destiné aux véhicules.

— J'y ai bien pensé, monsieur. On pourrait y mettre un panneau de cinq mètres de large, ce qui serait parfait, mais la longueur ne pourrait pas dépasser neuf mètres, car il y a également un virage entre le hangar et le monte-charge.

— Hmm ! Avec votre bidule magique, vous ne pouvez pas faire des soudures ? Je me disais que vous bâtiriez le temple par sections, ici, en bas, et que vous assembleriez ensuite ces sections sur place ?

— Oui, c'était bien mon idée. Je pense qu'en les soudant, nous pourrions obtenir des murs aussi grands que vous le souhaitez. Mais vraiment, major, quelles dimensions voulez-vous pour votre temple ?

— Aussi grand que possible.

— Mais vous, vous diriez quelles dimensions ?

Ardmore le lui dit, et Wilkie eut un sifflement :

— J'imagine que nous parviendrons à vous construire d'aussi grands murs, mais je ne sais pas du tout comment mettre un toit par-dessus.

— Il me semble bien, pourtant, avoir déjà vu des bâtiments à portée libre aussi grands que ça.

— Oui, bien sûr. Assurez-moi le concours d'ingénieurs, d'architectes, et de l'industrie lourde, pour construire une charpente qui supporterait un toit pareil, et je vous bâtirai un temple aussi grand que vous voudrez. Mais Scheer et moi ne pouvons pas faire ça à nous deux, avec le seul concours des rayons tracteurs et presseurs. Je suis désolé, major, mais je ne vois pas de solution.

Ardmore se leva et posa sa main sur le bras de Wilkie :

— Vous ne la voyez pas... pour l'instant. Ne vous affolez pas, Bob. Tout ce que vous construirez me conviendra. Mais n'oubliez pas que ce temple sera notre première manifestation publique. Beaucoup de choses en dépendront. Nous ne pouvons pas espérer impressionner nos vainqueurs avec une baraque à frites. Faites-le aussi grand qu'il vous sera possible. Je voudrais qu'il soit imposant comme la grande pyramide... mais que vous ne mettiez pas aussi longtemps à le construire !

— Je vais essayer, monsieur, dit Wilkie, le front soucieux. Je retourne y réfléchir.

— Parfait !

Quand Wilkie fut parti, Ardmore se tourna vers Thomas :

— Qu'en pensez-vous, Jeff ? Est-ce que je suis trop exigeant ?

— Je me demande, répondit Jeff lentement, pourquoi vous attachez autant d'importance à ce temple.

— Eh bien, tout d'abord, c'est une couverture parfaite pour la Citadelle. À moins que nous ne restions assis là jusqu'à ce que nous mourions de vieillesse, un temps viendra où quantité de gens auront

besoin d'entrer dans la Citadelle et d'en sortir. Dans ces conditions, son emplacement ne pourra pas être tenu secret. Il nous faudra donc trouver une raison, un prétexte à ces allées et venues. Dans une église, il y a toujours des gens qui entrent ou qui sortent, pour la messe et tout ce qui va avec. C'est justement ce qui ira avec, que je veux dissimuler.

— Je le comprends bien. Mais un édifice de dix mètres de côté peut dissimuler un escalier dérobé tout aussi bien que le palais des congrès que vous demandez au jeune Wilkie de vous aménager.

Ardmore eut un geste d'impatience. Bon sang !... Était-il le seul à avoir le sens de la publicité ?

— Écoutez, Jeff, tout dépend de l'impression que nous ferons au départ. Si Christophe Colomb s'était présenté à la cour d'Espagne pour demander l'aumône, on l'aurait flanqué à la porte du palais. Or, il se trouve qu'il a obtenu les bijoux de la couronne. Il faut que nous ayons une façade imposante.

— Oui, peut-être, fit Thomas sans trop de conviction.

Quelques jours plus tard, Wilkie demanda, pour Scheer et lui-même, la permission de sortir. S'étant assuré qu'ils n'iraient pas trop loin, Ardmore accepta, non sans leur avoir recommandé d'être extrêmement prudents.

Un moment plus tard, Ardmore rencontra les deux hommes dans le couloir, se dirigeant vers les laboratoires et transportant un énorme bloc de granit. Harnaché d'un projecteur Ledbetter portable, Scheer émettait des rayons tracteurs et presseurs qui maintenaient l'énorme masse au-dessus du sol et à distance suffisante des murs. Wilkie avait attaché une corde au rocher et le conduisait comme s'il s'agissait d'une vache.

— Nom d'un petit bonhomme ! s'exclama Ardmore. Qu'avez-vous donc là ?

— Un morceau de la montagne, major.

— Je le vois bien. Mais pourquoi ?

Wilkie prit un air mystérieux :

— Major, pourriez-vous nous accorder quelques instants, un peu plus tard dans la journée ? Nous aurons peut-être quelque chose à vous montrer.

— Bon, bon. Si vous ne voulez pas parler, ne dites rien, c'est votre affaire !

Bien plus tard, Wilkie téléphona à Ardmore pour lui demander s'il pouvait venir, en suggérant que Thomas l'accompagne. Quand ils arrivèrent dans la pièce qui servait d'atelier, tous les autres membres de la Citadelle s'y trouvaient déjà, à l'exception de Calhoun.

— Avec votre permission, major, dit Wilkie en les accueillant, nous allons commencer.

— Trêve de politesses. N'attendez-vous pas le colonel Calhoun ?

— Je l'ai prié de venir, mais il a décliné l'invitation.

— Bon, alors commencez.

— Oui, major.

Se tournant vers les autres, Wilkie expliqua :

— Ce rocher de granit représente le sommet de la montagne, au-dessus de nous. Allez-y, Scheer.

Wilkie prit position derrière un projecteur Ledbetter. Scheer s'était déjà installé derrière un autre de ces appareils, spécialement équipé avec des viseurs et d'autres bricolages qu'Ardmore ne pouvait pas identifier. Scheer appuya sur un ou deux boutons et un mince rayon lumineux jaillit aussitôt.

S'en servant comme d'une scie, Scheer découpa une section du sommet du rocher. À l'aide d'un rayon combiné traction-pression, Wilkie la saisit et l'immobilisa en l'air un peu plus loin. À l'endroit où il venait d'être ainsi coupé, le rocher était plat et lisse comme un miroir.

— Voilà la base du temple, annonça Wilkie.

Déplaçant son projecteur au fur et à mesure, Scheer égalisa le bloc désormais plat à l'aide de son rayon. Il en fit un carré, qui formait le sommet d'une pyramide tronquée. Sur un des côtés, il se mit à tailler des marches :

— Ça suffit, Scheer, ordonna Wilkie. Faisons un mur. Préparez la surface.

Scheer manœuvra son projecteur. Aucun rayon n'apparut, mais la surface du bloc devint noire :

— Du carbone, annonça Wilkie. Du diamant industriel, probablement. Ce sera notre plan de travail. Allons-y, Scheer.

Wilkie rapporta au-dessus du "plan de travail" la portion de granit qui avait été détachée du bloc. Scheer en découpa un morceau qui se mit à fondre et se répandit sur la surface plate puis sur ses côtés, s'arrêtant à la base de la pyramide et prenant un éclat métallique blanchâtre. Tandis que cette nappe refroidissait, Scheer en saisit les côtés. Il se servit d'un rayon presseur comme d'un étau pour les maintenir fermement sur le bloc de granit, puis, à l'aide d'un autre rayon, il les releva perpendiculairement. Il obtint ainsi une sorte de boîte sans couvercle, faisant soixante-quinze centimètres de côté et trois de profondeur. Wilkie manœuvra pour pousser cette boîte à l'écart et la maintenir en l'air.

Ils recommencèrent l'opération mais, cette fois, ce fut une simple feuille et non plus une boîte qui fut fabriquée. Wilkie la mit de côté et reposa la boîte sur le piédestal, en disant :

— Et maintenant, on va farcir la dinde.

Il transporta le morceau de granit découpé au-dessus de la boîte

ouverte. Scheer en découpa une partie qu'il abaissa dans la boîte avant de faire jouer un autre rayon dessus. Le granit fondit aussitôt, se répandant sur le côté inférieur de la boîte.

— Le granit est pratiquement du verre. Comme nous voulons du verre cellulaire, nous n'aurons pas besoin de transmutation pour l'obtenir, à part à la toute fin, pour créer les gaz qui vont le finaliser, expliqua Wilkie. Un coup de nitrogène, Scheer.

Celui-ci s'exécuta, et irradiia le tout une fraction de seconde. On vit alors le granit bouillonner comme une sorte de potion à l'intérieur de la boîte, qu'il remplit à ras bords avant de se figer.

Wilkie transporta alors la feuille qu'il avait gardée en réserve, et la mit en suspension au-dessus de la boîte, pour ensuite la déposer plus ou moins correctement, à la façon d'un couvercle.

— Repassez-moi tout ça, Scheer.

La feuille chauffa au rouge et fut aplatie sur la boîte, comme par une main invisible, tandis que Scheer déplaçait son projecteur tout autour de l'ouvrage, manœuvrant son rayon pour bien souder la feuille partout. Quand ce fut fini, Wilkie mit la boîte ainsi remplie en équilibre sur un bord du piédestal. La laissant là, maintenue par le projecteur, Wilkie se dirigea vers un coin de la pièce, où une bâche recouvrait quelque chose.

— Pour nous entraîner et ne pas vous faire trop attendre, nous en avons déjà fabriqué quatre autres, expliqua Wilkie en écartant la bâche, découvrant ainsi une pile de panneaux-sandwiches semblables à celui qui venait d'être fabriqué sous leurs yeux.

Wilkie n'y toucha pas, mais à l'aide du projecteur, Scheer les prit un à un et s'en servit pour créer un cube, dont le piédestal formait le fond, et le dernier panneau fabriqué, un des côtés. Wilkie revint à son projecteur et l'utilisa pour maintenir les éléments du cube en place, tandis que Scheer en soudait chaque arête.

— Scheer est beaucoup plus précis que moi, dit Wilkie. Je lui confie tous les travaux difficiles. Bon, Scheer, maintenant, que diriez-vous d'une porte ?

— De quelle taille ? grommela le sergent, qui parlait pour la première fois.

— Réfléchissez. Vingt-cinq centimètres, ça serait bien.

Scheer émit un grognement et découpa une ouverture rectangulaire sur la face dominant le côté du piédestal où il avait commencé à tailler des marches. Quand il eut terminé, Wilkie annonça :

— Voilà votre temple, patron.

Du commencement à la fin des opérations, aucune main humaine n'avait touché le rocher, ni le cube qui en avait été détaché.

Au bruit des applaudissements, on aurait pu croire qu'il y avait

bien plus de cinq personnes dans la pièce. Wilkie rougit de plaisir et le menton de Scheer en trembla d'émotion. Les autres firent cercle autour de la maquette.

— Est-ce que c'est chaud ? demanda Brooks.

— Non, répondit Mitsui. Je viens de le toucher.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire.

— Non, ce n'est pas "chaud", le rassura Wilkie, pas avec le procédé Ledbetter. Tous les isotopes sont stables, jusqu'au dernier.

— Si j'ai bien compris, dit Ardmore en se redressant après avoir terminé son examen, vous avez l'intention de bâtir le temple directement à l'extérieur ?

— Y voyez-vous un inconvénient, major ? Bien entendu, on pourrait fabriquer ici, en bas, des petits panneaux qu'on transporterait ensuite là-haut pour les assembler, mais je suis sûr que ça nous demanderait autant de temps que de construire directement le temple sur place, à l'aide de grands panneaux. Et je ne serais pas sûr de réussir à assembler mon toit s'il était fait de petits éléments. Les panneaux-sandwiches comme ceux-ci sont les structures les plus légères, les plus solides et les plus rigides que nous puissions utiliser. C'est à cause du problème de votre fameux toit sans soutènement qu'on a imaginé ce système.

— Agissez comme bon vous semblera. Je suis sûr que vous savez ce que vous faites.

— Bien entendu, avoua Wilkie, le temple ne sera pas terminé aussi rapidement que ça. Là, vous n'en avez que le squelette. J'ignore combien de temps il faudra pour la décoration.

— La décoration ? fit Graham. Avec un édifice d'une aussi magnifique simplicité, vous n'allez tout de même pas en diminuer la beauté en le décorant ? Le cube est un des volumes les plus purs et les plus beaux.

— Je partage l'avis de Graham, déclara Ardmore. Vous avez là votre temple, tel qu'il devra être. Rien n'est plus imposant qu'un immense bloc aux lignes continues. Quand on a un résultat aussi beau dans sa simplicité, il faut éviter de le bousiller !

— Comme vous voudrez, dit Wilkie en haussant les épaules. Je croyais que vous vouliez quelque chose de sophistiqué...

— Mais c'est ça, la sophistication, répondit Ardmore. Cela dit, Bob, une chose m'intrigue. Remarquez, ça n'est pas une critique – ce serait comme critiquer la Genèse. Mais, dites-moi, pourquoi avez-vous pris le risque de sortir ? Pourquoi n'êtes-vous pas simplement allé dans une des pièces inoccupées ? Vous auriez pu retirer le revêtement du mur et utiliser votre couteau magique pour découper un bout de granit directement au cœur de la montagne, non ?

— Ça ne m'était pas venu à l'idée, répondit Wilkie, abasourdi.

Un hélicoptère de patrouille volait lentement au sud de Denver. Le lieutenant panasiate qui le commandait consulta une carte-mosaïque aérienne récente et, d'un geste, ordonna au pilote de tourner sur place. Oui, c'était exact, il y avait bien un grand bâtiment cubique au flanc d'une montagne. Il avait été signalé par la mission cartographique du nouveau Royaume d'Occident du Céleste Empereur, et le lieutenant avait été envoyé enquêter sur place.

L'officier considérait sa tâche comme un simple travail de routine. Même si cet édifice ne figurait pas au cadastre de la région, il n'y avait pas lieu de s'en étonner. Le territoire fraîchement conquis était extrêmement étendu et les aborigènes, avec ce manque de discipline et de rigueur caractérisant les races inférieures, étaient incapables de recenser quoi que ce soit avec exactitude. Il faudrait probablement des années avant que tous les détails concernant ce nouveau pays sauvage aient été répertoriés et indexés, d'autant que ce peuple pâle et anémique offrait une résistance presque puérile aux bienfaits de la civilisation.

Oui, ce serait une entreprise de longue haleine, peut-être plus encore que l'assimilation de l'Inde. Le lieutenant soupira. Le matin même, il avait reçu une lettre de sa femme principale, l'informant que sa seconde épouse lui avait donné un enfant mâle. Devait-il demander à être reclassé comme colon permanent, afin que sa famille puisse venir le rejoindre, ou prier pour que cette permission, qui tardait tant à venir, arrive enfin ?

Mais c'étaient là des pensées indignes d'un homme au service du Céleste Empereur ! Le lieutenant se récita *Les Sept Principes de la Race Guerrière* et indiqua au pilote où il devait atterrir.

Vu du sol, l'édifice était beaucoup plus imposant ; c'était un gigantesque cube monolithique de deux cents mètres de côté. La façade devant laquelle il se trouvait brillait d'un éclat vert émeraude monochromatique, alors qu'elle n'était pas exposée au soleil. Il apercevait également une portion du mur de droite qui, lui, était doré.

Le corps expéditionnaire, composé d'une simple escouade, descendit de l'hélicoptère derrière lui, en file indienne. Un guide montagnard qui leur avait été assigné pour cette mission fermait la marche. Il s'adressa à ce Blanc en anglais, pour lui demander :

— As-tu déjà vu cet édifice ?

— Non, maître.

— Comment cela se fait-il ?

— C'est la première fois que je viens sur cette partie de la montagne.

L'homme mentait très certainement, mais le punir n'aurait servi à rien et le lieutenant préféra ne pas insister.

— Guide-nous ! dit-il.

Ils montèrent d'un pas régulier la pente raide en direction de l'immense cube auquel une volée de marches, plus larges que l'édifice lui-même, donnait accès. Le lieutenant hésita un bref instant avant de commencer à gravir l'escalier. Il éprouvait un vague malaise, un léger sentiment d'inquiétude, comme si une voix l'avertissait d'un danger imminent.

Il posa le pied sur la première marche. Une note claire se répercuta longuement dans le canyon et son sentiment d'inquiétude s'accrut au point de confiner à une panique irrationnelle. Il voyait que ses hommes éprouvaient la même sensation. Résolument, il gravit la seconde marche. Un nouveau son, différent du précédent, retentit sur les sommets.

L'officier continua de gravir posément les degrés, tandis que ses hommes le suivaient à contrecœur. Un *largo* majestueux et infiniment tragique accompagnait leur ascension, rendue pénible par la profondeur et la hauteur excessive des marches. À mesure qu'ils se rapprochaient de l'édifice, ils éprouvaient le sentiment croissant d'un désastre imminent, terrible et inévitable.

Tandis que le lieutenant montait, une colossale porte à double battant s'ouvrit lentement. Sous la voûte ainsi créée, apparut une silhouette humaine, un homme vêtu d'une robe vert émeraude descendant jusqu'au sol. Des cheveux blancs et une longue barbe conféraient à son visage une dignité empreinte de bienveillance. L'homme se dirigea majestueusement vers la plus haute marche et l'atteignit juste au moment où le lieutenant y posait le pied. Ce dernier remarqua avec un certain émoi qu'une auréole immatérielle brillait au-dessus de la tête du vieillard. Mais il n'eut pas le temps d'approfondir la chose, car, élevant sa main droite en un geste de bénédiction, le vieillard lui dit :

— La paix soit avec vous !

Et il en fut ainsi ! L'angoisse et la peur irraisonnées qui étreignaient le Panasiate disparurent comme si quelqu'un avait appuyé sur un interrupteur. Le lieutenant en éprouva un tel soulagement qu'il regarda ce membre d'une race inférieure – un prêtre, selon toute évidence – avec une cordialité réservée à ses égaux. Il se remémora les

recommandations concernant les religions inférieures.

— Quel est ce lieu, saint homme ? demanda-t-il.

— Vous êtes sur le seuil du temple de Mota, Seigneur de tous, de toutes et de tout !

— Mota... Hmm...

L'officier ne se souvenait d'aucun un dieu ayant pareil nom, mais c'était sans importance. Ces larves avaient des milliers de dieux étranges. Les esclaves n'ont besoin que de trois choses : de la nourriture, du travail et leurs dieux. De ces trois éléments, leurs dieux sont la seule chose à laquelle il ne faut absolument pas toucher, si l'on veut que les esclaves demeurent soumis. Ainsi était-il dit dans les *Préceptes de la Colonisation*.

— Qui es-tu ?

— Je suis un modeste prêtre, premier serviteur de Shaam, Seigneur de la paix.

— Shaam ? Je croyais t'avoir entendu dire que Mota était ton dieu ?

— Nous servons le Seigneur Mota sous six de ses mille aspects. Vous le servez à votre façon, et même le Céleste Empereur le sert à la sienne. Moi, je suis dévoué au Seigneur de la paix.

Le lieutenant pensa qu'un tel langage confinait à la trahison, sinon au blasphème. Il était néanmoins possible qu'un même dieu ait plusieurs noms, et cet indigène semblait inoffensif.

— Fort bien, vénérable vieillard, le Céleste Empereur t'autorise à servir ton dieu comme tu l'entends mais, en son nom, je dois inspecter cet édifice. Écarte-toi.

Le vieil homme ne bougea pas d'un pouce, mais dit d'un ton de regret :

— Je suis désolé, maître, mais c'est impossible.

— L'inspection doit avoir lieu. Écarte-toi !

— S'il vous plaît, maître, je vous en supplie ! Il vous est impossible d'entrer ici. Sous ces six aspects-là, Mota est le dieu des hommes blancs. Il vous faut le prier dans votre propre temple, car vous ne pouvez pénétrer dans celui-ci. Seuls les fidèles de Mota peuvent y entrer, les autres sont immédiatement frappés de mort.

— Tu me menaces ?

— Non, maître, non... Nous servons l'Empereur, comme notre foi nous le commande, mais cette interdiction émane du Seigneur Mota lui-même. Si vous passez outre, je serai incapable de vous sauver.

— Au nom du Céleste Empereur, écarte-toi de mon chemin !

L'officier traversa résolument la large terrasse en direction de la porte, son escouade le suivant d'un pas lourd. À mesure qu'il se rapprochait de l'immense porte, le Panasiate sentait de nouveau la

peur panique le saisir et croître en lui. Il avait l'impression qu'une main lui étreignait le cœur et il était obsédé par une folle envie de s'enfuir. Pour continuer d'avancer, il lui fallait faire appel à tout le courage fataliste qu'on lui avait inculqué. Au-delà de la porte ouverte, il vit un vaste hall désert, au bout duquel s'élevait un autel, imposant en lui-même, mais minimisé par les proportions monumentales de l'édifice. Les murs intérieurs émettaient chacun une clarté différente : rouge, bleue, verte, dorée. Le plafond était d'un blanc uni dont la perfection n'avait d'égale que celle du sol noir.

L'officier se dit qu'il n'y avait rien à craindre, et que la peur irraisonnée, bien qu'atrocément réelle, qu'il éprouvait, était une maladie indigne d'un guerrier. Il franchit le seuil du temple. Soudain, la tête lui tourna, il éprouva une terrifiante sensation d'insécurité et s'effondra. Son escorte, qui marchait sur ses talons, subit le même traitement.

Ardmore surgit alors de la cachette où il se tenait :

— Beau travail, Jeff ! s'écria-t-il. Vous pourriez faire carrière au théâtre !

— Merci, chef, dit le vieux prêtre en se détendant. Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait ?

— Nous avons le temps d'y réfléchir, répondit Ardmore et, se tournant vers l'autel, il cria : Scheer !

— Oui, major.

— Coupez la diffusion sur le cycle quatorze ! dit Ardmore en ajoutant à l'intention de Thomas : Ces satanées notes subsoniques me rendent malade de peur alors même que je suis au courant de ce qui se passe. Je me demande quel effet elles ont pu avoir sur notre ami.

— Je suis persuadé qu'il était en train de craquer. Je n'aurais jamais cru qu'il trouverait le courage d'aller jusqu'au seuil.

— Ce n'est pas moi qui le lui reprocherai ! J'avais envie de hurler à la mort, et, pourtant, c'était moi qui avais donné l'ordre de les activer. Pour briser le courage d'un homme, il n'y a rien de mieux que la peur d'une chose qu'il ne comprend pas. Bon ! Nous avons attrapé un ours par la queue et il nous faut maintenant trouver un moyen de le relâcher sans...

— Et celui-là, qu'allons-nous en faire ? s'enquit Thomas avec un hochement de tête en direction du montagnard resté en haut des marches.

— Ah, oui, c'est vrai !

Ardmore siffla l'homme et lui cria :

— Hé, vous... Venez ici !

Comme l'homme hésitait, Ardmore ajouta :

— Bon sang, vous voyez bien que nous sommes des Blancs !

— Je le vois bien, mais tout ça ne me plaît pas ! répondit

l'homme qui s'approcha néanmoins avec lenteur.

— C'était juste un tour de passe-passe destiné à nos frères jaunes, dit Ardmore. Maintenant, que vous le vouliez ou non, vous êtes impliqué. Vous jouez le jeu, oui on non ?

Le reste du personnel de la Citadelle, entre-temps, s'était rassemblé autour des deux hommes. Le montagnard regarda leurs visages, et dit :

— Apparemment, je n'ai pas vraiment le choix !

— Peut-être que non, mais nous préférierions vous avoir comme volontaire plutôt que comme prisonnier.

Le montagnard fit passer sa chique d'une joue à l'autre, chercha en vain sur le sol immaculé un endroit où la cracher, et se ravisa. Il demanda :

— De quoi s'agit-il ?

— D'un complot contre nos souverains asiatiques. Nous nous proposons de leur faire faire demi-tour... avec l'aide de Dieu et du Seigneur Mota !

Le guide les regarda de nouveau, puis, soudain, il leur tendit la main en disant :

— J'en suis !

— Parfait ! dit Ardmore en lui serrant la main. Quel est votre nom ?

— Howe. Alexander Hamilton Howe. Mes amis m'appellent Alec.

— O.K., Alec. Bon, quelles sont vos aptitudes ? Savez-vous faire la cuisine ?

— Un peu.

— Bien ! dit-il en se retournant. Graham, je le laisse entre vos mains pour l'instant. Je lui parlerai plus tard. Jeff, dites-moi, ne vous a-t-il pas semblé qu'un de ces Chinetoques était un peu lent à tomber ?

— Peut-être, oui... Pourquoi ?

— Celui-ci, n'est-ce pas ? dit Ardmore en touchant du bout de sa chaussure un des corps étendus sur le sol.

— Il me semble, oui.

— Bon. Je veux l'examiner avant de les ranimer. Si c'était un Mongol, il se serait effondré plus rapidement que ça. Docteur Brooks, voulez-vous bien vérifier les réflexes de ce garçon ? Et ne craignez pas d'y aller trop fort !

Brooks parvint rapidement à lui provoquer quelques réflexes. Voyant cela, Ardmore se baissa et pressa fortement son pouce sur le nerf qui apparaissait sous l'oreille. Le soldat se dressa aussitôt sur les genoux, se tordant de douleur.

— Très bien, mon vieux, dit Ardmore. Maintenant, explique-toi.

Le soldat demeura impassible. Ardmore le regarda attentivement

pendant un instant, puis, il fit un rapide geste, que les autres ne purent pas apercevoir, car il leur tournait le dos.

— Pourquoi ne le disiez-vous pas ? fit alors le soldat panasiate.

— Je dois avouer que le maquillage est extrêmement réussi, reconnu admirativement Ardmore. Quels sont votre nom et votre grade ?

— C'est dû au tatouage et à la chirurgie plastique, expliqua l'autre qui ajouta : Downer, capitaine, armée des États-Unis.

— Je m'appelle Ardmore. Major Ardmore.

— Enchanté de faire votre connaissance, major !

Ils se serrèrent la main et Downer reprit :

— Oui, ça, je suis drôlement content ! Il y a des mois que j'attends, sans savoir ni comment ni à qui faire mon rapport.

— Eh bien, vous allez certainement nous être utile, car nous n'en sommes encore qu'à nos débuts. J'ai à faire pour l'instant, mais nous parlerons plus tard. Messieurs, dit Ardmore en se tournant vers les autres, en scène pour le second acte ! Vérifiez mutuellement vos maquillages. Wilkie, emmenez Howe et Downer hors de vue. Nous allons faire reprendre conscience à nos hôtes assoupis !

Pendant que les autres s'exécutaient, Downer toucha le bras d'Ardmore :

— Un instant, major. J'ignore votre plan, mais avant d'aller plus loin, êtes-vous sûr de ne pas préférer que je reste à mon poste actuel ?

— Hein ? Hmm... Oui, vous avez peut-être raison. Vous êtes prêt à le faire ?

— Si c'est utile, je veux bien, répondit sobrement Downer.

— Ça le sera, oui. Thomas, approchez.

Les trois hommes tinrent un bref conciliabule et convinrent d'un moyen clandestin par lequel Downer pourrait faire son rapport à Ardmore, qui le mit au courant de ce qu'il devait savoir sur le plan d'action.

— Eh bien, bonne chance, mon vieux, conclut Ardmore. Retournez là-bas faire le mort et nous allons ranimer vos petits copains.

Thomas, Ardmore et Calhoun s'occupèrent du lieutenant panasiate lorsque ses paupières se mirent à battre :

— Mota soit loué ! s'exclama Thomas. Le maître vit !

L'officier regarda autour de lui, secoua la tête, puis porta la main à son arme individuelle. Ardmore, imposant dans la robe écarlate de Dis, Seigneur de la destruction, étendit la main :

— Je vous en conjure, maître, soyez prudent ! J'ai supplié mon Seigneur Dis de vous rendre à nous. Ne l'offensez pas de nouveau.

Le Panasiate hésita, puis demanda :

— Que s'est-il passé ?

— Le Seigneur Mota, agissant par l'intermédiaire de Dis, le Destructeur, vous avait repris à notre bas monde. Nous avons prié, imploré, supplié Tamar, Reine de pitié, d'intercéder en votre faveur.

D'un geste, il montra, au-delà de la porte ouverte, Wilkie, Graham et Brooks, revêtus de tenues de circonstance, qui continuaient à faire des génuflexions devant l'autel.

— Notre prière a été exaucée. Allez en paix !

Scheer, à la table de contrôle, choisit ce moment pour accroître le volume des notes subsoniques. Le cœur étreint par une peur sans nom, décontenancé, l'esprit en déroute, le lieutenant opta pour la solution facile. Il rassembla ses hommes et redescendit les larges marches, un terrifiant concert d'orgues les accompagnant sans relâche dans leur fuite.

— Et voilà ! s'exclama Ardmore tandis que la petite troupe disparaissait au loin. La première manche est remportée par les enfants du bon Dieu ! Thomas, je veux que vous alliez immédiatement en ville.

— Comme ça ?

— Oui, avec votre robe et tout le bataclan. Allez trouver le chef du district et déposez une plainte contre ce saligaud de lieutenant qui a profané notre temple, à la grande indignation de nos dieux. Demandez l'assurance que pareille offense ne se renouvellera pas. N'hésitez à monter sur vos grands chevaux, indignez-vous bien de toute cette affaire, mais demeurez très respectueux de l'autorité temporelle.

— J'apprécie la confiance que vous placez en moi, dit Thomas avec un sourire moqueur.

— Je sais que c'est une rude mission, mon vieux, répondit Ardmore en lui rendant son sourire, mais beaucoup de choses en dépendent. Si nous pouvons mettre à profit leurs règlements et leurs coutumes pour, dès maintenant, établir un précédent reconnaissant la légitimité de notre religion, avec toute l'immunité que cela nous confère, la bataille sera déjà à moitié gagnée.

— Et s'ils me demandent ma carte d'immatriculation ?

— Si vous manifestez suffisamment d'arrogance, ils n'oseront pas le faire. Soyez sûr de votre bon droit, un peu comme une vieille rombière offensée. Je veux les habituer à l'idée que notre robe, notre crosse et notre auréole constituent une preuve d'identité suffisante pour quiconque en est pourvu. Cela nous épargnera des complications par la suite.

— Je ferai de mon mieux, mais je ne vous promets rien.

— Je vous en crois capable. De toute façon, vous partez avec tout l'équipement nécessaire à votre sécurité. Gardez votre bouclier activé quand vous serez à proximité de Panasiates. N'essayez pas

d'expliquer son effet ; laissez-les simplement se cogner dessus, s'ils essaient de vous serrer de trop près. Ce sera un miracle, et les miracles ne s'expliquent pas.

— D'accord.

Le rapport du lieutenant panasiate ne donna pas satisfaction à ses supérieurs. D'ailleurs, l'officier lui-même n'en était pas satisfait. Il souffrait d'une terrible blessure d'amour-propre et avait l'impression d'avoir perdu la face. Les paroles de son supérieur immédiat ne firent rien pour le reconforter :

— Vous, un officier de l'armée du Céleste Empereur, vous vous êtes laissé ridiculiser aux yeux d'une race sujette. Qu'avez-vous à dire ?

— J'implore votre pardon, sire !

— Il ne m'appartient pas de vous l'accorder. C'est une question à régler avec vos ancêtres.

— J'entends bien, sire, dit l'autre en effleurant la courte épée qu'il portait au côté.

— Ne précipitons rien. Je désire que vous alliez en personne raconter votre histoire au Gouverneur impérial.

Le gouverneur militaire de la région, qui englobait Denver et la Citadelle, ne fut pas plus ravi que son subordonné :

— Quel besoin aviez-vous d'entrer dans leur lieu saint ? Ces gens sont aussi susceptibles que des enfants. Votre action pourrait être la regrettable cause de l'assassinat de personnes beaucoup plus précieuses que vous. Nous ne pouvons pas éternellement massacrer des esclaves pour leur donner une leçon !

— Je suis indigne, sire.

— Je ne dis pas le contraire. Vous pouvez disposer.

Et le lieutenant partit, pour rejoindre non point sa famille, mais ses ancêtres.

Le gouverneur se tourna vers son adjoint :

— Nous allons probablement recevoir une protestation des prêtres de ce culte. Veillez à ce qu'ils soient apaisés et assurés qu'on ne troublera plus leurs dieux. Prenez note des caractéristiques de cette secte et diffusez un avertissement général pour qu'on agisse avec tact envers ses membres. Ah ! Ces sauvages et leurs faux dieux ! fit-il en soupirant. Je commence à m'en lasser. Pourtant, ils sont utiles : les prêtres et les dieux des esclaves sont toujours du côté des maîtres. C'est une règle de la nature.

— Bien parlé, sire.

Ardmore fut heureux de voir Thomas regagner la Citadelle. Il avait confiance en la capacité de ce dernier à se tirer d'une situation

difficile, et Calhoun lui avait donné l'assurance que le bouclier, bien manié, mettrait Thomas à l'abri de tout ce que les Panasiates pourraient tenter contre lui ; mais, malgré cela, il avait vécu dans un état d'extrême tension nerveuse depuis que Thomas était parti déposer une plainte aux autorités panasiates. Après tout, l'attitude des occupants à l'égard des religions locales pouvait n'être qu'une simple tolérance et non pas un encouragement.

— Bienvenue chez vous, vieille branche ! cria Ardmore à Thomas en lui donnant de grandes tapes dans le dos. Je suis bien content de revoir votre sale gueule. Racontez-moi comment ça s'est passé.

— Donnez-moi le temps de retirer ce maudit peignoir de bain et je suis à vous. Vous avez une cigarette ? L'un des inconvénients quand on est un "saint homme", c'est qu'on ne peut pas fumer.

— Bien sûr. Servez-vous. Vous avez mangé ?

— Pas depuis un certain temps, non.

Ardmore brancha l'intercom sur la cuisine :

— Alec, apportez de quoi manger pour le lieutenant Thomas. Et informez le reste des troupes que, s'ils veulent entendre son récit, ils n'ont qu'à venir dans mon bureau.

— Demandez-lui s'il a des avocats, coupa Thomas.

Ardmore posa la question.

— Il dit qu'ils sont encore surgelés, mais il va vous en décongeler un. Et maintenant, racontez-moi votre histoire. Qu'est-ce que le petit chaperon rouge a dit au loup ?

— Eh bien, vous aurez peine à le croire, chef, mais je n'ai pas rencontré la moindre difficulté. Quand je suis arrivé en ville, je me suis dirigé droit sur le premier policier panasiate que j'ai aperçu. Je suis descendu du trottoir, et, loin de joindre les mains en baissant la tête dans l'attitude prescrite aux hommes blancs, j'ai pris la pose. En tenant ma crosse de la main gauche, j'ai fait des moulinets avec la main droite et je lui ai donné ma bénédiction : "La paix soit avec vous ! Le maître veut-il bien indiquer à son serviteur où siège le gouverneur du Céleste Empereur ?"

"Je crois qu'il ne comprenait pas très bien l'anglais. Mon attitude a dû le surprendre, et il a appelé un autre Chinetoque à son aide. Celui-là était plus doué pour notre langue et je lui ai répété ma requête. Ils ont palabré entre eux, dans cette foutue langue chantante, puis ils se sont décidés à me conduire au palais du gouverneur. À nous trois, nous formions une sacrée procession : ils m'encadraient, mais je marchais assez vite pour être toujours à leur hauteur, ou même légèrement devant.

— Excellent pour la publicité, approuva Ardmore.

— Oui, c'est ce que j'ai pensé. Bref, ils m'ont emmené au palais

et là, j'ai raconté mon histoire à un quelconque sous-ordre. Le résultat a dépassé mon attente ! J'ai été directement introduit en présence du gouverneur lui-même.

— Vous me faites marcher !

— Attendez la suite ! J'étais assez effrayé, je l'avoue, mais je me suis dit : "Jeff, mon vieux, si tu commences à avoir les jetons, tu ne t'en sortiras pas vivant." Je savais qu'un Blanc, mis en présence d'une aussi haute personnalité, devait immédiatement tomber à genoux. Je ne l'ai pas fait. Je me suis contenté de donner au gouverneur la bénédiction dont j'avais gratifié ses sbires. Et il ne s'en est pas formalisé ! Il m'a simplement regardé et m'a dit : "Je te remercie de ta bénédiction, saint homme. Tu peux approcher." Soit dit en passant, il parle extrêmement bien l'anglais.

"Je lui ai alors donné une version plausible de ce qui s'était passé ici, enfin, la version officielle, et il m'a posé quelques questions.

— Quel genre de questions ?

— Tout d'abord, il a voulu savoir si ma religion reconnaissait l'autorité de l'Empereur. Je lui ai immédiatement assuré que c'était le cas, que nos fidèles étaient absolument tenus de se soumettre à l'autorité temporelle pour tout ce qui était de son ressort, mais que notre croyance nous commandait de vénérer les vrais dieux à notre façon. Là-dessus, je l'ai gratifié d'un long exposé théologique. Je lui ai dit que tous les hommes vénèrent Dieu, mais que Dieu a mille aspects dont chacun constitue un mystère. Dieu, dans sa sagesse, a jugé préférable de se manifester différemment selon les races, *parce qu'il ne serait pas bienséant que maîtres et serviteurs l'adorent de la même façon*. Pour cette raison, Dieu a réservé aux Blancs ses six aspects de Mota, Shaam, Mens, Tamar, Barmac et Dis, tout comme le Céleste Empereur est son incarnation réservée à la race des maîtres.

— Comment a-t-il pris la chose ?

— À ce qu'il m'a semblé, le gouverneur a pensé que c'était là une doctrine tout à fait sensée... pour des esclaves. Il m'a demandé ce que faisaient les ministres de mon culte, à part la célébration des offices religieux. Je lui ai dit que notre principal désir était de venir en aide aux nécessiteux et aux malades. Il a paru ravi de l'apprendre. J'ai l'impression que nos gracieux suzerains trouvent ce problème extrêmement préoccupant.

— Allez-vous me dire qu'ils s'en soucient ? s'exclama Ardmore.

— Pas dans le même sens que nous, bien sûr. Mais si vous entassez des prisonniers dans des camps de concentration, il faut bien leur donner quelque chose à manger. L'économie intérieure du pays a été profondément affectée, et les Panasiates ne sont pas encore parvenus à y remédier. Je pense qu'ils accueilleraient avec joie un mouvement les aidant à se débarrasser du souci de nourrir les esclaves.

— Hmm. Quoi d'autre ?

— Pas grand-chose. Je l'ai assuré à nouveau que notre religion nous interdisait à nous, ses chefs spirituels, de nous occuper de politique ; en retour, il m'a promis que nous ne serions plus jamais molestés à l'avenir. Là-dessus, il m'a signifié que je pouvais me retirer. Je lui ai renouvelé ma bénédiction, et, lui tournant délibérément le dos, je m'en suis allé.

— J'ai l'impression, dit Ardmores, que vous l'avez eu jusqu'au trognon !

— Je n'en suis pas si certain, chef. Cette vieille crapule m'a fait l'effet d'être aussi sagace que machiavélique. Je ne devrais d'ailleurs pas le traiter de crapule, car il n'en est pas une, si on prend en compte ses propres critères. C'est un homme d'État, et je dois reconnaître qu'il m'a impressionné. Franchement, si l'on y réfléchit, les Panasiates ne peuvent pas être des imbéciles ; ils ont conquis la moitié du monde et tiennent en servitude des centaines de millions d'hommes. S'ils tolèrent les religions locales, c'est parce qu'ils ont dû constater que c'est une politique avisée. En ce qui nous concerne, il nous faut les maintenir dans cette idée, mais en n'oubliant jamais que ce sont des administrateurs aussi habiles qu'expérimentés.

— Vous avez raison, sans aucun doute. Il faut bien nous garder de les sous-estimer.

— Je n'ai pas encore terminé mon récit. Une autre escorte m'a pris en charge à la sortie du palais et ne m'a plus lâché d'une semelle. J'ai continué mon chemin sans y prêter la moindre attention. Pour sortir de la ville, j'ai dû passer par le marché central. Il y avait là des centaines de Blancs, qui faisaient la queue dans l'espoir d'acheter de la nourriture avec leurs cartes de rationnement. Il m'est venu une idée et j'ai décidé de vérifier jusqu'où pouvait aller mon immunité. Je me suis arrêté et, grimpant sur une caisse, je me suis mis à prêcher.

— Sapristi, Jeff ! s'exclama Ardmores. Vous n'auriez pas dû courir un risque pareil !

— Mais, major, nous avons besoin de savoir jusqu'où nous pouvions aller ; et tout ce que je risquais, c'était qu'ils m'obligent à me taire.

— Euh... Oui, enfin, peut-être... Il est certain qu'une entreprise comme la nôtre exige que nous prenions des risques, et vous devez vous fier à votre propre jugement. L'audace peut se révéler la politique la plus sûre. Pardon de vous avoir interrompu. Que s'est-il passé ?

— Mon escorte a tout d'abord paru confondue. Ils semblaient ignorer quelle attitude adopter. J'ai donc continué de prêcher, tout en surveillant les policiers du coin de l'œil. Presque aussitôt, ils ont été rejoints par un collègue, probablement un de leurs supérieurs. Ils ont

tenu un conciliabule, puis le supérieur est parti. Il est revenu au bout de cinq minutes et il est resté là, planté, à m'observer. J'en ai déduit qu'il avait dû téléphoner au quartier général et s'entendre ordonner de me laisser tranquille.

— Comment la foule a-t-elle pris votre intervention ?

— Je crois qu'ils ont surtout été extrêmement impressionnés par le fait qu'un homme blanc semblait transgresser impunément une des règles édictées par les occupants. Je n'ai pas cherché à leur faire entendre grand-chose. Je m'en suis tenu à mon texte : "*Le Disciple arrive !*" et j'ai brodé autour, en énonçant tout un tas de séduisantes généralités. Je leur ai dit d'être tous bien sages et de ne pas avoir peur, parce que le Disciple allait venir nourrir les affamés, guérir les malades, et consoler les affligés.

— Hmm. Maintenant que vous avez commencé à faire des promesses, on ferait bien de se préparer à les mettre à exécution.

— J'y viens, chef. Je pense que nous ferions bien d'installer immédiatement un temple annexe à Denver.

— Nous n'avons pas encore suffisamment de personnel pour commencer à créer des annexes.

— En êtes-vous bien sûr ? Je ne voudrais pas vous contredire, mais je ne vois pas trop comment nous pourrions engager de nouvelles recrues si nous n'allons pas les chercher là où elles sont. Maintenant, le terrain est prêt. En ce moment, vous pouvez en être certain, il n'y a pas un Blanc à Denver qui ne parle pas du vieux schnock à l'auréole – une auréole, rien que ça ! – qui a prêché sur la place du marché sans que les Panasiates osent l'arrêter. Je vous assure qu'ils vont rappliquer en foule.

— Oui... Vous avez peut-être raison...

— J'en ai la conviction ! En supposant que vous ne puissiez vous séparer d'aucun membre du personnel de la Citadelle, voilà comment nous pouvons opérer. J'irais à Denver, avec Alec, repérer un bâtiment que nous pourrions transformer en temple, et nous commencerions à dire des messes. Au début, nous nous débrouillerions avec les générateurs dissimulés dans nos crosses, puis Scheer viendrait ensuite arranger l'intérieur du temple et installer un générateur de puissance convenable dans l'autel. Une fois que le démarrage aura été assuré, je pourrai confier le tout à Alec. Il sera le prêtre de Denver.

Tandis qu'Ardmore et Thomas discutaient, les autres étaient arrivés un par un. Ardmore se tourna vers Alec :

— Qu'en pensez-vous, Alec ? Vous croyez que vous pouvez passer pour un prêtre, faire des sermons, organiser des kermesses et tout le bazar ?

Le guide de montagne fut lent à répondre.

— Major, dit-il enfin, je crois que j'aimerais mieux continuer mon travail actuel.

— Ça ne sera pas si difficile, lui assura Ardmores. Thomas ou moi pouvons rédiger vos sermons. Le reste consisterait surtout à la fermer, à garder les yeux ouverts, et à nous expédier ici les recrues potentielles pour qu'on les enrôle.

— Ce ne sont pas les sermons qui me tracassent, major. Je sais prêcher, j'ai été frère lai dans ma jeunesse. Mais je n'arrive pas à concilier cette fausse religion avec ma conscience. Je sais que vous travaillez dans un but louable et j'ai accepté de servir la cause, mais je préfère rester à la cuisine.

Ardmores pesa ses mots avant de répondre :

— Alec, dit-il enfin d'un ton grave, je pense comprendre vos scrupules et je ne veux demander à personne d'agir contre sa conscience. En fait, nous n'aurions jamais décidé d'opérer sous le couvert d'une religion si nous avions trouvé un autre moyen concret de lutte pour libérer les États-Unis. Votre foi vous interdit-elle de vous battre pour votre pays ?

— Non, c'est exact.

— En tant que prêtre de cette église, vous aurez surtout à aider les nécessiteux. Cela entre-t-il dans le cadre de votre religion ?

— Évidemment, mais c'est justement pour ça que je ne peux pas le faire au nom d'un faux dieu.

— Mais *est-ce* un faux dieu ? Croyez-vous que Dieu se soucie beaucoup du nom que vous lui donnez, du moment que ce que vous accomplissez en ce nom le satisfait ? Attention, ajouta vivement Ardmores, je ne prétends pas que le soi-disant temple que nous avons bâti ici est vraiment une maison de Dieu, mais l'adoration de Dieu n'est-elle pas liée au sentiment que nous éprouvons pour lui, au fond de notre cœur, plutôt qu'aux prières et au décorum ?

— C'est juste, major, ce que vous dites là est parole d'évangile. Mais toute cette histoire me dérange profondément.

Ardmores s'était rendu compte que Calhoun écoutait cette discussion en dissimulant mal son impatience. Il préféra conclure :

— Alec, je veux que vous alliez réfléchir à tout ça. Venez me voir demain. Si vous ne pouvez pas concilier cette mission avec votre conscience, je vous libérerai de toute obligation et vous deviendrez objecteur de conscience. Vous n'aurez même plus à servir à la cuisine.

— Je ne veux pas que les choses aillent jusque-là, major. Il me semble que...

— Non, sincèrement. Si prêcher n'est pas acceptable, cuisiner non plus. Je ne veux pas prendre la responsabilité d'obliger un homme à faire ce qu'il considère comme un péché. Maintenant, retirez-vous et allez réfléchir.

Et Ardmore le poussa hors de la pièce sans lui donner la possibilité de discuter davantage.

Calhoun fut incapable de se contenir plus longtemps :

— Vraiment, major, je n'en reviens pas ! Avez-vous vraiment l'intention de laisser la superstition prendre le pas quand il s'agit d'une nécessité d'ordre militaire ?

— Non, colonel, je n'en ai pas l'intention. Mais dans le cas présent, cette superstition, comme vous l'appellez, est une donnée d'ordre militaire. L'attitude d'Alec Howe est la préfiguration d'un problème auquel nous allons devoir faire face : l'attitude des religions traditionnelles envers celle que nous venons d'inventer.

— Peut-être que nous aurions dû imiter les religions les plus courantes, suggéra Wilkie.

— Peut-être... J'y ai pensé, mais j'avais du mal à visualiser la chose. Je n'arrive pas à imaginer l'un de nous en train de se faire passer pour un pasteur protestant, par exemple. Je ne suis franchement pratiquant, mais je ne crois pas que je pourrais encaisser ça. Au fond, peut-être que j'éprouve les mêmes scrupules que Howe. Dans tous les cas, c'est un problème que nous devons affronter. Nous devons tenir compte de l'attitude des autres églises et éviter autant que possible de marcher sur leurs plates-bandes.

— J'ai peut-être une idée qui va dans ce sens, dit Thomas. Pourquoi un des principes de notre religion ne serait-il pas d'intégrer, de tolérer, et même d'encourager toute autre forme de culte privilégiée par nos ouailles ? Sans compter que toutes les églises, surtout à l'heure actuelle, sont noyées sous le flot d'œuvres de charité à accomplir. Nous pourrions leur apporter une aide financière sans rien exiger en retour ?

— Ces deux suggestions sont tout à fait valables, estima Ardmore, mais cette entreprise sera extrêmement délicate. Chaque fois que cela sera possible, nous enrôlerons dans notre organisation des prêtres et des pasteurs de cultes réguliers. Je parie que tout Américain sera avec nous dès qu'il comprendra vers quel but nous tendons. La question sera de décider auxquels d'entre eux nous pourrions confier la totalité de notre secret. Maintenant, en ce qui concerne Denver... Jeff, êtes-vous prêt à y retourner dès demain ?

— Et Howe ?

— Je crois qu'il va finir par se décider.

— Un instant, major, intervint le docteur Brooks qui, comme à son habitude, était resté silencieux tandis que les autres discutaient. Il serait bon, me semble-t-il, d'attendre un jour ou deux, jusqu'à ce que Scheer ait apporté quelques modifications aux émetteurs dissimulés dans les crosses.

— Quelles sortes de modifications ?

— Nous avons établi de façon expérimentale, vous vous en souvenez, que l'effet Ledbetter pourrait être utilisé comme agent stérilisateur ?

— Oui, oui, parfaitement.

— C'est pourquoi nous avons pensé raisonnable d'estimer que nous pourrions soulager les malades. Or, il se trouve que nous avons sous-estimé les possibilités de notre découverte. Au début de la semaine, je me suis inoculé le virus de l'anthrax...

— L'anthrax ! Nom de dieu, docteur, pourquoi prendre un tel risque ?

Brooks regarda Ardmore avec bienveillance :

— Mais parce que c'était nécessaire, voyons, expliqua-t-il patiemment. Les expériences effectuées sur les cobayes avaient été concluantes, certes, mais pour pouvoir établir la méthode d'action, il fallait expérimenter la chose sur un être humain. Donc, comme je vous le disais, je me suis inoculé le virus de l'anthrax et j'ai laissé la maladie suivre son cours, puis je me suis exposé à l'effet Ledbetter, en utilisant toutes les longueurs d'ondes, sauf la bande de fréquences fatales aux vertébrés à sang chaud. La maladie a disparu. En moins d'une heure, la supériorité naturelle de l'anabolisme sur le catabolisme avait balayé le résidu des symptômes pathologiques. J'étais guéri.

— Nom d'un petit bonhomme ! Pensez-vous que l'effet Ledbetter agira aussi rapidement sur d'autres maladies ?

— J'en suis convaincu. Non seulement parce que les expériences que j'ai pratiquées sur des animaux le prouvent, mais aussi parce que j'ai eu un autre résultat inattendu, quoique théoriquement prévisible. Comme certains d'entre vous ont pu le remarquer, depuis quelque temps je souffrais d'un assez gros rhume. L'effet Ledbetter a non seulement guéri mon anthrax, mais il a également fait complètement disparaître mon rhume. Or le virus du rhume comprend plus d'une douzaine d'agents pathogènes connus et probablement autant d'autres qui nous sont inconnus. L'effet Ledbetter les a tous détruits indistinctement.

— Je suis enchanté de votre rapport, docteur, répondit Ardmore. À long terme, cette découverte se révélera sans doute beaucoup plus importante pour la race humaine que le simple usage militaire que nous pouvons en faire actuellement. Mais en quoi cela peut-il influencer sur l'établissement d'un temple annexe à Denver ?

— Peut-être en rien, major. Mais j'ai pris sur moi de demander à Scheer de modifier un des émetteurs portables, de façon à ce qu'un de nos agents puisse aisément opérer des guérisons grâce à la seule aide de sa crosse. Et j'ai pensé que vous préféreriez peut-être attendre que Scheer apporte la même modification aux crosses que vont utiliser Thomas et Howe.

— Oui, vous avez raison, à condition que cela ne demande pas trop longtemps. Puis-je voir cette modification ? s'enquit Ardmore.

Scheer exhiba la crosse sur laquelle il avait travaillé. À première vue, elle ne paraissait pas différente des autres. C'était un grand bâton de deux mètres, surmonté d'un chapiteau en forme de cube ornementé, d'environ dix centimètres d'arête. Les différentes couleurs des faces de ce cube correspondaient à celles des murs du temple. La base du cube et le bâton lui-même étaient dorés à l'or fin et recouverts d'arabesques compliquées en bas-relief, dont le délicat travail servait surtout à masquer efficacement les commandes de l'émetteur dissimulé dans le cube.

Scheer n'avait pas modifié l'aspect extérieur de la crosse, mais, à l'intérieur, il avait ajouté un circuit additionnel que commandait une des feuilles d'or de la décoration extérieure. Quand on pressait cette feuille, l'appareil oscillait sur toutes les fréquences sauf celles qui étaient fatales aux vertébrés.

Scheer et Graham avaient travaillé ensemble à l'élaboration de cette crosse, et avaient créé de nombreuses maquettes avant de parvenir à concilier la facilité d'utilisation de l'effet Ledbetter avec le camouflage artistique. Les deux hommes formaient une bonne équipe. En réalité, leurs talents n'étaient pas très éloignés l'un de l'autre : un artiste est, pour les deux tiers, un artisan et l'artisan éprouve, comme l'artiste, un besoin insatiable de créer.

— Je suggérerais, ajouta Brooks une fois la nouvelle fonction expliquée et expérimentée, que ce nouvel effet soit attribué à Tamar, Reine de pitié, et que sa couleur soit allumée chaque fois qu'on l'utilisera.

— Très bien, excellente idée, approuva Ardmore. Ne jamais utiliser la crosse sans allumer la face portant la couleur associée au nom du dieu que nous serons censés invoquer. Ce sera une règle absolue. Comme ça, tout le monde se cassera la tête à essayer de comprendre comment une simple lumière monochrome peut réaliser de tels miracles.

— Pourquoi s'embarrasser de tout ce pataquès ? demanda Calhoun. De toute façon, les Panasiates ne peuvent en aucun cas détecter nos moyens d'action.

— Il y a une double raison à cela, colonel. En leur indiquant une fausse piste, nous pouvons espérer qu'ils dirigeront tous leurs travaux de recherche scientifique dans la mauvaise direction. Nous ne pouvons pas nous permettre de sous-estimer leurs capacités. Mais il y a encore plus important : l'effet psychologique que cela provoquera sur les esprits peu scientifiques, blancs ou jaunes. Les gens tiennent pour merveilleux tout ce qui paraît l'être. L'Américain moyen n'est pas du tout impressionné parce qu'on appelle les miracles de la science. Il s'y

attend, et les voit se produire avec l'air de dire : "Et alors ? C'est pour ça qu'on paye les savants, non ?" Mais utilisez des signes cabalistiques et entourez votre action de mystère en vous gardant bien de la qualifier de *scientifique*, et les gens seront impressionnés. Cela constituera une merveilleuse publicité.

— Bon, dit Calhoun avec un geste de dédain, vous êtes certainement meilleur juge que moi en la matière ; pour ce qui est d'abuser le public, vous avez, je crois, énormément d'expérience. Personnellement, je ne me suis jamais préoccupé de ce genre de questions. Seule la science pure m'intéresse. Si vous n'avez plus besoin de moi, major, j'ai beaucoup de travail.

— Mais certainement, colonel, certainement ! Vos travaux sont de la plus haute importance !

Quand Calhoun fut parti, Ardmore ajouta d'un ton pensif :

— D'ailleurs, je ne vois pas pourquoi la psychologie des masses ne peut pas être une discipline scientifique. Si quelques savants avaient pris la peine de formuler certaines vérités que les représentants de commerce et les politiciens connaissent déjà, nous ne serions peut-être pas dans la situation où nous nous trouvons actuellement.

— Je crois pouvoir répondre à cette remarque, fit timidement le docteur Brooks.

— Hein ! Ah, oui, docteur. Que vouliez-vous nous dire ?

— La psychologie n'est pas une science, parce qu'elle est trop compliquée. L'esprit scientifique à, en règle générale, un grand amour de l'ordre. Il craint et a tendance à ignorer les domaines de recherche où l'ordre n'est pas nettement apparent, se limitant à ceux où l'on peut aisément trouver un ordre, comme les sciences physiques. Il laisse les sujets d'étude plus complexes à ceux qui se fient à leur instinct. C'est pourquoi nous possédons une science rigoureuse de la thermodynamique, par exemple, alors qu'il se passera encore bien des années avant que nous puissions en dire autant de la psychodynamique.

Wilkie se tourna brusquement pour faire face à Brooks :

— Croyez-vous vraiment cela, Brooksie ?

— Mais certainement, mon cher Bob.

Ardmore frappa sur son bureau :

— C'est un sujet fort intéressant et j'aimerais que nous puissions poursuivre cette discussion... Mais nous avons encore du pain sur la planche. En ce qui concerne l'établissement de ce temple à Denver... Quelqu'un a-t-il une suggestion ?

“Je suis bien content, dit Wilkie, de ne pas avoir à m’atteler à ça. Je ne saurais absolument pas par où commencer.

— Et pourtant, il va peut-être bien falloir vous y atteler, Bob, répliqua Ardmore. Nous allons sans doute tous devoir nous y mettre. Ah, bon sang, si seulement nous avions quelques centaines de types sur lesquels nous puissions compter ! Mais ce n’est pas le cas, nous ne sommes que neuf...

Il resta pensif un moment, tambourinant sur la table.

— Rien que neuf.

— Le colonel Calhoun n’acceptera jamais de jouer les prêtres, fit remarquer Brooks.

— Bon, alors on est huit. Jeff, combien y a-t-il de villes aux États-Unis ?

— Et vous ne pourrez pas non plus faire appel à Frank Mitsui, poursuivit Brooks. Du reste, j’ai beau être volontaire, je ne vois pas non plus à quoi vous pourriez m’utiliser. Je sais aussi bien comment m’y prendre pour installer une fausse Église que pour enseigner la danse classique !

— Pas de panique, docteur, je n’y connais rien non plus. Nous ferons ça au jugé. Fort heureusement, il n’y a aucune règle. Nous pourrons l’organiser de la façon qui nous conviendra le mieux.

— Mais comment parviendrez-vous à convaincre les gens ?

— Nous n’aurons pas besoin de le faire, en tout cas pas dans le but de les convertir. Les véritables convertis risquent de se révéler gênants plus qu’autre chose. Nous n’aurons que nos vainqueurs à convaincre de la légitimité de notre religion, et ça ne devrait pas être bien difficile : vues de l’extérieur, toutes les religions paraissent aussi ridicules les unes que les autres. Prenez, par exemple...

Ardmore vit l’expression du visage de Scheer et ajouta aussitôt :

— Excusez-moi, je n’ai pas l’intention d’offenser qui que ce soit. Mais ça n’en est pas moins un fait dont nous pourrions tirer parti sur le plan militaire. Prenez n’importe quel mystère religieux, n’importe quelle proposition théologique : exprimés en mots courants, ils paraîtront complètement absurdes à un profane. Et cela vaut aussi bien pour la consommation symbolique du corps et du sang du Christ chez les catholiques que pour le cannibalisme proprement dit dans

certaines tribus sauvages.

— Attendez ! se hâta de dire Ardmore. Ne me jetez pas la pierre. Je me garde bien de porter un jugement sur n'importe quelle religion ou pratique rituelle, quelle qu'elle soit. Je constate simplement que nous serons libres de faire tout ce que nous voudrons, aussi longtemps que nous nous réclamerons d'un culte religieux et que nous ne porterons pas atteinte à l'autorité des bridés. Mais nous devons décider exactement de ce que nous allons faire et dire.

— Ce n'est pas le double discours qui me tracasse, dit Thomas. Je me suis contenté de prononcer de grandes phrases vides de sens, et ça a très bien marché. Mais je me demande comment nous allons parvenir à avoir pignon sur rue dans les villes. Nous ne sommes tout simplement pas assez nombreux pour y arriver. C'est à ça que vous pensiez quand vous me demandiez, tout à l'heure, combien il y avait de villes aux États-Unis ?

— Hmm, oui. Il est absolument hors de question de risquer d'agir directement tant que nous n'aurons pas littéralement quadrillé toute l'étendue du pays. Il faut nous préparer à une guerre de très longue haleine.

— Major, dit Thomas, pourquoi voulez-vous être présent dans toutes les villes ?

Ardmore parut intéressé par la remarque, et dit :

— Continuez.

— Eh bien, reprit Thomas d'un ton hésitant, d'après ce que nous avons déjà appris, les Panasiates n'ont pas de vrais effectifs militaires dans chaque localité. Ils ont environ soixante à soixante-quinze lieux de garnison. Dans la plupart des petites villes, il n'y a qu'un responsable, qui sert à la fois de maire, de chef de la police et de percepteur, pour veiller à l'exécution des ordres du gouverneur. Et ce grand pont local n'est même pas un soldat à proprement parler, même s'il porte un uniforme et une arme. C'est une sorte de gendarme, un fonctionnaire qui fait office de gouverneur militaire. Je pense que nous pouvons nous permettre de l'ignorer. Son pouvoir ne durerait pas plus de cinq minutes s'il n'était pas soutenu par les troupes et les armes des villes de garnison.

— Je saisis votre point de vue, acquiesça Ardmore. Vous estimez que nous devrions nous concentrer sur les villes où il y a une garnison, et ignorer les autres. Cela dit, Jeff, nous ne devons pas sous-estimer l'ennemi. Si le grand dieu Mota ne se manifeste que dans les villes de garnison, il y aura certainement un agent du renseignement panasiate qui finira par trouver cela très curieux, quand il étudiera les statistiques concernant le territoire occupé. Je crois qu'il est important de nous manifester ailleurs et partout.

— Et je vous fais respectueusement remarquer, major, que nous

ne le pouvons pas. Nous n'avons pas assez d'effectifs. Nous aurons déjà assez de mal à recruter et à entraîner suffisamment d'hommes pour établir un temple dans chaque ville de garnison.

Ardmore se rongea l'ongle du pouce et paraissait contrarié.

— Vous avez probablement raison, mais, nom d'une pipe, nous n'arriverons jamais à rien si nous restons assis là, à nous inquiéter des difficultés. Je vous ai déjà dit qu'il nous faudrait agir au jugé, et c'est ce que nous ferons. Notre premier objectif, c'est l'installation d'un quartier général à Denver. Jeff, de quoi allez-vous avoir besoin ?

— Je ne sais pas, dit Thomas en fronçant les sourcils. D'argent, je suppose.

— De ce côté-là, aucun problème, assura Wilkie. Combien vous en faut-il ? Je peux aussi facilement vous faire une demi-tonne d'or qu'une demi-livre.

— Je ne pense pas pouvoir en transporter plus de vingt-cinq kilos.

— Je crains qu'il ne puisse pas facilement dépenser des lingots, remarqua Ardmore. Il faudrait que cet or soit sous forme de monnaie.

— Mais non, protesta Thomas, je pourrai très bien utiliser des lingots. Il me suffira de les porter à la Banque impériale. Les chercheurs d'or sont encouragés par nos gracieux maîtres, qui en profitent pour exiger une sacrée commission sur cette activité.

— Le côté propagande vous échappe, dit Ardmore en secouant la tête. Un prêtre en longue robe et à la barbe flottante ne sort pas son carnet de chèques et son stylo à plume : ça ne cadre pas avec le personnage. De toute façon, je ne veux pas que vous ayez un compte en banque ; cela fournirait à l'ennemi un rapport détaillé sur tout ce que vous faites. Je veux que vous payiez tous vos achats en belle monnaie d'or, sonnante et trébuchante, et que vous puissiez aligner des piles et des piles de ces pièces. Ça fera un effet bœuf. Scheer, êtes-vous bon en matière de contrefaçon ?

— Je n'ai jamais essayé, major.

— Eh bien, c'est le moment ou jamais. Tout homme a besoin d'un métier de secours. Jeff, vous n'avez pas eu l'occasion de récupérer une pièce d'or à l'effigie de l'Empereur, je suppose ? Il nous faut un modèle.

— Non, je n'en ai pas. Mais je pense pouvoir m'en procurer une, si je fais savoir aux itinérants que j'en ai besoin.

— Je n'ai aucune envie d'attendre. Mais il vous faut de l'argent pour vous attaquer à Denver.

— Est-il nécessaire que ce soit de la monnaie impériale ? s'informa le docteur Brooks.

— Hein ?

Le biologiste sortit de sa poche une pièce d'or de cinq dollars :

— C'est une pièce porte-bonheur que je garde sur moi depuis mon enfance. Je ne pourrai pas retrouver de meilleure occasion de la céder.

— Hmm... Qu'en pensez-vous, Jeff ? Croyez-vous pouvoir utiliser des pièces américaines ?

— Eh bien, les billets de banque américains sont sans valeur, mais les pièces d'or... Je suppose que ces sangsues ne feront pas de difficultés pour les accepter, tant que c'est de l'or. Ils l'accepteront au moins au poids. Et je suis certain que les Américains le prendront volontiers.

— Peu importe à quel point ils le dévalueront, dit Ardmore en prenant la pièce et en la lançant à Scheer. Combien de temps vous faudra-t-il pour nous en fabriquer vingt ou vingt-cinq kilos ?

Le sergent examina la pièce :

— Pas longtemps si je les coule au lieu de les frapper. Vous les voulez toutes semblables, major ?

— Pourquoi ?

— Eh bien, major, il y a la question de la date.

— Je vois ce que vous voulez dire. Mais comme nous n'avons que ce modèle, nous n'aurons plus qu'à espérer que les Panasiates ne remarqueront rien ou n'y attacheront pas d'importance.

— Si vous m'accordiez un tout petit peu plus de temps, je crois que je pourrais arranger ça, major. Je vais en fabriquer une vingtaine d'après ce modèle, puis, à la main, je modifierai la date sur chaque pièce. Comme ça, j'aurai vingt modèles différents au lieu d'un seul.

— Scheer, vous avez l'âme d'un artiste. Faites comme vous avez dit et, pendant que vous y êtes, variez les éraflures et le degré d'usure.

— J'y avais pensé, major.

Ardmore sourit :

— J'ai l'impression que notre équipe va procurer plus d'une migraine à sa majesté l'Affreux. Bon, et maintenant, Jeff, voyez-vous encore des points à régler, avant que nous ajournions cette réunion ?

— Un seul, major. Comment vais-je à Denver ? Ou, plutôt, comment y allons-nous, en supposant que Howe m'accompagne ?

— Je pensais bien que vous me poseriez cette question. C'est compliqué. Nous ne pouvons évidemment pas espérer que le gouverneur mette un hélicoptère à notre disposition. Dans quel état sont vos pieds ? Avez-vous des problèmes de voûte plantaire, des cors, des oignons ?

— Ne me dites pas que je dois faire tout ce chemin à pied ! Ce n'est pas la porte à côté.

— Non, bien sûr. Et le pire, c'est que nous allons retrouver ce problème à chaque instant, si nous voulons étendre notre organisation à tout le pays.

— Je ne vois pas où est la difficulté, intervint Brooks. Je croyais que tout citoyen avait encore la permission de circuler par n'importe quel moyen, sauf la voie des airs ?

— Oui, mais à condition d'avoir un permis de voyager et toutes sortes de paperasses compliquées à obtenir. Enfin... un jour viendra, poursuivit Ardmore, où notre costume de prêtre de Mota sera le seul permis dont nous ayons besoin. Si nous manœuvrons correctement, nous nous ferons bien voir des Panasiates et cela nous vaudra toutes sortes de privilèges spéciaux. En attendant, il faut que nous amenions Jeff à Denver sans attirer l'attention et sans lui ruiner les pieds. Mais, au fait, Jeff, vous ne m'avez jamais dit comment vous aviez voyagé au cours de votre dernière mission. On n'a pas abordé le sujet.

— J'ai fait du stop. C'était loin d'être du gâteau. La plupart des routiers ont trop peur de la police pour se risquer à prendre des passagers.

— C'est vrai ? Vous n'auriez pas dû, Jeff. Les prêtres de Mota ne font pas de stop. Cela s'accorde mal avec le don d'accomplir des miracles.

— Alors, comment fallait-il faire ? Bon sang, major, vous vous rendez compte que, si j'y avais été à pied, je serais encore en route ? Ou, plus vraisemblablement, arrêté par un policier de campagne qui n'aurait pas encore été informé de mon traitement de faveur !

Le visage de Thomas reflétait une irritation qui ne lui était pas habituelle.

— Excusez-moi, Jeff. Je n'aurais pas pu faire mieux que vous. Mais il nous faut maintenant trouver un autre moyen.

— Pourquoi ne pas, tout simplement, le conduire à Denver dans un de nos véhicules ? demanda Wilkie. De nuit, bien entendu.

— La nuit n'existe pas pour les radars, Bob. Les Panasiates vous repéreraient immédiatement et vous abattraient.

— Je ne crois pas. Nous avons à notre disposition une puissance presque illimitée – quand j'essaie de l'évaluer, ça m'effraie. Je crois pouvoir trouver un moyen de l'utiliser pour mettre hors d'usage tout radar susceptible de nous repérer.

— Et apprendre à l'ennemi qu'il reste des gens capables de bidouiller des appareils électroniques ? Nous ne pouvons pas nous griller dès maintenant, Bob.

Wilkie se tut, tout penaud, mais Ardmore reprit après avoir réfléchi :

— Pourtant, il va bien nous falloir prendre des risques. Bob, concoctez-nous votre anti-radar. Vous ferez tout le trajet en rase-mottes, vers trois ou quatre heures du matin. Ainsi, vous aurez une chance de passer inaperçus. Si nécessaire, vous utiliserez votre anti-radar, mais dans ce cas, tout le monde devra regagner immédiatement

la base. Il ne faut pas que l'incident puisse être relié aux prêtres de Mota, ne serait-ce que par une concordance d'heures. Même recommandation en ce qui vous concerne, Jeff, quand Wilkie vous aura déposé. Si le malheur veut qu'un Panasiate vous surprenne, utilisez l'effet Ledbetter pour le tuer, lui et tous les autres alentour, et aussitôt après, prenez le maquis. Un Panasiate ne doit sous aucun prétexte pouvoir soupçonner les prêtres de Mota d'être autre chose que ce qu'ils semblent être. Tuez tous les témoins et fuyez.

— Compris, patron.

Le véhicule léger tournait au-dessus de la montagne de Lookout, à quelques pas de la tombe de Buffalo Bill. La portière s'ouvrit et un prêtre en robe sauta de l'appareil. Il trébucha en posant le pied à terre, à cause des lourds sacs de monnaie suspendus à ses épaules et à sa taille. Une autre silhouette, équipée de façon semblable, le suivit mais atterrit avec plus d'agilité.

— Ça va, Jeff ?

— Oui, très bien.

Wilkie passa en pilotage automatique assez longtemps pour se pencher à l'extérieur et dire :

— Bonne chance !

— Merci. Mais bouclez-la et filez !

— O.K.

La portière se referma et le véhicule disparut dans la nuit.

Il commençait à faire jour quand Thomas et Howe arrivèrent au pied de la montagne et approchèrent Denver. Pour autant qu'ils aient pu s'en rendre compte, personne ne les avait repérés, bien qu'ils aient dû se blottir dans un buisson pendant quelques minutes, osant à peine respirer, au passage d'une patrouille. Jeff avait braqué sa crosse, le pouce prêt à appuyer sur une des feuilles d'or se trouvant au-dessous du cube de Mota. Mais la patrouille était passée, sans se douter que la foudre avait failli s'abattre sur elle.

Lorsqu'il fit jour et qu'ils eurent atteint la ville, Thomas et Howe ne cherchèrent plus à passer inaperçus. Peu de Panasiates étaient dehors à cette heure matinale ; les membres de te race esclave se hâtaient le long des rues, se rendant à leur travail, mais la race des seigneurs dormait encore. Les Américains qui croisaient les deux hommes les dévisageaient brièvement, mais ne les arrêtaient pas, et ne leur adressaient pas la parole. Les indigènes avaient déjà appris la loi fondamentale des États policiers : "Occupez-vous de vos affaires et ne soyez pas curieux."

Jeff chercha délibérément à rencontrer un policier panasiate. Alec et lui descendirent du trottoir, branchèrent leurs boucliers et attendirent. Il n'y avait pas d'Américains alentour, car l'omniprésence

de la police d'occupation les incitait à raser les murs et à se faire tout petits. Jeff s'humecta les lèvres et dit :

— C'est moi qui parlerai, Alec.

— Ça me va.

— Il arrive. Oh, mon Dieu, Alec, allumez votre auréole !

— Hein ?

Howe glissa un doigt sous son turban, derrière l'oreille droite. Aussitôt, l'auréole se mit à miroiter au-dessus de sa tête. C'était un simple effet d'ionisation, un tour de passe-passe dû aux spectres additionnels, beaucoup moins mystérieux que le phénomène de l'aurore, par exemple, mais c'était très réussi.

— C'est mieux, lui accorda Jeff, du coin de la bouche. Mais qu'a votre barbe ?

— Elle se décolle sans arrêt parce que je transpire.

— Ne la perdez surtout pas maintenant ! Le voilà.

Thomas se mit en position pour bénir le Panasiate, et Howe l'imita.

— La paix soit avec vous, maître ! entonna Jeff.

Le policier asiatique s'arrêta. Sa connaissance de l'anglais se limitait à *Halte, Suivez-moi et Montrez votre carte*. Il se fiait à sa matraque pour faire rentrer ces chiens dans les rangs. Mais il reconnaissait l'accoutrement des deux hommes, identique au dessin de l'affiche qui venait d'être placardée dans le poste de police. S'habiller ainsi était une des nombreuses choses ridicules que l'on permettait aux esclaves.

Néanmoins, un esclave restait un esclave et devait être maintenu dans le bon chemin. Or tous les esclaves devaient s'incliner et ces deux-là ne s'inclinaient pas. Il voulut frapper à l'estomac l'esclave le plus proche de lui.

La matraque rebondit avant d'avoir atteint son but et les doigts du policier ressentirent une violente secousse, comme si son arme avait heurté quelque chose de très dur.

— La paix soit avec vous ! grommela Jeff en observant attentivement l'homme. Le policier était armé d'un pistolet à vortex. Jeff n'en redoutait pas les effets, mais il n'avait aucune intention de laisser voir à son interlocuteur que les armes de l'Empereur ne pouvaient rien contre lui. Il regrettait d'avoir utilisé son bouclier pour se protéger d'un coup de matraque et espérait que le Panasiate n'en croirait pas ses yeux et nierait l'évidence.

Manifestement, l'homme était ahuri. Il regarda sa matraque, recula le bras comme pour frapper à nouveau, puis parut se raviser. Faisant appel à ses maigres ressources en anglais, il ordonna :

— Suivez-moi !

Jeff leva de nouveau la main :

— La paix soit avec vous ! dit-il. Puis, achevant sa bénédiction dans un jargon parfaitement incompréhensible, il pointa l'index vers Howe.

Le policier eut l'air perplexe ; il gagna le coin de la rue et, après avoir regardé à droite et à gauche, souffla dans son sifflet.

— Pourquoi m'avez-vous montré du doigt ? chuchota Alec.

— Je ne sais pas. Ça m'a paru être une bonne idée. Attention !

Un autre policier arrivait à la hâte et, se joignant à son camarade, il se dirigea vers Howe et Thomas. Il semblait être d'un grade supérieur. Après avoir échangé quelques phrases avec son sous-fifre dans leur incompréhensible langue chantante, il s'approcha et sortit son pistolet en disant :

— Allez, vous deux, suivez-nous vite !

— Venez, Alec, dit Thomas en obtempérant.

Ce faisant, il débrancha son bouclier ; il espérait que Howe s'en apercevrait et agirait de même. Il semblait préférable à Thomas de ne pas divulguer l'existence des boucliers, tout au moins pour l'instant.

Les Panasiates les conduisirent au poste de police le plus proche. Jeff marchait d'un pas assuré, en distribuant des bénédictions mielleuses à tour de bras. À l'approche du poste, le policier gradé dépêcha son subordonné en avant-coureur, si bien que, à leur arrivée, l'officier en chef les attendait sur le seuil, apparemment curieux de voir ces drôles d'oiseaux que ses hommes avaient capturés.

Mais la curiosité de l'officier de police se nuançait d'appréhension. Il était au courant des circonstances dans lesquelles l'infortuné lieutenant qui avait découvert l'existence de ces saints hommes avait rejoint ses ancêtres. Il était donc bien décidé à ne pas commettre de faute pouvant lui faire perdre la face.

— La paix soit avec vous ! fit Jeff en prenant la pose. Maître, j'ai à me plaindre de vos serviteurs. Ils nous ont empêchés d'accomplir notre saint devoir, qui est pourtant approuvé par Son Altesse Sérénissime le gouverneur lui-même !

L'officier joua avec sa matraque, puis parla à ses subordonnés dans leur langue avant de se tourner de nouveau vers Jeff.

— Qui es-tu ?

— Un prêtre du grand dieu Mota.

Le Panasiate posa la même question à Alec, et Jeff intervint aussitôt :

— Maître, dit-il vivement, mon compagnon est un très saint homme qui a fait vœu de silence. Si vous le forcez à parler, ce sera un péché qui retombera sur vous.

L'officier hésita. Le bulletin de renseignements concernant ces énergumènes était des plus catégoriques, mais n'indiquait aucun précédent quant à la façon de se conduire à leur égard. Or, l'officier

avait horreur d'établir des précédents ; ceux qui le faisaient avaient parfois de l'avancement mais, bien plus souvent, ils allaient rejoindre leurs ancêtres.

— Il n'a pas besoin de rompre son vœu, mais montrez-moi vos cartes, tous les deux.

Jeff parut étonné :

— Nous sommes d'humbles serviteurs anonymes du grand dieu Mota. En quoi ce genre de détails nous concerne-t-il ?

— Dépêchez-vous !

Jeff s'efforça de paraître triste pour dissimuler sa nervosité. Il avait répété ce petit discours dans sa tête. Beaucoup de choses allaient dépendre de son succès.

— Je suis navré pour vous, jeune maître, et je vais prier pour que Mota vous ait en sa sainte garde, mais je dois vous demander d'être mis en présence du gouverneur impérial. Immédiatement !

— C'est impossible.

— Son Altesse m'a déjà vu et consentira à me recevoir de nouveau. Le gouverneur impérial est toujours prêt à donner audience aux serviteurs du grand dieu Mota.

L'officier le regarda sans rien dire, puis, faisant demi-tour, rentra dans le poste de police. Les deux hommes attendirent.

— Croyez-vous qu'il va vraiment nous faire conduire devant le prince ? chuchota Howe.

— Je ne pense pas, et j'espère bien que non.

— Mais, si c'est le cas, que ferez-vous ?

— Ce que j'aurai à faire. Taisez-vous. Vous êtes censé avoir fait vœu de silence.

Après quelques minutes, l'officier revint et dit brièvement :

— Vous êtes libres de vous en aller.

— Voir le gouverneur impérial ? s'enquit malicieusement Jeff.

— Non, non ! Allez-vous en, c'est tout. Déguerpissez de mon district.

Jeff recula d'un pas pour donner à l'officier une ultime bénédiction, puis les deux "prêtres" s'en allèrent. Du coin de l'œil, Jeff vit l'officier lever sa matraque et en frapper violemment le policier gradé, mais il fit mine de n'avoir rien remarqué et attendit d'avoir parcouru une centaine de mètres avant de parler à Howe.

— Voilà ! Nous devrions avoir la paix pour un bout de temps.

— Vous croyez ? Alors que vous l'avez sûrement mis en colère contre nous ?

— Peu importe. Nous ne pouvions pas lui laisser croire, à lui ou à n'importe quel autre flic, qu'il pouvait nous malmenier comme les autres Blancs. Dans moins de cinq minutes, toute la ville saura que je suis de retour et qu'il faut me laisser tranquille. Nous ne pouvions pas

agir autrement.

— Peut-être. Mais je continue à penser qu'il est dangereux pour nous d'avoir éveillé l'attention des flics.

— Vous ne comprenez pas, dit Jeff avec impatience. C'est l'attitude la moins risquée. Des flics sont toujours des flics, quelle que soit la couleur de leur peau. Ils agissent par la menace et ne comprennent que la menace. Quand ils seront persuadés qu'on ne peut pas nous toucher sans s'attirer des ennuis extrêmement graves, ils nous témoigneront autant de déférence qu'à leurs supérieurs. Vous verrez.

— Je souhaite que vous ayez raison.

— J'ai raison. Les flics ne sont jamais que des flics, et ils nous mangeront bientôt dans la main. Oh, oh ! Attention, Alec. En voilà un autre.

Un policier panasiate arrivait derrière eux au petit trot, mais au lieu de les rejoindre ou de leur dire de s'arrêter, il gagna le trottoir opposé et les ignora résolument, tout en se maintenant à leur hauteur.

— À votre avis, qu'est-ce qui se passe, Jeff ?

— Nous avons un chaperon, et c'est une bonne chose, Alec. Maintenant, les autres Chinetoques ne nous importuneront plus. Nous pouvons donc nous consacrer à notre mission. Vous connaissez très bien cette ville, je crois ? Où pensez-vous que nous devrions installer le temple ?

— Ça dépend de ce que vous recherchez, je suppose.

— Je ne sais pas exactement.

Jeff s'arrêta pour essuyer la sueur ruisselant sur son front ; sa robe était chaude et le poids des pièces en rendait le port plus pénible encore.

— Maintenant que je suis ici, toute cette affaire me semble ridicule. Je crois que je n'étais pas fait pour être agent secret. Et si nous nous installions dans les quartiers chics ? Nous voulons faire une grande impression...

— Non, ça ne me paraît pas être une bonne idée, Jeff. Maintenant, dans les quartiers chics, il n'y a plus que deux sortes de gens.

— C'est-à-dire ?

— Les Panasiates et les traîtres : des trafiquants du marché noir et toutes sortes d'autres collabos.

Thomas parut troublé.

— Je crois que j'ai vécu trop longtemps à l'écart, dit-il. Jusqu'à cet instant, Alec, il ne me serait jamais venu à l'idée qu'un Américain, quel qu'il soit, puisse s'entendre avec les envahisseurs.

— Moi non plus, je ne l'aurais pas cru... si je ne l'avais pas vu. J'imagine qu'il y a des salauds-nés qui sont capables de tout.

Les deux hommes arrêterent leur choix sur un entrepôt vide, situé près de la rivière, dans un quartier pauvre et très peuplé. Ce secteur avait longtemps été en crise, mais, maintenant, il périclitait complètement. Trois boutiques sur quatre avaient leurs portes condamnées, et le commerce était au point mort. Ce bâtiment était loin d'être le seul entrepôt vide ; Thomas l'avait choisi à cause de sa forme presque cubique, rappelant celle du Temple suprême et du cube de sa crosse. Sa décision avait également été influencée par le fait que l'entrepôt était séparé des autres immeubles, à droite par une ruelle, et à gauche par un terrain vague.

La porte principale étant défoncée, les deux hommes jetèrent un coup d'œil, puis risquèrent une reconnaissance à l'intérieur. L'entrepôt était totalement abandonné, mais la plomberie était intacte et les murs solides. Au rez-de-chaussée, il n'y avait qu'une seule pièce, avec quelques piliers pour soutenir le plafond à sept mètres de hauteur. Ce serait parfait pour le "culte".

— Je crois que ça ira, estima Jeff.

Un rat surgit d'un tas de débris accumulés contre un des murs. Presque machinalement, Jeff braqua sa crosse sur lui. Le rongeur sauta en l'air et retomba mort.

— À qui nous adresser pour acheter ce bâtiment ?

— Les Américains n'ont pas le droit d'être propriétaires de biens immobiliers. Nous allons devoir découvrir qui est le gérant.

— Ça ne devrait pas être bien difficile.

Les deux hommes ressortirent. Leur chaperon de la police les attendait sur le trottoir d'en face, mais fit mine de regarder ailleurs.

Les rues s'étaient remplies, même dans ce quartier. Thomas arrêta un garçon qui passait. C'était un gamin de douze ans à peine, mais dont le regard reflétait déjà toute l'expérience et tout le cynisme d'un adulte.

— La paix soit avec toi, mon fils. Qui loue cet immeuble ?

— Hé, vous, lâchez-moi !

— Je ne te veux pas de mal, dit Thomas en tendant au gosse une des pièces de cinq dollars les mieux réussies par Scheer.

Le gamin regarda la pièce et, du coin de l'œil, repéra le policier panasiote arrêté de l'autre côté de la rue. Celui-ci ne semblait pas s'occuper d'eux. Le jeune garçon escamota la pièce :

— Vous feriez mieux d'aller voir Konsky. Pour ce genre de trucs, c'est un as.

— Qui est Konsky ?

— Tout le monde connaît Konsky. Dites donc, grand-père, pourquoi est-ce que vous êtes déguisé comme ça ? Les bridés vont vous chercher des embrouilles.

— Je suis un prêtre du grand dieu Mota et le Seigneur Mota

veille sur les siens. Conduis-nous vers ce Konsky.

— Rien à faire. Je ne veux pas avoir d'histoires avec les bridés ! dit l'enfant en tentant de se libérer.

Jeff le retint fermement par le bras et exhiba une autre pièce, mais sans la lui donner.

— Ne crains rien. Le Seigneur Mota te protégera, toi aussi.

Le jeune garçon regarda la pièce, puis jeta un coup d'œil aux alentours avant de dire :

— O.K., suivez-moi.

Il les fit tourner dans une rue transversale et leur indiqua un bureau situé au-dessus d'un bar :

— Konsky est là-haut, s'il est là.

Jeff donna la seconde pièce au garçon et lui dit de revenir le voir à l'entrepôt, car le Seigneur Mota aurait des cadeaux pour lui. Tandis qu'ils gravissaient tous deux l'escalier, Alec s'étonna que Jeff ait agi avec aussi peu de prudence.

— C'est un gosse digne de confiance, assura Jeff. Bien sûr, les événements en ont fait une arsouille, mais il est de notre côté. Il nous fera de la publicité... mais pas auprès des Panasiates.

Konsky se révéla être un homme mielleux et méfiant. Il fut vite évident qu'il avait des "relations", mais il mit du temps à parler, jusqu'à ce qu'il ait vu la couleur de leur or. Après cela, l'accoutrement et les allures bizarres de ses clients ne le tracassèrent plus le moins du monde. Thomas le gratifia du grand jeu et le bénit à foison, sachant bien que Konsky n'en avait cure, mais pour bien rester dans la peau de son personnage. Konsky s'informa de la situation exacte de l'entrepôt, marchand le loyer et le pot-de-vin, qu'il qualifia de "frais pour services spéciaux", puis les quitta.

Thomas et Howe étaient contents d'être enfin seuls. Être un "saint homme" a ses inconvénients ; ils n'avaient rien mangé depuis leur départ de la Citadelle. Jeff sortit de sous sa robe des sandwiches qu'ils engloutirent aussitôt. Et ce qu'ils apprécièrent encore davantage, c'est que le bureau de Konsky comprenait des toilettes adjacentes.

Trois heures plus tard, ils étaient en possession d'un document dont la traduction en anglais déclarait que le Céleste Empereur était heureux de concéder à ses fidèles sujets, etc., la location payable à l'avance de l'entrepôt. En échange d'une autre somme disproportionnée, Konsky promit de faire nettoyer le bâtiment le jour même, de fournir différents matériaux, et de veiller à l'exécution de certaines réparations. Jeff le remercia et, avec un sérieux imperturbable, le convia à venir assister aux premiers offices qui seraient célébrés dans le nouveau temple.

Ils reprirent le chemin de l'entrepôt. Lorsque Konsky fut hors de vue, Jeff dit :

— Vous savez, Alec, nous allons souvent avoir à recourir à ce type, mais quand le jour viendra, j'aurai une petite liste de noms, et le sien apparaîtra en tête. Je m'occuperai moi-même de lui.

— On se le partagera, se contenta de dire Howe.

Quand ils arrivèrent à l'entrepôt, le gamin des rues parut se matérialiser soudain à côté d'eux :

— Vous avez d'autres commissions, grand-père ?

— Sois béni, mon fils. Oui, plusieurs.

Après une nouvelle transaction financière, le gamin les quitta pour aller leur trouver des lits de camp et de la literie. Jeff le regarda partir et dit :

— J'en ferai un enfant de chœur. Il peut aller dans des endroits auxquels nous n'avons pas accès, et faire des choses dont nous devons nous abstenir. Et les flics s'intéressent moins à un enfant qu'à un adulte.

— Je ne pense pas que vous puissiez lui faire confiance.

— Je n'en ai pas l'intention. Il nous prendra toujours pour deux cinglés et sera fermement convaincu que nous sommes des prêtres du grand dieu Mota. Nous ne pouvons nous fier à personne, Alec, avant d'avoir pris toutes les garanties possibles. Venez. Allons tuer tous les rats de cet entrepôt avant l'arrivée de l'équipe de nettoyage. Voulez-vous que je vérifie les paramètres de votre crosse ?

Avant la tombée de la nuit, le premier temple du dieu Mota à Denver avait commencé à prendre forme, bien qu'il ait toujours l'air d'un entrepôt et qu'il n'y ait pas encore de fidèles. Tout le bâtiment empestait le désinfectant, mais il avait été nettoyé et vidé de fond en comble, et la porte d'entrée fermait. Il contenait deux lits de fortune, ainsi qu'une réserve de provisions pouvant permettre à deux hommes de subsister pendant une quinzaine de jours.

Leur chaperon de la police continuait à monter la garde de l'autre côté de la rue.

Cette surveillance se maintint pendant quatre jours, au cours desquels, à deux reprises, une escouade de policiers vint se livrer à une minutieuse perquisition. Thomas les laissa faire, car il n'avait encore rien à cacher. Leurs crosses étaient encore leurs seules sources de puissance, et leur seul communicateur Ledbetter était porté par Howe, ce qui le faisait paraître légèrement bossu durant la journée. Thomas, quant à lui, portait la ceinture d'argent.

Entre-temps, toujours par l'entremise de Konsky, les deux hommes avaient acquis une automobile puissante et rapide, avec la permission de la conduire ou de la faire conduire partout où s'étendait la juridiction du gouverneur. Les "frais pour services spéciaux" furent particulièrement élevés. Thomas engagea un chauffeur, non point par

l'intermédiaire de Konsky, mais par Peewee Jenkins, le gamin qui leur était venu en aide le premier jour.

La surveillance spéciale dont faisaient l'objet les prêtres de Mota prit fin à midi, le quatrième jour. Cet après-midi-là, Jeff, laissant le futur temple à la garde de Howe, se rendit à la Citadelle en voiture. Il revint en compagnie de Scheer, très mal à l'aise et peu convaincant avec ses vêtements religieux et sa barbe. Il transportait avec lui un coffre cubique émaillé aux six couleurs sacrées de Mota. Une fois à l'intérieur de l'entrepôt, la porte ayant été bien barricadée, Scheer ouvrit le coffre avec une extrême prudence, d'une façon bien précise, afin qu'il n'explose pas en les pulvérisant, eux et le temple tout entier. Après quoi, Scheer s'affaira autour de l'"autel" récemment construit. Il termina peu après minuit, mais il avait encore beaucoup de travail à faire à l'extérieur du bâtiment, tandis que Howe et Thomas montaient la garde, prêts à assommer ou même tuer, au besoin, quiconque viendrait interrompre le sergent.

Quand le soleil se leva de nouveau sur le temple, le mur où s'encastrait la porte d'entrée était devenu vert émeraude, tandis que les trois autres étaient respectivement rouge, doré, et bleu marine. Le temple de Mota était prêt à recevoir les fidèles... et les autres. Détail extrêmement important, il fallait être de race blanche pour pouvoir en franchir impunément le seuil.

Une heure avant le lever du soleil, Jeff se posta près de la porte et attendit, anxieux. La soudaine transformation du bâtiment allait certainement provoquer une nouvelle perquisition, à laquelle il devrait s'opposer, par tous les moyens, y compris les plus radicaux. Thomas espérait qu'il lui suffirait de parler pour parvenir à convaincre les policiers que le temple devait être considéré comme une enclave, uniquement réservée à la race des esclaves. Mais il suffirait d'un léger excès de zèle de la part d'un subalterne pour obliger Thomas à recourir aux moyens violents et anéantir ainsi tout espoir de réussir une pénétration pacifique.

Howe, survenant derrière lui, le fit sursauter.

— Hé là ! Oh... Alec ! Ne me faites pas des coups pareils, je suis déjà nerveux comme tout !

— Désolé, mais le major Ardmore est sur le circuit. Il veut savoir comment vous vous débrouillez.

— Parlez-lui, moi je ne peux pas quitter la porte.

— Il demande aussi quand Scheer sera de retour.

— Dites-lui que je le lui renverrai dès que je serai sûr qu'il peut se risquer au-dehors sans danger, mais pas une minute avant cela.

— O.K.

Howe s'éloigna et, comme Jeff reportait son regard vers la rue, il sentit ses cheveux se dresser sur sa tête. Un Panasiate en uniforme

était en train d'examiner l'immeuble avec curiosité. L'étranger demeura là un moment, puis s'éloigna au petit trot, qui semblait être de rigueur chaque fois qu'un militaire panasiate était de service.

— Mota, mon vieux, pensa Jeff, c'est le moment de montrer ce dont tu es capable."

Moins de dix minutes plus tard, arriva une escouade commandée par l'officier qui avait déjà dirigé les précédentes perquisitions.

— Écarte-toi, saint homme.

— Non, maître, répondit Jeff avec fermeté. Le temple est maintenant consacré. Nul ne peut plus y pénétrer, à part les fidèles du Seigneur Mota.

— Nous n'abîmerons pas ton temple, saint homme. Laisse-nous passer.

— Maître, si vous entrez, je ne pourrai détourner de vous le courroux du Seigneur Mota, ni celui du gouverneur.

Avant que l'officier ait eu le temps de réfléchir à cette dernière remarque, Jeff poursuivit vivement :

— Le Seigneur Mota attendait votre visite et vous bénit. Il m'a chargé, moi, son humble serviteur, de vous faire trois dons.

— Des dons ?

— Pour vous-même, dit Jeff en déposant une lourde bourse dans la main de l'officier. Pour votre supérieur – que son nom soit béni, dit-il en lui en tendant une seconde. Et pour vos hommes.

Une troisième bourse vint s'ajouter aux autres et le Panasiate fut obligé d'utiliser ses deux mains.

Il demeura un moment immobile. Rien qu'à leur poids, aucun doute ne pouvait subsister dans son esprit quant au contenu des bourses. Il y avait là plus d'or qu'il n'en avait vu dans sa vie. Après quelques instants, il se tourna vers ses hommes, aboya un ordre, et la petite troupe fit demi-tour.

— Vous avez gagné, Jeff ? s'enquit Howe en survenant aussitôt.

— Cette manche-là, du moins, répondit Thomas en regardant s'éloigner l'escouade. Aux quatre coins du monde, les flics sont tous pareils. Ça me rappelle un agent de la brigade ferroviaire que j'ai connu.

— Vous croyez qu'il partagera, comme vous le lui avez suggéré ?

— Ses hommes n'auront certainement pas une seule de ces pièces, mais il remettra sans doute une des bourses à son supérieur pour que celui-ci ne crache pas le morceau. Et, avant d'arriver au poste, il aura probablement trouvé un moyen de dissimuler la troisième part du butin. Je me demande seulement si cet officier est un politicien honnête.

— Hein ?

— Un politicien honnête est celui qui, une fois acheté, demeure

acheté. Bon, allons nous préparer à recevoir nos clients.

Le soir même, les premiers services religieux furent célébrés. Ils étaient très simples, car Jeff en était encore à ses balbutiements en tant que prêtre. Ils s'en tinrent au bon vieux système des missions : on chante un cantique et on partage un repas. Mais, à ce repas, il y avait de la viande bien rouge et du pain bien blanc, comme les fidèles n'en avaient pas mangé depuis des mois.

*

— Allô ? Allô ? Jeff, vous êtes là ? Vous m'entendez ?

— Oui, je vous entends, major. Ne criez pas.

— J'aurais préféré que ces satanés appareils soient équipés comme des téléphones ordinaires. J'aime voir l'homme à qui je parle.

— Si c'étaient des téléphones ordinaires, nos petits copains asiatiques pourraient nous écouter. Pourquoi ne demandez-vous pas à Bob et au colonel d'ajouter un circuit de vision ? Je suis sûr qu'ils en sont capables.

— Bob l'a déjà fait, Jeff, mais Scheer a tellement de travail pour préparer des appareils pour l'installation des autels que je n'ose pas lui demander de s'en occuper en plus. Croyez-vous que vous pourriez recruter des assistants pour Scheer ? Un ou deux mécaniciens et un technicien radio ? La branche fabrication de notre entreprise prend une telle extension que Scheer ne va pas tarder à craquer à force d'être surmené. Chaque nuit, je suis obligé de lui donner l'ordre de se mettre au lit.

Thomas réfléchit.

— J'ai un homme qui pourrait peut-être convenir. Il était horloger.

— Un horloger ? Épatant !

— Je n'en sais trop rien. Il est un peu piqué. Toute sa famille a été massacrée. Un cas très triste, presque autant que celui de Frank Mitsui. Au fait, que devient Frank ? Est-ce qu'il va un peu mieux ?

— J'en ai l'impression. Évidemment, pas au fond de lui-même, mais il a l'air d'aimer son travail. Il s'occupe de la cuisine tout en vous remplaçant auprès de moi, en qualité de secrétaire.

— Saluez-le pour moi.

— Entendu. Maintenant, en ce qui concerne cet horloger... Vous n'avez pas besoin de vous montrer aussi prudent dans le recrutement du personnel destiné à la Citadelle que dans celui de nos agents de terrain, puisque ceux qui entrent à la Citadelle n'en ressortent plus.

— Je le sais, patron. Quand je vous ai envoyé Estelle Devens, je ne l'ai soumise à aucun test spécial. Bien entendu, je n'aurais pas pris sur moi de le faire si elle n'avait pas été sur le point d'être expédiée dans une maison close de l'autre côté du Pacifique.

— Vous avez très bien fait. Estelle a de grandes qualités. Elle

aide Frank à la cuisine, elle coud les robes avec Graham, et Bob Wilkie l'instruit pour en faire une opératrice de para-radio...

Ardmore gloussa.

— Et la libido refait surface. J'ai l'impression qu'il en pince pour elle.

La voix de Thomas se fit grave :

— Qu'en pensez-vous, major ? Cela risque-t-il de tout mettre en péril ?

— Je ne pense pas. Bob est un gentleman et Estelle une fille extrêmement sérieuse. Si des nécessités d'ordre biologique commencent à les gêner dans leur travail, je n'aurai qu'à les marier en ma qualité de grand prêtre du prodigieux dieu Mota !

— Bob ne marchera pas. Il est un peu puritain, vous savez.

— Bon, alors, dans ce cas, je les marierai simplement en ma qualité de premier magistrat de ce prospère petit village. Et vous, ne soyez pas aussi formaliste... Ou alors, envoyez-moi un véritable prêtre !

— Et des femmes, faut-il vous en expédier d'autres, major ? En vous envoyant Estelle, j'ai obéi plus ou moins à une impulsion, mais il y a quantité de jeunes femmes qui se trouvent dans la même situation qu'elle.

Ardmore mit un long moment à répondre :

— Capitaine, vous me posez là une question très délicate. Bien à contrecœur, je suis obligé de vous dire que nous sommes en guerre, et que notre organisation a un caractère militaire et non humanitaire. À moins que vous ne recrutiez une femme qualifiée pour une fonction militaire bien spécifique, vous devez vous garder de le faire, même pour la sauver des bordels panasiates.

— Bien, major. J'y veillerai. Je n'aurais pas dû vous envoyer Estelle.

— Ce qui est fait est fait, et Estelle se débrouille très bien. On peut s'attendre à une guerre assez longue, et je pense que le moral des troupes sera meilleur au sein d'une organisation mixte que dans un environnement strictement masculin. Sans les femmes, les hommes s'effondrent, ils ont du mal à se fixer des buts. Mais la prochaine fois, essayez de nous envoyer une femme plus âgée, une sorte de mère supérieure ou de chaperon. Une infirmière senior serait bien le genre. Elle servirait à la fois d'assistante de laboratoire à Brooks et de gouvernante pour nos chères têtes blondes.

— Je vais voir ce que je peux trouver.

— Et envoyez-nous cet horloger. Nous en avons vraiment besoin.

— Je vais le soumettre à l'hypo-test dès ce soir.

— Est-ce bien nécessaire, Jeff ? Si les Panasiates ont massacré toute sa famille, vous pouvez être assuré de ses sentiments.

— C'est l'histoire qu'il raconte, mais je me sentirai beaucoup plus tranquille s'il me la répète sous l'influence de la drogue. Il pourrait très bien être un mouchard, vous savez.

— Bon, vous avez raison, comme toujours. Faites votre travail, je ferai le mien. Quand pensez-vous pouvoir installer Alec à la tête du temple, Jeff ? J'ai besoin de vous ici.

— Alec pourrait entrer en fonction dès maintenant. Mais j'ai cru comprendre que mon devoir primordial était de repérer et d'enrôler d'autres "prêtres" capables d'aller sur le terrain, et d'ouvrir seuls une nouvelle cellule.

— C'est exact, mais Alec ne peut-il pas faire cela ? Après tout, c'est ici que nous effectuons les tests décisifs. Nous avons décidé que jamais, en aucune circonstance, la véritable nature de notre organisation ne serait révélée à quiconque avant que cette personne ne se trouve dans la Citadelle et entièrement sous notre contrôle. Donc si Alec commettait une erreur d'appréciation en recrutant un homme, les conséquences ne seraient pas tragiques.

Jeff ne savait comment aborder le sujet qui le préoccupait.

— Écoutez, patron, ça peut paraître très simple, vu depuis la Citadelle, mais ici, c'est différent. Je...

Il s'interrompt.

— Qu'y a-t-il, Jeff ? Vous avez la trouille ?

— Apparemment.

— Pourquoi ? Il me semble que l'opération se déroule selon le plan prévu.

— Euh... Oui, peut-être. Mais, major, vous avez dit que ce serait une guerre assez longue...

— Oui ?

— Eh bien, c'est impossible. Si c'est une guerre qui se prolonge, nous la perdrons.

— Mais elle ne peut qu'être longue ! Nous ne nous risquons pas à entreprendre une action directe, tant que nous n'aurons pas des hommes de confiance prêts à attaquer simultanément dans tout le pays.

— Oui, oui, bien sûr, mais il faut que le délai soit le plus bref possible. Quel est, selon vous, le plus grand danger que nous courons ?

— Ma foi, que quelqu'un nous trahisse, soit involontairement, soit délibérément.

— Je ne suis pas du tout de cet avis, major. Votre opinion est due au fait que vous voyez les choses depuis la Citadelle. Moi, vu d'ici, j'appréhende un autre danger, totalement différent, qui m'angoisse continuellement.

— Mais de quoi s'agit-il, Jeff ? Parlez.

— Nous avons une véritable épée de Damoclès sur la tête, car je

craints que les Panasiates ne deviennent soupçonneux à notre égard. Ils peuvent penser à tout instant que nous ne sommes pas ce que nous prétendons être, à savoir une de ces religions occidentales de pacotille, juste bonnes à faire tenir les esclaves tranquilles. Si cette idée leur vient avant que nous soyons prêts, nous sommes foutus.

— Jeff, ne vous mettez pas dans des états pareils. Au pire, vous êtes assez équipés pour regagner la base en vous battant. Ils ne peuvent pas utiliser une bombe atomique contre vous dans une de leurs villes principales, et Calhoun dit que le nouveau bouclier de la Citadelle est capable de la protéger même d'une bombe atomique.

— J'en doute, mais, même en l'admettant, quel bien cela nous ferait-il ? À supposer que nous puissions tenir le coup dans la Citadelle jusqu'à ce que nous mourions de vieillesse, si nous n'osons pas mettre le nez dehors, nous ne risquons pas de libérer le pays !

— Hmm... Non, mais cela nous donnerait le temps d'échafauder un autre plan.

— Ne vous faites pas d'illusions, major. S'ils comprennent, nous sommes liquidés... et le peuple américain perd son ultime chance d'être libéré, jusqu'à la prochaine génération tout au moins. Nous sommes encore trop peu nombreux, quelle que soit la puissance des armes que Calhoun et Wilkie peuvent concocter.

— Mais même si je dois vous donner raison, vous saviez tout cela avant de partir. Alors pourquoi cette panique soudaine ? C'est le traumatisme du soldat au front ?

— En un sens, oui, peut-être. Mais je veux vous exposer les dangers tels que je les entrevois ici, sur place. Si nous étions vraiment une secte religieuse, sans aucune puissance militaire, ils nous ficheraient la paix jusqu'à la Saint-Glinglin, pas vrai ?

— Exact.

— Alors, le danger réside dans ce qu'il nous faut faire pour dissimuler tout ce que nous ne sommes pas supposés posséder. Et toutes ces choses sont là, sur le terrain. Tout d'abord, dit Thomas en comptant sur ses doigts, oubliant que son supérieur ne pouvait pas le voir, il y a le bouclier du temple. Nous sommes obligés de l'avoir, car nous ne résisterions pas à une perquisition, mais le fait de l'utiliser serait presque aussi dangereux. Si une huile panasiate se met en tête d'inspecter les lieux en dépit de notre immunité, c'est la fin des haricots. Je n'oserai pas le tuer et je n'oserai pas non plus le laisser entrer. Jusqu'à présent, avec l'aide de Dieu, de mes beaux discours et de mes pots-de-vin généreux, j'ai pu les tenir à distance.

— Mais ils connaissent déjà les effets des boucliers, Jeff. Ils en ont été avertis dès le premier contact avec notre religion.

— Vous le croyez ? Moi pas. Quand je me remémore mon entrevue avec le gouverneur, je suis convaincu qu'ils n'ont pas cru

l'officier ayant essayé de pénétrer de force dans le Temple suprême, quand il a fait son rapport. Et vous pouvez parier votre chemise que, à l'heure actuelle, il est mort. C'est comme ça qu'ils fonctionnent. Et les hommes de l'escouade, eux, ne comptent pas.

— Deuxièmement, il y a aussi le bouclier individuel que nous autres, les “prêtres”, nous portons. J'ai fait usage du mien une seule fois, et je le regrette. Fort heureusement, j'ai eu affaire à un simple soldat ; il ne racontera pas l'incident, car on ne le croirait pas et il perdrait la face.

— Mais, Jeff, il faut bien que les “prêtres” aient un bouclier : nous ne pouvons pas courir le risque qu'une de nos crosses tombe entre des mains ennemies. Sans compter que les bridés pourraient s'emparer d'un prêtre dépourvu de bouclier et le droguer avant qu'il ait pu se suicider.

— Je le sais bien ! Nous sommes obligés d'avoir ces boucliers, mais nous n'osons pas nous en servir. Là encore, il faut s'en sortir en baratinant. Troisième point délicat : l'auréole. Cette auréole a été une erreur, patron.

— Pourquoi donc ?

— Je vous accorde qu'elle impressionne les gens superstitieux, mais les gros pontes panasiates ne sont pas plus superstitieux que vous ou moi. Tenez, le gouverneur, par exemple. J'avais mon auréole quand je l'ai rencontré, et il n'a pas été impressionné. Ma chance a voulu qu'il n'y attache pas d'importance, la considérant sans doute comme un gadget destiné à en imposer aux fidèles de Mota. Mais, supposez que la chose l'intéresse et qu'il décide de découvrir comment je m'y prends ?

— Il vaudra peut-être mieux que nous n'ayons pas recours à l'auréole dans la prochaine ville où nous pénétrerons.

— Trop tard. Notre signalement officiel est désormais “les saints hommes à l'auréole”. Elle est, en quelque sorte, notre marque de fabrique.

— Ah bon ? Jeff, je trouve que vous avez fait un excellent travail pour assurer notre couverture.

— Il y a encore un autre risque. Une sorte de bombe à retardement, un poison lent.

— Et c'est ?

— L'argent. Nous avons trop d'argent. Cela finira par éveiller les soupçons.

— Mais il vous faut nécessairement de l'argent pour votre action.

— À qui le dites-vous ! C'est même la seule chose qui nous ait permis de nous en tirer jusqu'à présent. Ces gens-là se laissent encore plus facilement corrompre que les Américains, chef. Chez nous, la

corruption est un manquement au devoir relativement mal vu ; chez eux, c'est une part essentielle de leur culture. Et c'est une bonne chose pour nous, car nous sommes traités avec la même considération que la poule aux œufs d'or.

— Alors, pourquoi dites-vous que c'est une bombe à retardement ? Quels risques l'argent vous fait-il courir ?

— Avez-vous oublié comment se termine la fameuse fable ? Un jour, un petit malin se demande d'où vient tout cet or et éventre la poule pour le découvrir. Pour l'instant, tous ceux qui bénéficient de nos libéralités sont bien décidés à fermer les yeux et à en profiter tant que ça dure. Je parie qu'aucun d'entre eux ne soufflera mot de ses gains, tant qu'il le pourra. Je doute que le gouverneur sache que nous semblons disposer de pièces d'or américaines en quantité illimitée, mais il finira inmanquablement par l'apprendre, et c'est ce qui en fait une bombe à retardement. À moins qu'il puisse être acheté, lui aussi – d'une façon détournée, bien entendu –, il ordonnera une enquête très gênante pour nous, et nous risquons de tomber sur un fonctionnaire zélé, préférant connaître les faits plutôt que de tendre la main. Donc nous avons intérêt à être prêts à agir avant que ce moment n'arrive !

— Hmm... oui, sans doute. Bon, Jeff, faites de votre mieux et recrutez-nous quelques "prêtres" le plus rapidement possible. Si nous disposions de cent hommes de confiance, sachant aussi bien que vous s'y prendre avec les gens, nous pourrions fixer le jour J à un mois d'ici. Mais cela peut demander des années et, comme vous le dites, les événements pourraient nous dépasser avant que nous soyons prêts.

— Vous saisissez pourquoi ce recrutement m'est difficile ? Il ne suffit pas que ces hommes soient loyaux, il faut aussi qu'ils soient doués pour embobiner les gens. Moi, je me suis perfectionné dans cet art quand j'étais itinérant, mais Alec est trop honnête pour réussir dans cette voie. Cela dit, j'ai peut-être déjà une recrue. Un nommé Johnson.

— Ah ? Parlez-moi de lui.

— Il était agent immobilier, et il sait être convaincant. Bien entendu, les Panasiates l'ont réduit au chômage et il veut à tout prix éviter les camps de travail. Pour l'instant, j'essaye de le sonder.

— Bon, si vous pensez qu'il peut faire l'affaire, envoyez-le ici. Mais je pourrai peut-être l'examiner sur place...

— Comment ça ?

— Oui, en vous écoutant, Jeff, je réfléchissais. Je me rends compte que je ne suis pas suffisamment au fait de la situation sur le terrain. Il faut que je vienne voir les choses de mes propres yeux. Si je dois mener la danse, je dois la connaître à fond. Ce n'est pas en restant au fond de mon trou que j'y parviendrai. Je ne suis plus en contact avec la réalité.

— Je croyais que cette question était réglée depuis longtemps, patron.

— Que voulez-vous dire ?

— Allez-vous laisser Calhoun commander en votre absence ?

Durant plusieurs secondes, Ardmore resta silencieux, puis il dit :

— Allez au diable, Jeff !

— C'est-à-dire ?

— Oh, très bien ! N'en parlons plus !

— Ne vous fâchez pas, patron. J'ai simplement essayé de vous donner une vue d'ensemble de la situation. C'est pour ça que j'ai parlé aussi longtemps.

— Et je suis heureux que vous l'ayez fait. Je veux que vous répétiez tout cela, en donnant beaucoup plus de détails. Estelle va enregistrer tout ce que vous direz et nous en tirerons un manuel d'instruction à l'usage des futurs "prêtres".

— D'accord, mais alors je vous rappellerai tout à l'heure. J'ai un office dans dix minutes.

— Alec ne peut-il même pas se charger du culte ?

— Bien sûr que si, et il s'en tire très bien. Il prêche même beaucoup mieux que moi. Mais c'est durant les offices que j'ai les meilleures possibilités de recrutement. J'étudie la foule et, ensuite, je parle individuellement à certaines personnes.

— O.K., bon, alors je coupe.

— Au revoir.

Une foule nombreuse assistait maintenant aux offices. Thomas ne nourrissait aucune illusion sur le pouvoir d'attraction du culte de Mota : au moment même des offices, on entassait, sur des tables disposées sur les côtés, les victuailles achetées avec le bel or de Scheer. Mais Alec jouait néanmoins son rôle avec beaucoup de talent. En l'écoutant prêcher, Jeff se disait que le vieux montagnard avait dû réussir à si bien concilier cet étrange nouveau métier avec sa conscience qu'il finissait par avoir le sentiment de prêcher pour son Dieu, symboliquement bien sûr, et selon des rites assez bizarres. En tout cas, sa voix trouvait des accents convaincants.

"S'il continue comme ça, songea Jeff, nous allons avoir des bigotes qui vont s'évanouir dans les rangées. Je devrais peut-être lui dire de mettre la pédale douce."

Mais Alec parvint à l'hymne final sans incident fâcheux. La congrégation chanta avec ferveur, puis s'attroupa autour des tables. La musique sacrée avait posé un problème au début, jusqu'à ce que Jeff ait eu l'idée de faire chanter de nouvelles paroles sur les airs patriotiques américains les plus connus. Cela avait une double utilité : en écoutant attentivement, on entendait les anciennes paroles, les

vraies, chantées par les plus intrépides “fidèles”.

Tandis que ses ouailles se restauraient, Jeff circulait le long des tables, caressant la tête des enfants, donnant sa bénédiction, et surtout écoutant. Au passage, un homme se leva et l’arrêta. C’était Johnson, l’ancien agent immobilier.

— Puis-je vous dire un mot, saint homme ?

— Qu’y a-t-il, mon fils ?

Johnson lui fit comprendre qu’il désirait lui parler en privé. Ils se retirèrent donc à l’écart de la foule, dans l’ombre de l’autel.

— Saint homme, je n’ose pas retourner chez moi ce soir.

— Et pourquoi donc, mon fils ?

— Je n’ai toujours pas pu faire valider ma carte de travail et mon délai de grâce expire aujourd’hui. Si je retourne chez moi, je suis bon pour les camps.

Jeff le regarda gravement :

— Vous savez que les serviteurs de Mota ne prêchent pas la résistance à l’autorité temporelle.

— Vous n’allez pas me laisser arrêter !

— Nous ne vous refusons pas asile, mon fils, et peut-être la situation n’est-elle pas aussi désespérée que vous le pensez. Si vous passez la nuit ici, rien ne dit que, demain, vous ne trouverez pas quelqu’un pour vous proposer du travail et faire valider votre carte.

— Alors, je peux rester ?

— Vous pouvez rester.

Thomas estima qu’après tout, Johnson pouvait rester au temple un moment. S’il remplissait les conditions, il pourrait être envoyé immédiatement à la Citadelle pour y subir le test final ; sinon, tout en continuant à ignorer la vérité, il pourrait être employé au temple qui avait sans cesse davantage besoin de personnel, surtout aux cuisines.

Quand la foule des fidèles fut partie, Jeff ferma la porte, puis inspecta lui-même l’édifice pour s’assurer que seuls demeuraient présents le personnel du temple et ceux à qui il avait été accordé asile pour la nuit. Ces derniers étaient au nombre d’une douzaine et Jeff observait certains d’entre eux pour en faire d’éventuelles recrues.

Quand il eut terminé son inspection et que le temple fut en ordre, Jeff emmena tout le monde, sauf Alec, dans les dortoirs du premier étage, puis verrouilla la porte qui donnait sur l’escalier. C’était une habitude qu’il avait prise. L’autel et sa merveilleuse installation étaient à l’abri des curieux, car il était protégé par un bouclier qu’actionnait un interrupteur installé au sous-sol, mais Jeff ne tenait pas à ce que quelqu’un essaye même de s’en approcher. Un bobard sur le “caractère sacré” du rez-de-chaussée suffisait à justifier la fermeture de la porte de communication.

Alec et Jeff descendirent au sous-sol, refermant sur eux une

lourde porte blindée. Leur appartement était constitué par une vaste pièce comprenant la centrale d'énergie de l'autel, le communicateur reliant le temple à la Citadelle, et les deux lits que Peewee Jenkins leur avait procurés, le jour de leur arrivée à Denver. Alec se déshabilla, passa dans la salle de bains contiguë, puis se mit au lit. Jeff retira sa robe et son turban, mais pas sa fausse barbe, car il avait laissé pousser la vraie. Il enfila une salopette, alluma un cigare et appela la base.

Au cours des trois heures qui suivirent, accompagné par les ronflements d'Alec, Jeff dicta son rapport. Puis, lui aussi, se coucha.

Jeff s'éveilla avec un sentiment de malaise. Les lumières ne s'étaient pas allumées, donc ce n'était pas le réveil automatique qui l'avait arraché au sommeil. Il demeura un instant totalement immobile dans son lit, puis il étendit la main vers le plancher et récupéra sa crosse.

Il y avait quelqu'un dans la pièce, en plus d'Alec dont les ronflements continuaient à s'élever de l'autre lit. Jeff en était certain même si, pour l'instant, il n'arrivait à distinguer aucun son. À tâtons, précautionneusement, il brancha le bouclier de façon à protéger les deux lits, puis il alluma la lumière.

Johnson se tenait debout, devant le communicateur. Des lunettes d'un modèle compliqué recouvraient ses yeux et il tenait à la main un projecteur de lumière noire.

— Restez où vous êtes, dit Jeff calmement.

L'homme fit volte-face et remonta ses lunettes sur son front, clignant des yeux sous l'éclat soudain de la lumière. Un pistolet à vortex apparut brusquement dans son autre main :

— Pas de mouvements trop brusques, papy ! lança-t-il. Ce n'est pas un jouet que j'ai là.

— Alec ! appela Jeff, réveillez-vous !

Alec s'assit dans son lit, immédiatement lucide. Il regarda autour de lui et saisit promptement sa crosse.

— Je nous ai mis tous les deux sous bouclier, dit rapidement Jeff. Emparez-vous de lui, mais ne le tuez pas.

— Si vous bougez, je vous descends ! s'écria Johnson.

— Ne soyez pas ridicule, mon fils, dit Jeff. Le grand dieu Mota protège les siens. Posez cette arme.

Sans perdre de temps en paroles, Alec paramétra sa crosse. Cela lui prit un moment, car il n'avait abordé les rayons tracteurs et presseurs qu'à l'entraînement. Johnson le regarda, hésita, puis tira à bout portant.

Rien ne se produisit, le bouclier de Jeff ayant absorbé l'énergie provoquée par le tir.

Johnson parut abasourdi ; il le fut encore davantage et se frotta

la main quand, un instant plus tard, Alec lui arracha son arme à l'aide d'un rayon tracteur.

— Maintenant, mon fils, dit Jeff, racontez-nous pourquoi vous avez jugé bon de profaner les mystères de Mota.

Johnson promena autour de lui un regard chargé d'appréhension, mais dit d'un ton de défi :

— Vous pouvez laisser tomber vos histoires à la sauce Mota. Je ne marche pas.

— Le Seigneur Mota ne se laisse pas insulter.

— Laissez tomber, je vous dis. Comment expliquez-vous ça ? fit Johnson en indiquant le communicateur.

— Le Seigneur Mota n'a pas besoin d'expliquer. Asseyez-vous, mon fils, et faites la paix avec lui.

— M'asseoir ? Mon œil ! Je fous le camp sans plus tarder et si vous ne voulez pas que les bridés envahissent votre temple, ne cherchez pas à m'arrêter. Je ne suis pas du genre à dénoncer des Blancs, sauf s'ils cherchent à me créer des ennuis.

— Vous voulez dire que vous êtes un simple voleur ?

— Faites attention à ce que vous dites. Vous jetez l'or par les fenêtres, alors c'est forcé qu'on s'intéresse à vous.

— Asseyez-vous.

— Je m'en vais.

— Immobilisez-le, Alec, dit Jeff comme l'homme se détournait pour s'enfuir. Mais ne lui faites pas de mal.

Cette dernière injonction ralentit l'action d'Alec, et Johnson était déjà à mi-hauteur de l'escalier quand un rayon tracteur lui tira les pieds en arrière et le fit tomber lourdement et se cogner la tête.

Sans hâte, Jeff se leva et enfila sa robe.

— Gardez votre crosse braquée sur lui, Alec, dit-il. Moi, je vais faire une reconnaissance.

Thomas ne fut absent que quelques minutes et quand il revint, Johnson dormait, étendu sur le lit d'Alec.

— Il n'y a pas beaucoup de dégâts, déclara Jeff. La porte d'en haut a simplement été crochétée. Comme personne n'était réveillé, je me suis contenté de la reverrouiller. Mais la serrure de la porte du bas devra être remplacée. Il a utilisé quelque chose qui l'a fait fondre. Cette porte devrait vraiment être équipée d'un bouclier ; il faut que j'en parle à Bob.

Il regarda Johnson :

— Toujours dans les pommes ?

— Pas vraiment, dit Alec. Il revenait à lui, mais je lui ai injecté du penthotal de sodium.

— Excellente idée ! Je veux le questionner.

— C'est bien ce que j'ai pensé.

— Il est anesthésié ?

— Non, il a juste eu une dose qui le rendra bavard.

Thomas saisit le lobe d'une des oreilles de Johnson et le pinça durement avec son ongle. L'homme remua à peine.

— Il est drôlement proche de l'anesthésie... L'effet du coup sur la tête, sans doute. Johnson, vous m'entendez ?

— Mmm... Oui.

Thomas interrogea patiemment l'homme pendant un long moment. Finalement, Alec l'interrompit :

— Jeff, faut-il écouter ça plus longtemps ? J'ai l'impression de regarder à l'intérieur d'une fosse septique.

— Moi aussi, ça me donne envie de vomir, mais il faut bien qu'on sache ce qu'il en est exactement.

Jeff poursuivit son interrogatoire. Qui payait Johnson ? Qu'est-ce que les Panasiates s'attendaient à découvrir ? Comment devait-il faire son rapport ? Et quand devait-il faire le prochain ? Avait-il des complices ? Que pensaient les Panasiates du temple de Mota ? Le chef de Johnson savait-il qu'il passait la nuit dans le temple ?

Et, enfin, qu'est-ce qui l'avait poussé à trahir son propre peuple ?

L'effet de la drogue commençait à s'atténuer, et Johnson avait de nouveau vaguement conscience de ce qui l'environnait, mais il était encore loin de l'autocensure et continuait à parler avec un sauvage mépris de l'opinion que Jeff et Alec pourraient avoir de lui :

— Un homme doit penser d'abord à lui-même, non ? Quand on est futé, on sait s'accommoder de tout.

— Sans doute ne sommes-nous pas très futés, Alec, commenta Thomas.

Puis il resta silencieux pendant quelques instants avant d'ajouter :

— Je crois qu'il nous a dit tout ce qu'il savait. Je suis en train de me demander ce que nous allons faire de lui.

— Si je lui faisais une autre piqûre, il nous en apprendrait peut-être davantage.

— Vous ne me ferez pas parler ! s'écria Johnson qui ne semblait pas avoir conscience des révélations qu'il venait de faire.

Thomas le gifla du revers de la main :

— Tais-toi ! Nous n'avons qu'une piqûre à faire, et tu parleras. Pour l'instant, tiens-toi tranquille !

Puis, se tournant vers Alec :

— Si nous l'expédions à la Citadelle, ils arriveront peut-être à lui soutirer plus de renseignements, mais ça me paraît peu probable et ce serait aussi difficile que dangereux. Si nous étions surpris avec lui ou s'il s'échappait, nous serions cuits. Je pense qu'il vaut mieux nous débarrasser de lui maintenant, ici même.

Le visage de Johnson exprima un soudain effroi et il tenta de s'asseoir, mais le rayon d'Alec le tenait cloué au lit.

— Hé ! De quoi parlez-vous ? cria l'homme. Ce serait un meurtre !

— Faites-lui une autre piqûre, Alec. Nous ne pouvons pas travailler dans un tel boucan.

Sans mot dire, Howe fit rapidement l'injection, en dépit de la résistance de Johnson. Celui-ci se débattit encore un peu avant de céder à l'effet de la drogue. Quand Howe se redressa, son visage reflétait un désarroi aussi total que celui de Johnson.

— Est-ce que vous vouliez bien dire ce que j'ai compris, Jeff ? J'ai accepté de servir la cause, mais pas de commettre des meurtres.

— Ce n'est pas un crime, Alec. Nous exécutons un espion.

Howe se mordilla la lèvre :

— Je crois, dit-il, que ça ne me gênerait pas le moins du monde de tuer un type en combat loyal. Mais le mettre à mort après l'avoir réduit à l'impuissance, comme un porc, ça me retourne l'estomac.

— Les exécutions se passent toujours comme ça, Alec. Avez-vous déjà vu un homme mourir dans une chambre à gaz ?

— Mais c'est un assassinat, Jeff ! Nous n'avons pas autorité pour décider de son exécution !

— Si, moi, j'ai cette autorité, Alec. Je suis un officier supérieur en mission spéciale, et nous sommes en temps de guerre.

— Mais, bon sang, Jeff, il n'a même pas été l'objet d'un semblant de procès !

— Un procès a pour but d'établir l'innocence ou la culpabilité d'un prévenu. Est-il coupable ?

— Oh, ça, oui ! Mais un homme a droit à un procès.

— Alec, dit Jeff après avoir marqué un temps, j'ai été avocat. Si la jurisprudence occidentale, telle qu'elle a été échafaudée au cours des siècles, est si compliquée en matière criminelle, c'est pour empêcher qu'un innocent puisse être reconnu coupable et condamné par erreur. Il en résulte parfois qu'un coupable est déclaré innocent, mais ça n'est pas le but recherché. Je n'ai ni le temps, ni le personnel nécessaire pour constituer une cour martiale et soumettre cet homme à un procès dans les formes. Mais sa culpabilité a été établie avec beaucoup plus de certitude que n'aurait pu le faire une cour, et je n'ai pas l'intention de compromettre ma mission ni de mettre en péril nos chances dans cette guerre, juste pour le faire bénéficier de tout l'appareil destiné à protéger les innocents.

“S'il m'était possible d'effacer une partie de sa mémoire, de telle façon que, rendu à la liberté, il puisse assurer à ses maîtres n'avoir vu qu'une secte d'excentriques et des tas de gens affamés en train de manger, je le ferais. Pas pour éviter la sale besogne de tuer Johnson,

mais parce que cela embrouillerait l'ennemi. Mais je ne peux absolument pas le laisser partir...

— Ce n'est pas ce que je vous demande de faire, Jeff !

— Taisez-vous, soldat, et écoutez. Si je relâche cet homme avec tout ce qu'il sait maintenant, en admettant même qu'il soit résolu à se taire, les Panasiates n'auraient pas plus de difficultés que nous à le faire parler malgré lui. Nous n'avons pas la structure nécessaire pour le garder ici et il serait dangereux de l'envoyer à la base. J'ai donc l'intention de l'exécuter immédiatement.

Jeff se tut et Alec dit avec hésitation :

— Capitaine Thomas ?

— Oui ?

— Pourquoi n'appellez-vous pas le major Ardmore afin de voir ce qu'il en pense ?

— Parce que je n'ai aucune raison de le faire. Si je suis obligé de demander au major Ardmore de décider pour moi, c'est que je ne suis pas à la hauteur de ma tâche. Je n'ajouterai qu'une chose : vous êtes trop sensible et émotif pour cette mission. Vous semblez penser que les États-Unis peuvent gagner cette guerre sans que personne ne soit blessé. Vous n'avez même pas le courage de regarder mourir un traître. J'avais espéré pouvoir vous confier, sous peu, la direction de ce temple, mais au lieu de cela, je vous renvoie dès demain à la Citadelle et je dirai dans mon rapport au commandant en chef que vous êtes totalement inapte à toute mission impliquant un contact avec l'ennemi. En attendant, vous exécuterez mes ordres. Aidez-moi à traîner ce colosse dans la salle de bains.

Les lèvres de Howe tremblèrent, mais il ne dit rien. Les deux hommes portèrent Johnson, toujours inconscient, dans la pièce voisine. Avant de "consacrer" le temple, Thomas avait fait abattre une cloison dans le sous-sol entre les toilettes du gardien et le réduit mitoyen, et y avait fait installer une vieille baignoire. Ils y déposèrent Johnson.

— Pourquoi dans la baignoire ? demanda Howe en s'humectant les lèvres.

— Parce qu'il va y avoir du sang partout.

— Vous n'allez pas utiliser votre crosse ?

— Non, il me faudrait une heure pour la démonter et enlever le circuit qui bloque les fréquences fatales aux hommes blancs. Et je ne suis pas sûr que je saurais ensuite la remettre dans son état premier. Donnez-moi votre rasoir droit et sortez.

Howe alla chercher son rasoir et revint, mais il ne le tendit pas à Jeff.

— Avez-vous déjà égorgé un porc ? demanda-t-il.

— Non.

— Alors, je saurai mieux m’y prendre que vous.

Se penchant sur la baignoire, Howe releva le menton de Johnson. L’homme respirait pesamment et il émit un grognement. Howe fit un geste rapide et trancha net la gorge de Johnson. Il laissa retomber la tête, se redressa et regarda le sang rouge jaillir dans la baignoire. Il cracha dedans, puis s’approcha du lavabo et nettoya son rasoir.

— Je crois que j’ai parlé un peu trop vite, Alec, dit Jeff.

— Non, répondit lentement Howe sans relever la tête, pas du tout. Mais vous comprenez, il faut un certain temps pour s’habituer à l’idée de la guerre.

— Oui, c’est juste. Allez, débarrassons-nous de ça.

En dépit de sa nuit très courte, Jeff Thomas se leva extrêmement tôt, car il voulait faire son rapport à Ardmore avant l’office du matin. Le major l’écouta avec attention, puis il dit :

— Je vais vous envoyer Scheer pour installer un bouclier à la porte du sous-sol ; cet équipement sera systématiquement installé dans tous les futurs temples. Et en ce qui concerne Howe, voulez-vous le renvoyer ici ?

— Non, décida Thomas. Je pense que maintenant il a passé le cap. Il est délicat de nature, mais il a beaucoup de force morale. Et puis bon sang, patron, il nous faut bien avoir confiance en quelqu’un !

— Êtes-vous décidé à lui laisser la direction du temple ?

— Eh bien... oui, maintenant je le suis. Pourquoi ?

— Parce que je veux que vous vous rendiez à Salt Lake City, pour ainsi dire immédiatement. J’ai passé quasiment une nuit blanche à réfléchir à ce que vous m’aviez dit hier. Vous m’avez stimulé, Jeff, mon esprit commençait à se relâcher et à se ramollir. Combien de recrues possibles avez-vous en ce moment ?

— Treize, maintenant que Johnson n’est plus dans le coup. Bien entendu, ce ne sont pas tous d’éventuels candidats à la “prêtrise”.

— Je veux que vous me les envoyiez tous ici immédiatement.

— Mais, patron, je ne les ai pas encore examinés.

— J’opère un changement radical des procédures. Les interrogatoires sous l’influence du penthotal auront lieu uniquement ici, à la Citadelle. Vous n’avez pas l’infrastructure nécessaire pour le faire convenablement. J’assigne Brooks à cette tâche. Il se chargera de les examiner, et je vous enverrai ceux qui auront subi victorieusement cette épreuve. À partir de maintenant, la première tâche des “prêtres” sera de repérer des candidats potentiels et de les expédier au Temple suprême.

Thomas étudia un instant cette nouvelle organisation, puis il dit :

— Et les types comme Johnson, qu’en fera-t-on ? Nous ne

voulons pas que des gars dans son genre pénètrent dans la Citadelle.

— J'ai prévu la chose, et c'est la raison pour laquelle l'interrogatoire aura désormais lieu ici. Le candidat sera drogué à son insu au moment où il ira se coucher. Puis on lui fera une injection, on le réveillera, et on l'interrogera durant la nuit. S'il répond de façon satisfaisante, tout sera parfait. Dans le cas contraire, il ne saura jamais qu'il a été drogué et interrogé, mais croira avoir subi victorieusement l'épreuve d'admission.

— Hein ?

— C'est toute la beauté de la chose ! Le candidat indésirable sera admis à servir le grand dieu Mota et nommé frère lai, et ensuite, nous lui en ferons baver. Il dormira dans une cellule vide, lessivera les sols, sera nourri peu et mal, et passera plusieurs heures par jour, agenouillé, à faire ses dévotions. Il sera soumis à une discipline si dure qu'il n'aura jamais la possibilité de soupçonner que le Temple suprême recouvre autre chose que le roc de la montagne. Quand il en aura suffisamment enduré, il demandera à être relevé de ses vœux et nous y consentirons avec tristesse. Après quoi, il pourra s'en aller raconter ce qu'il veut à ses maîtres, si ça lui fait plaisir !

— L'idée me paraît excellente, major, s'enthousiasma Thomas. Vous allez bien rigoler, et en plus je suis convaincu que ça marchera.

— Moi aussi et, par ce moyen, nous tirerons parti des agents de l'ennemi. Après la guerre, nous les alignerons tous et nous les fusillerons. Enfin, je veux dire tous les vrais espions, pas les crânes de piaf. Mais c'est un détail ; parlons plutôt des candidats qui seront admis. Il me faut des recrues et il me les faut vite. Envoyez-m'en plusieurs centaines le plus rapidement possible. Dans le tas, je sélectionnerai au moins soixante candidats à la "prêtrise", je les entraînerai et je les enverrai à l'assaut des villes, tous en même temps. Vous m'avez parfaitement convaincu, Jeff, du danger qu'il y avait à attendre. Je veux toucher simultanément tous les centres névralgiques des Panasiates. Vous m'avez persuadé que c'est notre seule chance de mener cette mascarade à bien.

Thomas siffla :

— Vous n'en demandez pas un peu beaucoup, patron ?

— C'est faisable. Voici les nouvelles recommandations concernant le recrutement. Branchez votre enregistreur.

— C'est fait.

— Bon. N'envoyez ici que les candidats ayant perdu leur proche famille du fait de l'invasion panasiate, ou ayant, à première vue, d'autres raisons valables d'être loyaux envers nous, même dans les pires circonstances. Éliminez les personnes manifestement instables, mais laissez au personnel de la Citadelle le soin de procéder à des évaluations psychologiques plus minutieuses. N'envoyez que des

candidats faisant partie des catégories suivantes. Pour la prêtrise : représentants de commerce, publicitaires, vendeurs, journalistes, prédicateurs, politiciens, psychologues, camelots, bonimenteurs de foire, chefs du personnel, psychiatres, avocats d'assises, directeurs de théâtre. Pour les travaux n'impliquant pas de contact avec le public ou l'ennemi : ouvriers métallurgistes qualifiés, techniciens en électronique, bijoutiers, horlogers, ouvriers de précision dans n'importe quel domaine, cuisiniers, sténographes, techniciens de laboratoire, physiciens, couturières. Dans cette seconde catégorie, vous pouvez recruter des femmes pour n'importe lequel de ces emplois.

— Mais pas pour la “prêtrise” ?

— Qu'en pensez-vous ?

— J'y suis opposé. Les Panasiates tiennent les femmes pour quantité négligeable, et encore. Je ne pense pas qu'une femme “prêtre” pourrait travailler en contact avec eux.

— C'est aussi mon sentiment. Bon, et maintenant, Alec pourra-t-il opérer le recrutement en suivant ces directives ?

— Hmm... Patron, ça m'ennuie de le laisser seul ici dès maintenant.

— Mais il n'est du genre à faire un lapsus susceptible de nous trahir, n'est-ce pas ?

— Non, je crains plutôt qu'il n'obtienne pas beaucoup de résultats.

— Alors aiguillonnez-le, dites-lui qu'il faut réussir vite ou périr. À partir de maintenant nous allons forcer la chance, Jeff. Laissez-lui le temple et venez ici au rapport. Vous et Scheer repartirez immédiatement pour Salt Lake City, de façon officielle. Achetez une seconde voiture et emmenez votre chauffeur, Alec en recrutera un autre. Je veux que Scheer soit de retour à la base d'ici quarante-huit heures et qu'ensuite, vous ne tardiez pas plus de deux jours à m'envoyer vos premières recrues. Dans deux semaines, j'enverrai quelqu'un vous relever, soit Graham, soit Brooks...

— Hum ! Ni l'un ni l'autre ne me semblent avoir le tempérament nécessaire.

— Ils seront bien capables de vous remplacer quand vous aurez mis la chose en marche. D'ailleurs, celui que je vous enverrai ne tardera pas à être relevé à son tour par un nouveau prêtre plus doué. À votre retour ici, vous créerez un “séminaire”, ou plutôt, vous le reprendrez et vous en améliorerez les méthodes. Je le fonde dès maintenant, avec les effectifs disponibles. Ce sera votre tâche. Je ne vous enverrai plus sur le terrain, sinon peut-être pour remédier aux problèmes potentiels.

— Ah ça, vraiment, j'ai bien fait de parler ! soupira Thomas.

— Pour ça, oui. Et maintenant, remuez-vous le train.

— Un instant. Pourquoi spécialement Salt Lake City ?

— Parce que cette ville me paraît être un excellent point de recrutement. Les mormons sont des gens sagaces, ils ont le sens pratique, et je ne pense pas que vous trouviez un seul traître parmi eux. Si vous vous y atteler, je suis persuadé que vous parviendrez à convaincre leurs doyens que le grand dieu Mota est un puissant allié et qu'il ne menace aucunement leurs convictions religieuses. Nous devrions avoir bien plus souvent recours aux religions légitimes ; elles devraient constituer l'ossature de notre organisation. Prenez les mormons, par exemple : ils font appel à des missionnaires laïcs. Si vous savez y faire, vous pourrez en recruter un certain nombre, qui seront des hommes courageux et expérimentés, habitués à s'organiser en territoire hostile, diplomates et bons prédicateurs. Vous saisissez ?

— Parfaitement. Je vais faire de mon mieux.

— Vous réussirez. Dès que possible, nous enverrons quelqu'un relever Alec pour que nous puissions l'envoyer se faire la main à Cheyenne. Ce n'est pas une grande ville et, s'il loupe son coup, ce ne sera pas très grave. Mais je suis prêt à parier qu'il saura conquérir Cheyenne. Et maintenant, vous, allez prendre Salt Lake City.

*

Denver, Cheyenne, Salt Lake City, Portland, Seattle, San Francisco, Kansas City, Chicago, Little Rock. La Nouvelle Orléans, Detroit, Jersey City, Riverside, Five Points, Butler, Hackettstown, Natick, Long Beach, Yuma, Fresno, Amarillo, Grants, Parktown, Bremerton, Coronado, Worcester, Wickenburg, Santa Ana, Vicksburg, LaSalle, Morganfield, Blaisville, Barstow, Wallkyl, Boise, Yakima, St Augustine, Walla Walla, Abilene, Chattahoochee, Leeds, Laramie, Globe, South Norwalk, Corpus Christi.

“La paix soit avec vous ! La paix, c’est merveilleux ! Malades et affligés, venez à nous ! Venez confier vos chagrins au grand dieu Mota ! Entrez dans le sanctuaire où les Maîtres n’osent pas se risquer ! Relevez fièrement la tête, hommes blancs, car le Disciple arrive !

“Votre petite fille est en train de mourir de la typhoïde ? Amenez-la, amenez-la ! Que les rayons dorés de Tamar la guérissent. Vous n’avez plus de travail et vous avez peur d’être envoyé dans les camps ? Entrez, entrez ! Dormez sur les bancs et mangez à la table qui est toujours servie. Vous aurez toujours du travail ici. Vous pouvez être un pèlerin qui propagera la bonne parole. Vous n’avez qu’à profiter de la formation que nous vous proposons.

“Qui paie pour tout cela ? Mais, mon fils, l’or est un don du généreux Seigneur Mota ! Hâtez-vous, le Disciple arrive !”

Ils accoururent en foule. Tout d’abord, ils vinrent par curiosité, parce que cette nouvelle et étonnante religion de cinoques leur procurait une heureuse distraction dans leur pénible et monotone existence d’esclaves. La foi instinctive qu’avait Ardmor en une publicité flamboyante et tapageuse se trouvait justifiée par les résultats ; un culte plus digne, plus conventionnel, n’aurait jamais connu une telle audience.

Venus la première fois pour se distraire, les fidèles revinrent pour d’autres raisons. De la nourriture gratuite, sans qu’il vous soit posé la moindre question... Qu’importait de chanter quelques hymnes inoffensifs, si l’on pouvait ensuite rester dîner ? Ces prêtres pouvaient acheter toutes les bonnes choses que les Américains ne voyaient que rarement à leur propre table : du beurre, des oranges, de la bonne viande maigre... et ils se les procuraient dans les magasins impériaux, avec des pièces d’or qui faisaient s’éclairer le visage des intendants

Panasiates.

En plus de cela, le prêtre de Mota était toujours prêt à venir en aide à ceux qui manquaient du nécessaire. Pourquoi s'embarrasser de scrupules théologiques ? Cette religion ne demandait pas que l'on souscrive à ses croyances ; vous pouviez venir et bénéficier de tout ce qu'elle prodiguait, sans qu'il vous soit demandé ni de renoncer à votre religion habituelle, ni même si vous croyiez en quoi que ce soit ! Certes, les prêtres et leurs acolytes semblaient prendre très au sérieux leur dieu-aux-six-attributs, mais après tout, ça les regardait. L'Amérique n'a-t-elle pas toujours été pour la liberté religieuse ? Et puis, il fallait reconnaître que ces prêtres obtenaient de très bons résultats.

Dans le cas de Tamar, Reine de pitié, par exemple, il fallait bien se rendre à l'évidence : quand votre enfant était sur le point de mourir étouffé par la diphtérie et qu'après avoir été endormi par le serviteur de Shaam, puis baigné dans les rayons dorés de Tamar, vous le voyiez, une heure plus tard, se relever complètement guéri, cela vous donnait à penser. Quand plus de la moitié des médecins étaient morts et que bon nombre des survivants étaient envoyés dans des camps de concentration, tout comme l'armée, quiconque était capable de guérir des maladies méritait d'être pris au sérieux. Quelle importance que tout ça soit du charabia superstitieux ! Les Américains sont des gens pratiques, et seul le résultat compte.

Mais, plus encore peut-être qu'aux avantages matériels, les fidèles étaient sensibles aux bienfaits psychologiques. Dans le temple de Mota, ils pouvaient relever la tête et ne pas vivre dans la crainte perpétuelle, comme c'était souvent le cas jusque dans leurs propres foyers.

— Vous avez entendu ? Ils disent qu'aucun Chinetoque n'a jamais mis le pied dans un de leurs temples, ne serait-ce que pour l'inspecter. Ils ne peuvent même pas y pénétrer en se faisant passer pour des Blancs, car quelque chose les fait tomber raides dès qu'ils en franchissent le seuil. En ce qui me concerne, je crois que ces saligauds ont une peur panique de Mota. Je ne sais pas comment ces prêtres s'y prennent, mais le fait est qu'on respire à l'aise dans leur temple. Venez donc avec moi, et vous verrez !

Le révérend pasteur David Wood alla rendre visite à son ami, le tout aussi révérend père Doyle, qui vint lui-même lui ouvrir la porte.

— Entrez, David, entrez ! dit-il à son cadet. Votre visite me fait très plaisir. Il y a trop longtemps que nous ne nous étions pas vus.

L'abbé Doyle conduisit son visiteur dans son petit bureau, le fit asseoir et lui proposa du tabac. Wood déclina l'offre, d'un air préoccupé.

Ils discutèrent de façon décousue sur des sujets sans importance.

Doyle se rendait compte que Wood était préoccupé par quelque chose, mais l'expérience avait enseigné la patience au vieil ecclésiastique. Quand il fut manifeste que le jeune Wood ne pouvait ou ne voulait pas aborder le sujet de lui-même, son ami lui vint en aide :

— J'ai l'impression que quelque chose vous tourmente, David. Dois-je vous demander de quoi il s'agit ?

David Wood se jeta à l'eau :

— Que pensez-vous de ces zigotos qui se disent prêtres de Mota ?

— Ce que j'en pense ? Pourquoi devrais-je en penser quelque chose ?

— N'éludez pas ma question, Francis. Cela ne vous dérange-t-il pas qu'une hérésie païenne prospère ainsi juste sous votre nez ?

— Il me semble que vous soulevez là des points donnant matière à discussion, David. Qu'est-ce qu'une hérésie païenne, au juste ?

— Vous savez bien ce que je veux dire ! grommela Wood. Des faux dieux, des robes de bure, un temple bizarre, et des... singeries !

Doyle sourit gentiment :

— Vous alliez dire des singeries papistes, n'est-ce pas, David ? Franchement, je ne peux pas dire que je sois très préoccupé par tout leur étrange attirail. Quant à l'épithète de païenne, d'un point de vue strictement théologique, je suis forcé de considérer que toute religion ne reconnaissant pas l'autorité du vicaire du Christ sur la terre est...

— Ne vous moquez pas de moi, Francis. Je ne suis pas d'humeur.

— Mais je n'en fais rien, David. J'allais simplement dire qu'en dépit de la stricte logique de la théologie, Dieu, dans sa clémence et dans son infinie sagesse, trouvera un moyen d'admettre tous les hommes de bonne volonté dans la Ville Sainte, même ceux qui vous ressemblent ! Certes, je n'ai pas étudié les croyances des prêtres de Mota pour découvrir si elles étaient ou non orthodoxes, mais ces hommes me semblent accomplir des tâches utiles, que je n'ai pas été capable de réaliser moi-même.

— C'est bien ce qui me tracasse, Francis. J'avais, dans ma congrégation, une femme atteinte d'un cancer incurable. Or je savais que des cas semblables avaient semblé guéris par ces... ces charlatans ! Que devais-je faire ? J'ai prié, mais je n'ai pas trouvé de réponse.

— Et qu'avez-vous fait ?

— Dans un moment de faiblesse, je leur ai envoyé cette femme.

— Et alors... ?

— Ils l'ont guérie.

— Alors, à votre place, je ne me tracasserais pas trop. Vous et moi ne sommes pas les seuls instruments de Dieu en ce bas monde.

— Attendez la suite. Cette femme n'est revenue qu'une fois dans mon église, puis elle est entrée dans le sanctuaire – si l'on peut appeler ça un sanctuaire – qu'ils ont créé pour les femmes. Elle est perdue pour moi, entièrement dévouée à ces idolâtres ! C'est ce qui me torture, Francis. À quoi lui servira-t-il d'avoir guéri son corps, si c'est pour risquer son âme ?

— Était-ce une brave femme ?

— Une des meilleures que je connaisse.

— Alors, je pense que Dieu saura prendre soin de son âme, sans votre assistance, ni la mienne. Sans compter, David, poursuivit l'abbé Doyle en regarnissant sa pipe, que ces soi-disant prêtres... ne sont pas opposés à ce que vous ou moi leur accordions notre concours dans le domaine spirituel. Vous savez qu'ils ne célèbrent pas de mariages ? Si vous désirez utiliser leurs installations, je suis sûr qu'ils consentiront aisément à...

— Mais cela ne me viendrait jamais à l'esprit !

— Peut-être, peut-être. Mais j'ai trouvé un micro dissimulé dans mon confessionnal...

Le prêtre n'acheva pas, mais sa bouche se pinça, puis il reprit :

— Depuis ce jour, je leur emprunte un coin de leur temple chaque fois que j'ai à entendre quelque confession susceptible d'intéresser nos maîtres asiatiques.

— Francis ! Que me dites-vous là ? s'exclama le pasteur, avant de reprendre plus calmement : Votre évêque est-il au courant ?

— Oh, vous savez, Monseigneur est très occupé et...

— Vraiment, Francis !

— Attendez, je lui ai écrit une lettre, en lui expliquant la situation aussi clairement que possible. Un jour, je trouverai bien quelqu'un qui voyagera dans cette direction et la lui portera. Je répugne, pour les questions religieuses, à m'en remettre à un traducteur public qui pourrait dénaturer ma pensée.

— Alors, vous n'avez pas mis votre évêque au courant ?

— Ne vous ai-je pas dit que je lui avais écrit une lettre ? Dieu a vu cette lettre. Il importe donc peu que Monseigneur attende un peu pour la lire.

Ce fut environ deux mois plus tard que David Wood prêta serment et entra dans les services secrets de l'armée des États-Unis. Il ne fut pas très surpris quand, à certains signes de reconnaissance, il comprit que l'abbé Doyle en faisait également partie.

Le mouvement prenait sans cesse de l'ampleur. L'organisation mais aussi la communication se développaient : sous chacun de ces temples si tape-à-l'œil, protégés grâce à des moyens indécelables par la science classique, des opérateurs se relayaient sans trêve aux

appareils de para-radio fonctionnant sur une bande de fréquences des spectres additionnels. C'étaient des hommes qui ne voyaient jamais la lumière du jour et qui n'étaient en contact direct qu'avec le prêtre de leur temple ; des hommes portés disparus sur les fichiers des conquérants ; des hommes qui acceptaient avec philosophie cette routine pénible comme une nécessité de la guerre. Leur moral était au plus haut, car ils étaient de nouveau libres, et qu'ils luttèrent au nom de cette liberté, aspirant au jour où leurs efforts libéreraient tous les Américains, de la côte de l'Atlantique à celle du Pacifique.

À la Citadelle, des femmes pourvues d'écouteurs tapaient soigneusement tout ce que les opérateurs de para-radio avaient à rapporter. Elles classaient, condensaient et répertoriaient les informations. Deux fois par jour, l'officier préposé aux communications déposait sur le bureau du major Ardmore un rapport résumant les douze heures précédentes. Toute la journée, des dépêches adressées directement à Ardmore arrivaient aussi en masse d'une bonne douzaine de diocèses, et s'entassaient sur son bureau.

Pour compléter cette multitude de feuilles volantes requérant toutes son attention personnelle, d'autres rapports s'empilaient sur sa table, cette fois en provenance des laboratoires, car Calhoun avait maintenant suffisamment d'assistants pour remplir toutes ces salles pleines de fantômes, et il les faisait travailler seize heures par jour.

De son côté, le service du personnel inondait lui aussi le bureau d'Ardmore d'autres rapports : classification des recrues par tempérament et par aptitudes, demandes d'autorisations, de personnel supplémentaire : "Le service du recrutement aurait-il l'amabilité de trouver quelqu'un pour tel ou tel emploi ?" Cette question du personnel était un vrai casse-tête. Combien d'hommes étaient-ils capables de garder un secret ? Le personnel comprenait trois grandes divisions : tout d'abord, les recrues inférieures, secrétaires et employés de bureau, en majeure partie des femmes, qui n'avaient absolument aucun contact avec l'extérieur. Ensuite, les employés locaux des temples, qui étaient en contact avec le public, mais ne savaient que ce qu'ils avaient absolument besoin de savoir, ignorant toujours qu'ils servaient dans l'armée. Enfin, les "prêtres" eux-mêmes, qu'il était indispensable de mettre au courant de tout.

On faisait prêter serment et jurer le secret à ces derniers, qui intégraient ainsi l'armée américaine, et on leur expliquait la vraie signification de toute l'organisation. Cela dit, les "prêtres" eux-mêmes ne se voyaient pas confier le secret des principes scientifiques qui étaient à l'origine des miracles qu'ils accomplissaient. Ils avaient reçu un entraînement extrêmement minutieux à l'usage du matériel qui leur était confié, afin qu'ils puissent manipuler leurs crosses mortelles sans commettre d'erreur, mais, si l'on exceptait les rares sorties des

sept membres fondateurs de l'organisation, aucune personne ayant connaissance de l'effet Ledbetter et de ses dérivés n'était autorisée à s'absenter de la Citadelle.

Les candidats à la prêtrise convergeaient, sous le couvert de pèlerinages, de tous les temples vers le Temple suprême situé près de Denver. Là, ils séjournèrent dans le monastère souterrain installé entre le temple et la Citadelle, et étaient soumis à tous les tests de comportement possibles et imaginables. Ceux qui ne remplissaient pas les conditions requises étaient renvoyés dans leurs temples locaux, pour y servir en qualité de frères lais, sans rien savoir de plus qu'à leur arrivée.

Ceux qui passaient victorieusement les tests destinés à les mettre en colère, à les rendre loquaces, à éprouver leur loyauté ou à briser leurs nerfs, étaient ensuite interrogés par Ardmore dans son accoutrement de grand prêtre de Mota, Seigneur universel. Le major renvoyait plus de la moitié des candidats, sans autre raison qu'un vague instinct lui disant que tel ou tel homme ne convenait pas.

En dépit de toutes ces précautions, Ardmore n'enrôlait jamais un nouvel officier pour l'envoyer prêcher sans éprouver un profond malaise à l'idée que cet homme constituait peut-être justement le maillon faible qui ruinerait toute l'entreprise.

Toute cette tension finissait par user les nerfs d'Ardmore. C'était trop de responsabilités pour un seul homme, trop de détails à régler, trop de décisions à prendre. Il lui était de plus en plus difficile de se concentrer sur son travail immédiat, et de trancher sur les questions les plus simples. Et, à mesure que son assurance diminuait, il devenait de plus en plus irritable. Son humeur finissait par gagner ses proches collaborateurs et tendait à contaminer toute l'organisation.

Il fallait y remédier d'urgence.

Ardmore était suffisamment honnête envers lui-même pour reconnaître sa propre faiblesse, même s'il n'arrivait pas à en deviner les causes exactes. Il appela Thomas dans son bureau et lui fit part de son tourment, lui demandant en conclusion :

— Selon vous, que dois-je faire, Jeff ? La tâche excède-t-elle mes possibilités ? Devrais-je passer le commandement à quelqu'un d'autre ?

Thomas secoua lentement la tête :

— Non, je ne le pense pas, chef. Personne ne pourrait travailler plus que vous ne le faites. Il n'y a que vingt-quatre heures dans une journée. Sans compter que celui qui vous remplacerait aurait à faire face aux mêmes problèmes, sans avoir votre connaissance approfondie de la situation et les ressources de votre imagination pour saisir l'essence de ce que nous tentons d'accomplir.

— Il faut pourtant que je fasse quelque chose. Nous sommes sur le point d'aborder la seconde phase du plan, au cours de laquelle nous chercherons à démoraliser systématiquement les Panasiates. Lorsque nous atteindrons le point critique, il faudra que la congrégation de chaque temple soit prête à agir en tant qu'unité tactique. Cela signifie qu'au lieu de voir mon travail diminuer, je vais en avoir encore davantage, et je ne suis pas en état d'y faire face. Sapristi, Thomas, pourquoi personne n'a-t-il jamais eu l'idée de concevoir une science de l'organisation structurelle, qui permettrait de mener une grande entreprise à bien, sans que l'homme qui la dirige y perde la raison ! Au cours des deux derniers siècles, ces satanés savants n'ont cessé d'utiliser leurs laboratoires pour inventer des quantités de machins qui nécessitent une grande structure pour être utilisés... Mais jamais personne ne s'est inquiété de la façon dont pouvaient fonctionner ces grandes structures !

Ardmore frotta une allumette d'un geste rageur.

— Ce n'est pas rationnel !

— Attendez, chef, attendez !

Le front de Thomas se plissa sous l'effort qu'il faisait pour se remémorer quelque chose :

— Cela a peut-être été fait... Je me souviens vaguement d'un article que j'avais lu... Un article où l'on disait que Napoléon avait été le dernier des généraux...

— Hein ?

— Attendez, il y a un rapport. Selon l'auteur, Napoléon avait été le dernier des grands généraux à opérer un commandement direct, parce que cela devenait trop lourd pour un seul homme. Quelques années plus tard, les Allemands inventèrent le principe de l'état-major moderne et d'après le type de l'article, ce fut la fin des généraux en tant que tels. Il estimait que Napoléon n'aurait pas eu la moindre chance face à une armée commandée par un état-major général. C'est sans doute un état-major qu'il vous faut.

— Mais, bon sang, j'en ai un ! Une douzaine de secrétaires et deux fois autant de messagers, de clercs... À chaque pas, je trébuche sur l'un d'entre eux !

— Je ne pense pas que ce soit à un état-major de ce genre que l'auteur faisait allusion, car Napoléon devait certainement en avoir un.

— Mais alors, de quoi voulait-il parler ?

— Je ne sais pas exactement, mais apparemment c'était une notion de base dans l'organisation militaire moderne. Vous n'avez pas fait l'école supérieure de guerre ?

— Vous savez très bien que non.

C'était exact. Presque dès le début de leur association, Thomas avait deviné qu'Ardmore était un profane, improvisant au fur et à

mesure des besoins. Ardmore n'ignorait pas que Thomas savait, mais aucun des deux hommes n'en avait soufflé mot.

— Eh bien, dit Jeff, peut-être qu'un diplômé de l'école supérieure de guerre pourrait nous donner des indications utiles concernant l'organisation structurelle.

— C'est mal parti. Ces hommes-là sont morts au combat ou bien ont été liquidés après la défaite. S'il y en a qui ont survécu, ils font profil bas et cherchent par tous les moyens à dissimuler leur identité, ce qu'on aurait du mal à leur reprocher.

— En effet. Eh bien, n'en parlons plus... Mon idée ne devait pas être si bonne, après tout.

— Ne vous hâtez pas de conclure. C'était une bonne idée. Écoutez, l'armée n'est pas la seule grande organisation existante. Prenez des grands groupes comme la Standard Oil, l'US Steel ou la General Motors. Ils doivent fonctionner d'après les mêmes principes.

— Peut-être, tout au moins pour certaines d'entre elles... Encore que leurs cadres craquent souvent très jeunes. Il me semble, en revanche, que pour tuer un général, il faudrait s'y prendre à la hache.

— On devrait tout de même pouvoir apprendre quelque chose d'utile par ce canal. Pourriez-vous me trouver quelques cadres supérieurs ?

Quinze minutes plus tard, un sélectionneur automatique parcourait les rangées de cartes perforées correspondant à chaque membre de l'organisation. On découvrit ainsi que plusieurs hommes ayant une expérience du grand patronat étaient en ce moment même dans la Citadelle, employés à des travaux administratifs de plus ou moins grande importance. On les convoqua, et on envoya des dépêches ordonnant à une douzaine d'autres individus de venir en "pèlerinage" au Temple suprême.

Le premier expert ainsi trouvé se révéla peu convaincant. C'était un homme très tendu, qui avait dirigé son entreprise selon les principes de la supervision unique, qui se rapprochait beaucoup de ce qu'Ardmore avait fait jusque là. Ses suggestions concernaient surtout la logistique basique et quotidienne, plutôt qu'une réelle évolution structurelle. Mais on finit par localiser plusieurs hommes plus calmes et posés, qui connaissaient, à la fois d'instinct et d'expérience, les principes généraux d'administration d'une grande structure.

L'un d'eux, ancien directeur général d'une grande firme de télécommunication, se trouva avoir étudié, par goût, les méthodes d'organisation militaire modernes. Ardmore en fit son chef d'état-major et, avec son aide, il sélectionna plusieurs autres hommes : Roebuck, l'ancien directeur des ressources humaines des grands magasins Sears, puis un homme qui avait été sous-secrétaire d'État

permanent au ministère des Travaux publics sur la côte Est, et un ancien directeur général d'une compagnie d'assurances. D'autres hommes vinrent s'ajouter à mesure que cette méthode se développait.

Ce nouveau système se révéla excellent à l'usage. Ardmore eut, tout d'abord, du mal à s'y habituer, car il avait toujours mené sa barque seul, et qu'il se trouvait désorienté de se voir dissocié ainsi en plusieurs alter ego, qui étaient tous tenants de sa propre autorité, et qui signaient en son nom, "par procuration". Mais, à la longue, il se rendit compte que ces hommes, en appliquant ses directives, arrivaient aux mêmes décisions que lui sans qu'il ait à intervenir. Et, ceux qui n'y parvenaient pas, il s'en débarrassa, sur les conseils de son chef d'état-major. Mais c'était étrange d'avoir suffisamment de temps pour regarder d'autres hommes faire son propre travail, selon ses propres méthodes, grâce au principe, si simple mais si efficace, de l'état-major général.

Ardmore était enfin libre de se consacrer au perfectionnement de son plan ou de s'occuper avec une extrême attention des cas d'espèce pour lesquels son état-major recourait à son expérience afin de créer de nouvelles procédures. Et il dormait en paix, sachant qu'un ou plusieurs de ses "autres cerveaux" continuaient à fonctionner et à veiller au grain. Il savait maintenant que, même s'il venait à être tué, son cerveau ainsi multiplié continuerait à mener à bien la mission.

Ce serait une erreur de croire que les autorités panasiates avaient regardé, avec une totale satisfaction, croître et s'étendre cette nouvelle religion, mais, au stade critique de son premier essor, elles ne s'étaient tout simplement pas rendues compte qu'elle pouvait être dangereuse. On n'avait pas pris garde à la mésaventure du défunt lieutenant qui avait été le premier à découvrir le culte de Mota, car on n'avait pas cru aux faits contenus dans son rapport.

Ayant, une fois pour toutes, établi leur droit de voyager et d'exercer leur culte, Ardmore et Thomas exhortèrent leurs missionnaires à faire preuve de tact et d'humilité envers les autorités locales, et à établir avec elles des relations amicales. L'or des prêtres de Mota était accueilli avec joie par les Panasiates qui avaient tant de peine à tirer des dividendes de ce pays affaibli et récalcitrant. De ce fait, ils étaient enclins à se montrer plus indulgents à l'égard de ces religieux qu'ils ne l'auraient été autrement. Ils estimaient, rationnellement, qu'un esclave aidant à équilibrer le budget était, par définition, un bon esclave. Ordre fut donné, au départ, d'encourager les prêtres de Mota, puisqu'ils concouraient au relèvement du pays.

Certes, quelques policiers panasiates et un ou deux fonctionnaires subalternes eurent des mésaventures très déconcertantes à l'occasion de leurs rapports avec les prêtres de Mota,

mais comme ceux qui étaient victimes de ces incidents savaient qu'ils perdraient automatiquement la face en les révélant, ils préféraient de loin ne pas en parler.

Il fallut donc un certain temps et une accumulation de preuves indiscutables pour que les hautes autorités panasiates soient persuadées que tous les prêtres de Mota, sans exception, avaient certaines particularités gênantes, voire intolérables. On ne pouvait pas les toucher, ni même les approcher ; c'était comme s'ils étaient environnés par une pellicule de verre invisible, impalpable et incassable, sur laquelle les pistolets à vortex demeuraient sans effet. Ces prêtres se laissaient arrêter sans difficulté, mais pour quelque raison étrange, ils ne restaient jamais en prison. Enfin, ce qui était pire que tout, il était désormais clair que jamais, en aucune circonstance, un temple de Mota n'avait pu être inspecté par un Panasiate.

Cet état de fait ne pouvait être toléré.

*

Cet état de fait ne fut pas toléré. Le prince royal lui-même ordonna l'arrestation d'Ardmore.

Mais la chose fut faite de façon plus subtile que cela. On fit savoir au Temple suprême que le Petit-Fils du Ciel désirait voir le grand prêtre du Seigneur Mota se rendre auprès de lui. Le message atteignit Ardmore dans son bureau de la Citadelle et lui fut remis par son chef d'état-major, Kendig, qui, pour la première fois depuis leur association, montrait des signes d'agitation.

— Chef, dit-il d'une voix haletante, un croiseur aérien vient d'atterrir devant le temple et son commandant dit qu'il a ordre de vous ramener avec lui !

Ardmore posa les papiers qu'il était en train d'étudier :

— Hmm, dit-il, ça y est, l'heure est apparemment à l'action brutale. C'est un peu plus tôt que je ne l'espérais.

— Qu'allez-vous faire ? s'enquit Kendig, voyant Ardmore froncer les sourcils.

— Vous connaissez mes méthodes. Que vais-je faire, selon vous ?

— Je pense que vous allez probablement suivre cet homme, et c'est ce qui me tracasse. Je préférerais que vous n'en fassiez rien.

— Mais que puis-je faire d'autre ? Nous ne sommes pas encore prêts pour l'action directe, et un refus ne collerait pas avec mon personnage de prêtre de Mota. Ordonnance !

— Oui, major !

— Faites venir mon aide de camp, avec mes robes de cérémonie et tout mon attirail. Puis, présentez mes compliments au capitaine Thomas et dites-lui de me rejoindre ici immédiatement.

— Oui, major, dit l'ordonnance qui s'activait près du visiophone.

Tandis que son aide de camp l'aidait à s'habiller, Ardmore s'entretint avec Kendig et Thomas.

— Jeff, je remets tout ce bazar entre vos mains.

— Hein ?

— S'il arrive quelque chose qui me fasse perdre contact avec le quartier général, vous serez commandant en chef. Vous trouverez votre affectation, signée et scellée, dans mon bureau.

— Mais, chef...

— Il n'y a pas de "Mais, chef" qui tienne. J'ai pris cette décision

depuis longtemps. Kendig est au courant, et le reste de l'état-major aussi. D'ailleurs, vous en feriez partie depuis le début si je n'avais pas eu besoin de vous comme chef du Renseignement.

Ardmore se regarda dans un miroir et brossa sa barbe blonde et frisée. Tous ceux qui devaient paraître en public comme prêtres avaient laissé pousser leur barbe. Le but était double : d'une part, cela tendait à donner aux Panasiates, relativement imberbes, un sentiment d'infériorité et, d'autre part, cela provoquait chez eux une vague et indéfinissable répugnance.

— Vous avez peut-être remarqué qu'aucun des officiers en chef n'a reçu de grade plus élevé que le vôtre. C'est parce que j'avais cette éventualité en tête.

— Que faites-vous de Calhoun ?

— Ah oui... Calhoun. Votre nouvelle affectation vous donne automatiquement autorité sur lui, bien sûr, mais je crains que cela ne vous aide pas beaucoup dans vos relations avec lui. Il vous faudra certainement user de diplomatie. Il vous restera toujours la possibilité d'arguer de la force majeure, mais allez-y doucement. Je sais, d'ailleurs, que je n'ai même pas besoin de vous le recommander.

Un messenger, vêtu comme un diacre, entra vivement et salua :

— Major, l'officier de quart du temple vous fait savoir que le commandant panasiate commence à s'impatienter.

— Parfait. C'est ce que je désire. Les notes subsoniques sont-elles activées ?

— Oui, major. Cela nous rend tous très nerveux.

— Vous pouvez le supporter : vous savez d'où vient cette nervosité. Dites à l'officier de quart de veiller à ce que le préposé varie continuellement l'intensité des notes subsoniques, de façon irrégulière, avec quelques pointes au maximum. Je veux que ces Panasiates soient bons à enfermer lorsque j'arriverai.

— Bien, major. Doit-on dire quelque chose au commandant de bord ?

— Pas directement. L'officier de quart l'informerait simplement que je suis à mes dévotions et que je ne peux être dérangé.

— Très bien, major !

Le messenger fit demi-tour et partit au pas. Il était ravi et se promettait bien de rester à proximité pour voir la tête que ferait ce putois quand il entendrait ça !

— Je suis heureux que l'équipement des turbans ait pu être amélioré à temps, remarqua Ardmore tandis que son aide de camp le coiffait du sien.

À l'origine, les turbans n'avaient été conçus que dans le but de dissimuler le mécanisme émettant l'auréole flottant au-dessus de la

tête des prêtres de Mota. L'ensemble les faisait mesurer environ deux mètres, ce qui ne pouvait manquer de provoquer un complexe d'infériorité chez les Panasiates. Mais Scheer avait eu l'idée de profiter du turban pour y dissimuler également un émetteur-récepteur à ondes courtes. Tel était désormais l'équipement standard.

Ardmore, de ses propres mains, ajusta le turban, s'assurant que le récepteur à conduction osseuse appuyait bien sur son apophyse mastoïde, puis il dit à voix presque basse, ne s'adressant apparemment à personne :

— Commandant en chef... Essai.

À l'intérieur même de sa tête, semblait-il, une voix, étouffée, mais parfaitement distincte, répondit :

— Officier de communication... Essai concluant.

— Parfait, approuva Ardmore. Que les radiocompas soient tous dirigés sur moi jusqu'à nouvel ordre. Et qu'on me maintienne en contact permanent avec le quartier général, en faisant relayer le circuit par le temple le plus proche. Je pourrais avoir besoin d'utiliser le circuit A à tout moment.

Le circuit A était le réseau de diffusion générale qui atteignait tous les temples du pays.

— A-t-on des nouvelles du capitaine Downer ?

— Il vient d'en arriver à l'instant, major. Je les fais suivre à votre bureau, répondit la voix intérieure.

— Ah ? Oui, je vois, dit Ardmore.

Un transparent rouge marqué Prioritaire venait de s'allumer sur son bureau. Le major l'éteignit et arracha la feuille de papier du téléfax :

“Prévenez le commandant en chef, disait le message, que quelque chose est sur le point d'éclater. Je n'ai pu découvrir de quoi il s'agissait, mais les grands pontes ont un air très insolent. Soyez très attentifs et très prudents.”

C'était tout, et même ce peu d'informations avait pu être déformé par les personnes qui l'avaient acheminé. Ardmore fronça les sourcils, eut une moue, puis fit signe à son ordonnance :

— Demandez à M. Mitsui de venir ici.

Quand Mitsui arriva, Ardmore lui tendit le message :

— Vous avez appris, je suppose, qu'on venait m'arrêter ?

— Tout le monde ne parle que de ça, dit Mitsui calmement, en lui rendant le message.

— Frank, si vous étiez le prince royal, que chercheriez-vous à accomplir en m'arrêtant ?

— Chef, protesta Mitsui avec une certaine détresse dans le regard, vous faites comme si j'étais un de ces... de ces assassins de...

— Je vous demande pardon... Mais je veux quand même avoir

vos avis.

— Eh bien, je suppose que j'aurais l'intention de vous refroidir, puis de m'abattre sur votre église.

— Rien d'autre ?

— Je ne sais pas. Je crois que je n'agis pas sans m'être assuré d'avoir un moyen d'annihiler vos protections.

— Oui, c'est bien ce que je pensais, fit Ardmores.

Puis, parlant à nouveau en l'air, il dit :

— Bureau des communications. Message prioritaire pour le circuit A.

— Direct ou relais ?

— C'est vous qui enverrez le message. Je veux que chaque prêtre regagne immédiatement son temple, s'il en est absent, et je veux qu'il le fasse le plus vite possible. Message prioritaire urgent ; accuser réception et se présenter au rapport.

Puis Ardmores se tourna de nouveau vers ceux qui étaient avec lui :

— Maintenant, je mange un morceau, et je file. Notre ami jaune, là-haut, doit être en train de piquer une crise. Y a-t-il encore quelque chose à mettre au point avant mon départ ?

Ardmores entra dans la grande nef du temple par la porte se trouvant derrière l'autel. Il se dirigea d'un pas lent et majestueux vers les deux immenses vantaux ouverts sur l'extérieur. Il savait que le commandant panasiote le voyait venir, et il parcourut les deux cents mètres avec calme et dignité. Il était vêtu d'une robe blanche immaculée et entouré d'un essaim d'acolytes aux robes rouges, vertes, bleues ou dorées qui s'empressaient autour de lui, mais le quittèrent lorsqu'il s'approcha de la grande arche d'entrée. Ardmores sortit et se dirigea seul vers le Panasiote qui suffoquait de colère.

— Votre maître désire me voir ?

Le Panasiote eut du mal à recouvrer suffisamment son calme pour pouvoir parler anglais. Il parvint à articuler :

— Vous aviez ordre de vous présenter à moi ! Comment avez-vous osé...

— Votre maître désire-t-il me voir ? l'interrompit Ardmores.

— Absolument ! Pourquoi ne...

— Alors, veuillez me conduire jusqu'à lui.

Ardmores, passant devant l'officier, se mit à descendre les marches, plaçant les Panasiotes dans l'alternative ou bien de courir pour le rejoindre, ou bien de le laisser les devancer. Le commandant du croiseur, obéissant à sa première impulsion, voulut courir ; il faillit tomber sur les larges marches, et finit par fermer le cortège en compagnie de son escorte, en toute ignominie.

Ardmore était déjà allé dans la ville dont le prince royal avait fait sa capitale, mais pas depuis l'occupation panasiate. Quand l'appareil atterrit sur la plate-forme municipale, Ardmore regarda autour de lui avec une avidité dissimulée, pour voir quels changements étaient intervenus. Apparemment, les passerelles étaient en service, probablement à cause du pourcentage beaucoup plus élevé d'Asiatiques dans cette ville. Mais à part ça, il n'y avait guère de changements apparents. Le dôme du capitole de l'État apparaissait sur la droite ; Ardmore savait que le seigneur de la guerre en avait fait son palais. L'aspect extérieur du bâtiment semblait avoir été modifié, sans que le major puisse déceler quelles transformations y avaient été apportées, si ce n'est que l'édifice n'avait plus l'air de relever de l'architecture occidentale.

Durant les minutes qui suivirent, Ardmore fut trop occupé pour pouvoir observer la ville. L'officier l'avait rattrapé et, entourés de l'escorte, ils prirent l'escalator pour descendre dans les entrailles de la cité. Ils passèrent ainsi devant bon nombre de portes gardées par des sentinelles qui, toutes, présentaient les armes à l'officier. Ardmore faisait comme si ces marques de respect s'adressaient à lui seul, et y répondait en donnant sa bénédiction aux soldats. L'officier s'en indignait, mais ne pouvait rien faire. Ce fut bientôt à qui répondrait le premier à un salut. Le commandant l'emporta finalement, mais, pour cela, il lui fallut saluer ses sentinelles ahuries avant même qu'elles aient pu présenter les armes.

Ardmore profita du moment de répit offert par un long couloir sans portes pour vérifier le fonctionnement du système de communication :

— Grand dieu Mota, dit-il, entends-tu ton serviteur ?

L'officier lui jeta un regard, mais ne fit aucun commentaire. Immédiatement, la voix étouffée lui répondit :

— Cinq sur cinq, chef. Le temple du capitole assure le relais.

C'était la voix de Thomas.

— Le Seigneur Mota parle et son serviteur entend. En vérité, il est écrit que les murs ont des oreilles...

— Vous voulez dire que les Chinetoques peuvent vous écouter ?

— Oui, en vérité, maintenant et pour toujours. Le Saveignaveur Mavotava cavompravend-t-il le javavavanavais ?

— Le javanais ? Oui, chef. Allez-y doucement, si vous pouvez.

— Cavest pavarfavait. Jave vavous ravecavontavactaveravai plavus tavad.

Satisfait, il arrêta là la conversation. Ardmore se disait que les Panasiates captaient et enregistraient peut-être déjà tout ce qu'il disait. C'est du moins ce qu'il espérait, car ce langage leur fournirait probablement un casse-tête qui leur ferait perdre leur temps. Pour

pouvoir comprendre une langue quand elle est déformée, un homme a besoin de l'avoir apprise en grandissant au milieu de ceux qui la parlent.

Quand il avait ordonné que le grand prêtre de Mota soit amené devant lui, le prince royal avait été poussé autant par la curiosité que par l'inquiétude. Certes, ces histoires n'étaient pas tout à fait à son goût, mais il n'en estimait pas moins que ses conseillers se conduisaient en vieilles femmes hystériques. Il n'y avait aucun exemple de religion d'esclaves qui n'ait pas efficacement appuyé l'action des maîtres. Les esclaves avaient besoin d'un mur des lamentations ; ils allaient dans leurs temples prier leurs dieux de les délivrer de l'oppression et quand ils en ressortaient, détendus et réconfortés, ils partaient travailler dans les champs et les usines.

— Oui, avait remarqué un des conseillers du prince, mais ordinairement les dieux ne font rien pour exaucer leurs prières.

C'était vrai ; personne ne s'attendait à ce qu'un dieu descende de son piédestal pour intervenir directement dans les affaires de ses fidèles.

— Et qu'est-ce que ce dieu Mota a fait, si tant est qu'il a fait quoi que ce soit ? Quelqu'un l'a-t-il vu ?

— Non, Altesse Sérénissime, mais...

— Alors qu'a-t-il fait ?

— C'est difficile à dire. Il nous est impossible d'entrer dans leurs temples...

— N'ai-je pas donné ordre de ne pas perturber les esclaves pendant leur culte ? s'enquit le prince avec une dangereuse douceur.

— C'est exact, Altesse Sérénissime, parfaitement exact, se hâta-t-on de lui assurer, et vos ordres ont été exécutés. Mais votre police secrète n'a pas non plus réussi à pénétrer dans ces temples afin de pouvoir vous faire un rapport, même lorsqu'ils étaient très habilement déguisés.

— Vraiment ? Ils ont peut-être été maladroits. Qu'est-ce qui les a empêchés d'entrer ?

— C'est bien là l'ennui, Altesse Sérénissime, dit le conseiller en secouant la tête. Aucun d'eux n'arrive à se rappeler ce qui s'est passé.

— Qu'est-ce que vous dites là ? Mais c'est ridicule ! Que l'on m'amène un de ces agents et je l'interrogerai.

Le conseiller eut un geste expressif :

— Je suis désolé, sire, mais...

— Ah oui, oui, bien sûr... Qu'ils reposent en paix.

Il lissa le plastron de soie brodée qui couvrait son torse. Tandis qu'il réfléchissait, son regard rencontra un jeu d'échecs, aux curieuses pièces finement sculptées, qui était posé sur une table, à portée de sa

main. Machinalement, le prince avança un pion. Non, ça n'était pas la solution. Les Blancs allaient avancer, et ensuite, faire échec et mat en quatre coups, alors qu'il lui en fallait cinq.

— Il serait peut-être bon de taxer ces gens-là, dit le prince en se retournant vers son conseiller.

— Nous avons déjà essayé...

— Sans ma permission ?

Jamais la voix du prince n'avait été plus douce. La sueur se mit à ruisseler sur le visage de son interlocuteur.

— Si cela se révélait être une erreur, Altesse Sérénissime, nous tenions à ce que l'erreur fût nôtre.

— Vous me croyez capable d'une erreur ?

Le prince était l'auteur du *Règlement d'administration des races sujettes*, rédigé pendant qu'il était jeune gouverneur de province en Inde.

— Très bien, passons. Vous les avez donc taxés, et lourdement, je présume. Quel a été le résultat ?

— Ils ont payé, sire.

— Triplez l'imposition.

— Je suis sûr qu'ils paieraient encore, car...

— Décuplez-la ! Élevez-en le montant jusqu'à ce qu'ils ne puissent plus payer.

— Mais, Altesse Sérénissime, c'est bien là le problème. L'or avec lequel ils paient est chimiquement pur. Nos docteurs en matières séculières disent que cet or a été fabriqué, obtenu par transmutation. Il n'y a donc aucune limite à ce qu'ils peuvent payer. En fait, notre opinion, toujours sujette aux amendements de la Sagesse supérieure, se hâta d'ajouter l'homme en s'inclinant, est qu'il s'agit là, non point d'une religion, mais de l'action d'une force scientifique d'un type nouveau !

— Insinueriez-vous que ces barbares ont poussé les progrès scientifiques plus loin que la Race Éluë ?

— Je vous en prie, Altesse Sérénissime, il est incontestable que ces gens-là ont découvert quelque chose, et que ce quelque chose démoralise votre peuple. La fréquence des suicides d'honneur s'est accrue de façon extrêmement alarmante, et nous recevons bien trop de demandes d'autorisation de retour dans notre pays natal.

— Vous avez su, sans nul doute, décourager de telles requêtes ?

— Oui, Altesse Sérénissime, mais cela n'a fait qu'engendrer un plus grand nombre de suicides d'honneur parmi les gens ayant été en contact avec les prêtres de Mota. J'ai peine à le dire, mais il semble que le fait d'entrer en relation avec ces gens-là suffise à déprimer vos sujets.

— Hmm, voyons... Je crois que je vais voir ce grand prêtre de

Mota.

— Quand Votre Altesse Sérénissime désire-t-elle le voir ?

— Je vous le ferai savoir. En attendant, qu'il soit dit que mes savants docteurs, à condition, bien sûr, qu'ils n'aient pas déjà vécu un trop grand nombre d'années pour être utiles à quoi que ce soit, sauront faire les mêmes découvertes que les barbares et trouver un moyen d'en annihiler les effets.

— Son Altesse Sérénissime a parlé.

Le prince royal observa avec un vif intérêt Ardmore s'approcher de lui. Cet homme marchait sans crainte, et le prince était bien forcé de reconnaître qu'il émanait de lui une dignité inhabituelle chez les barbares. L'entrevue serait intéressante. Qu'était ce cercle lumineux au-dessus de sa tête ? Amusant, comme truc.

Ardmore s'immobilisa devant le prince, leva la main et le bénit avant de dire :

— Vous m'avez demandé de vous rendre visite, maître.

— En effet.

Cet homme ignorait-il qu'il devait s'agenouiller ? Ardmore regarda autour de lui :

— Le maître veut-il bien dire à ses serviteurs d'aller me chercher un siège ?

Vraiment, cet homme était réjouissant. Quel dommage qu'il doive mourir... Ou serait-il possible de le garder au palais comme distraction ? Bien entendu, cela sous-entendrait la mise à mort de tous ceux qui avaient été témoins de cette scène... et d'autres encore, sans doute, si l'homme continuait ses amusantes extravagances. Le prince renonça à cette idée, non pas à cause du coût initial, mais de celui de l'entretien.

Le prince éleva la main, et deux laquais, scandalisés, se hâtèrent d'apporter un tabouret. Ardmore s'assit et son regard se posa sur l'échiquier du prince. Le Panasiate suivit son regard et s'enquit :

— Jouez-vous au Jeu de la Guerre ?

— Un peu, maître.

— Comment résoudriez-vous ce problème ?

Ardmore se leva et vint étudier l'échiquier durant quelques instants, tandis que l'Oriental l'observait. Les courtisans attendaient, aussi silencieux que les pièces d'échecs.

— Je bougerais ce pion, comme ceci, dit enfin Ardmore.

— De cette façon ? Mais c'est là une attaque très peu orthodoxe.

— Elle n'en est pas moins nécessaire. Après cela, on fait mat en trois coups. Mais, bien entendu, le maître s'en rend compte aussi bien que moi.

— Oui, oui, bien sûr. Mais je ne vous ai pas envoyé chercher pour jouer aux échecs, ajouta le prince en se détournant de

l'échiquier. Il nous faut parler d'autre chose. J'ai appris avec tristesse que des plaintes avaient été formulées à propos de vos fidèles.

— La tristesse du maître est mienne. Le serviteur peut-il demander quels errements ont commis ses enfants ?

Mais le prince étudiait de nouveau l'échiquier. Il leva un doigt et un laquais s'agenouilla aussitôt devant lui, en lui présentant un nécessaire à écrire. Le prince trempa un pinceau dans l'encre et traça rapidement un groupe d'idéogrammes, puis scella la lettre avec son anneau. Le laquais se retira en saluant sans relâche, et un messenger emporta aussitôt la dépêche.

— Nous disions ? Ah, oui, il m'a été rapporté que vos gens manquent de grâce et se conduisent de façon inconvenante envers ceux de la Race Éluë.

— Le maître consentira-t-il à venir en aide à un humble prêtre en lui disant lesquels de ses enfants sont coupables de tels manquements, et quel type de fautes ils ont commis, afin de pouvoir les corriger en conséquence ?

Le prince trouva la requête embarrassante. D'une façon ou d'une autre, cette créature primitive avait réussi à le mettre sur la défensive. Le prince n'était pas habitué à ce qu'on lui demande des détails ; c'était irrespectueux. En outre, le Panasiate ne savait que répondre. La conduite des prêtres de Mota était impeccable, irréprochable, et cela en tous points.

Cependant la cour était là, attendant la riposte à ce grossier manque de respect. Quelle était cette ancienne citation, déjà ? "... Confucius confondu par la question d'un sot !"

— Il n'est pas convenable que le serviteur interroge le maître. En ce moment, vous péchez de la même façon que vos ouailles.

— Je vous demande pardon, maître. Si l'esclave ne doit pas poser de questions, n'est-il pas écrit qu'il est en droit d'implorer aide et pitié ? Nous ne sommes que d'humbles serviteurs et ne possédons pas la sagesse du Soleil et de la Lune. N'êtes-vous pas notre père et notre mère ? Ne consentirez-vous pas, du haut de votre splendeur, à nous instruire ?

Le prince réfréna son envie de se mordre la lèvre. Comment une telle chose avait-elle pu se produire ? En jouant sur les mots, ce barbare avait réussi à le mettre de nouveau dans son tort. Il était dangereux de lui laisser ouvrir la bouche ! Néanmoins, il fallait faire face à la situation ; quand un esclave implore la pitié, l'honneur commande qu'on lui réponde.

— Nous consentons à vous instruire sur un point particulier : apprenez bien la leçon et les autres préceptes de la sagesse vous apparaîtront d'eux-mêmes.

Le prince marqua un temps, choisissant ses mots avant de

poursuivre :

— La façon dont vous, et les prêtres se trouvant sous vos ordres, saluez les membres de la Race Éluë, est inconvenante. Cet affront corrompt le caractère de ceux qui en sont témoins.

— Dois-je comprendre que la Race Éluë dédaigne la bénédiction du Seigneur Mota ?

De nouveau, cet Homme avait retourné la situation ! Il était de bonne politique pour les occupants de ne pas contester l'authenticité des dieux des vaincus.

— La bénédiction n'est pas refusée. Mais l'accueil doit être celui d'un serviteur pour son maître.

Ardmore eut soudainement conscience qu'on l'appelait de façon urgente. La voix de Thomas retentissait dans sa tête :

— Chef, chef ! M'entendez-vous ? Il y a un détachement de police devant chaque temple, ordonnant aux prêtres de se rendre... Des rapports nous parviennent de tous les coins du pays.

— Le Seigneur Mota vous entend.

Ceci s'adressait au prince ; Jeff comprendrait-il également ?

— Alors, veillez à ce que ses fidèles comprennent.

Le prince avait répondu trop rapidement pour qu'Ardmore imagine une autre phrase à double sens par laquelle il aurait pu également parler à Thomas. Toutefois, il était maintenant averti d'une chose que le prince ignorait qu'il savait. Mais comment l'utiliser...

— Comment pourrai-je instruire mes prêtres, puisque, en ce moment même, vous êtes en train de les faire arrêter ?

D'humble, l'attitude d'Ardmore s'était soudainement faite accusatrice.

Le visage du prince demeura impassible. Seul son regard trahissait la surprise. Cet homme avait-il deviné la nature de la dépêche ?

— Vous déraisonnez.

— Aucunement ! Au moment même où vous me dictiez l'attitude que je devais recommander à mes prêtres, vos soldats frappaient aux portes de tous les temples de Mota. Attendez ! Voici le message que vous envoie le Seigneur Mota : ses prêtres n'ont pas à craindre le pouvoir des hommes. Vous n'avez pas réussi à les arrêter et vous n'y parviendriez jamais, si le Seigneur Mota ne leur ordonnait de se rendre. Dans trente minutes, après que les prêtres auront purifié leur âme et se seront fortifiés en vue de l'épreuve, ils se rendront eux-mêmes à la police, sur le seuil de leurs temples. Jusqu'alors, malheur au soldat qui tentera de profaner la maison de Mota !

— Bravo, chef, bien envoyé ! Vous ordonnez aux prêtres de chaque temple de résister encore pendant trente minutes, puis de se

rendre, c'est bien ça ? Et, à ce moment-là, ils devront avoir sur eux tout l'équipement nécessaire, crosse, communicateur, etc. Confirmez votre accord, si possible.

— Au petit poil, Jeff.

Il lui fallait risquer cela. Ces quatre mots seraient sans signification aux oreilles du prince, mais Jeff comprendrait.

— O.K., chef. Je ne sais pas quel est votre but, mais nous sommes à mille pour cent avec vous !

Le visage du prince était figé comme un masque :

— Emmenez-le.

Pendant un long moment, après le départ d'Ardmore, Son Altesse Sérénissime demeura à contempler l'échiquier en se tripotant la lèvre inférieure.

Ardmore fut conduit dans une cellule souterraine aux murs de métal et à la porte hérissée de verrous massifs. En outre, à peine le major eut-il été enfermé là, qu'il entendit une sorte de sifflement et vit un point, au bord de la porte, devenir rouge cerise. Une soudure ! Les Panasiates voulaient manifestement être certains qu'aucune faiblesse humaine potentielle de la part des gardiens ne pourrait permettre au prisonnier de s'échapper. Ardmore appela la Citadelle.

— Seigneur Mota, écoute ton serviteur !

— Oui, chef.

— Les heures se suivent et se ressemblent.

— Compris, chef. Vous ne pouvez toujours pas parler sans être entendu. Causez en argot, et je pigerai !

— Bibi veut jacter avec tous les aminches.

— Vous voulez le circuit A ?

— Dans le mille, Émile.

Il y eut une brève pause, puis Thomas annonça :

— O.K., chef, vous l'avez. Je vais rester dans le circuit pour faire l'interprète, mais ça ne sera sans doute pas nécessaire ; les gars se sont exercés à ce genre de double langage. Allez-y, vous avez encore cinq minutes avant l'heure que vous leur avez fixée pour se rendre.

N'importe quel langage chiffré peut être percé à jour, n'importe quel code court le risque d'être divulgué. Mais la connaissance académique d'une langue, aussi parfaite soit-elle, ne permet pas de comprendre son argot, ses allusions familières, ses sous-entendus, ses hyperboles et ses inversions sémantiques. Ardmore était certain que selon toute logique, les Panasiates avaient dissimulé un micro dans sa cellule. Eh bien, puisqu'ils allaient forcément écouter sa part de la conversation, qu'ils n'en soient que plus confus et déroutés : ils ne sauraient pas s'il s'entretenait avec son dieu en employant un charabia rituel ou s'il avait soudainement perdu l'esprit.

— Bon, les minots, le petit chaperon rouge peut aller voir grand-mère. Tout sera au poil si les bambins gardent leurs pétards tout neufs avec eux. Mais attention, c'est eux qui vont pétarader, pas vous. Si vous faites pas les caves, les amateurs de baguettes seront tout chambardés, ça leur en coupera une. Faut la jouer balai dans le cul.

— Reprenez-moi si je fais erreur. Vous voulez que les prêtres se rendent, avec un calme olympien et un sang-froid à toute épreuve, pour que leur indifférence déconcerte les Panasiates. Je crois aussi comprendre que vous voulez qu'ils soient tous armés de leurs crosses, mais qu'ils ne s'en servent pas avant que vous leur en donniez l'ordre. C'est bien ça ?

— Tout juste, Auguste !

— Et que faire après ?

— Y a pas le feu.

— Comment... Ah ! oui, vous nous le direz plus tard. Bon, chef, c'est l'heure !

— Un peu, mon neveu.

Ardmore attendit suffisamment de temps pour être à peu près sûr que tous les Panasiates, sauf ceux directement préposés à la garde des prisonniers, étaient endormis, ou du moins dans leurs quartiers. Ce qu'il se proposait de faire n'aurait son plein effet que si personne ne savait au juste ce qui s'était passé. Pour cette raison, mieux valait attendre la nuit.

Le major appela Thomas en sifflant quelques mesures d'*Il était un petit navire*. Celui-ci répondit immédiatement. Il n'avait pas quitté son poste. Il préférait rester devant la para-radio, à galvaniser les prisonniers et à diffuser de la musique militaire.

— Oui, chef ?

— La poudre d'escampette s'impose. Sésame, ouvre-toi.

— Évasion de prison ?

— À la mode arabe, et pas d'entourloupes.

Ardmore et Thomas avaient étudié auparavant les détails de ce plan. Thomas en diffusa minutieusement les modalités, puis s'adressant à Ardmore :

— Chef, il ne vous reste plus qu'à nous dire quand.

— Quand !

Ardmore eut l'impression de voir le hochement approbatif de Thomas :

— O.K., soldats, allez-y !

Ardmore se leva et étira ses membres engourdis. Il se dirigea vers un des murs de sa prison et se plaça de manière ce que l'ampoule unique de la cellule projette une ombre sur le mur. Là, ça devrait faire l'affaire. Il paramétra sa crosse pour déclencher l'effet Ledbetter

originel à pleine puissance. S'assurant que la fréquence était bien celle correspondant aux Asiatiques, il en dosa la force pour assommer les gens sans les tuer. Après quoi, il mit sa crosse sous tension.

Quelques instants plus tard, Ardmore coupa le contact et regarda à nouveau son ombre. Pour ce nouveau travail, il fallait changer tous les paramètres de la crosse, pour la rendre plus précise et diriger son action. Ardmore alluma le rayon rouge de Dis pour le guider dans son travail, puis, quand tout fut prêt, il appuya sur le bouton.

Doucement, sans la moindre anicroche, des atomes de métal se recombinaient pour se transformer en nitrogène et se mêler à l'air de façon inoffensive. Où il y avait précédemment un solide mur de métal, on voyait maintenant une ouverture ayant la forme et la taille d'un homme grand, vêtu d'une robe de prêtre. Ardmore considéra son travail, puis il eut l'idée de tracer au-dessus de sa silhouette une ellipse, qui avait la forme et la taille de son auréole. Quand l'opération fut terminée, le major rétablit les premiers paramètres qu'il avait programmés sur la crosse, l'alluma, et se faufila tant bien que mal, de profil, par l'ouverture du mur.

De l'autre côté, il lui fallut enjamber les corps entassés d'une douzaine de soldats panasiates. Ce n'était pourtant pas le côté de la porte soudée, et Ardmore se dit que sa cellule devait être entièrement environnée de soldats ; sans doute même en avait-on mis au-dessus et en dessous.

Le major dut encore franchir d'autres portes et enjamber d'autres corps avant de se retrouver au-dehors, complètement désorienté.

— Jeff ! appela-t-il. Où suis-je ?

— Une seconde, chef. Vous êtes... Non, nous n'arrivons pas à vous repérer avec exactitude, mais vous vous trouvez sur une ligne passant au sud du temple le plus proche. Êtes-vous encore à proximité du palais ?

— Je viens juste d'en sortir.

— Alors, dirigez-vous vers le nord. Le temple est à environ neuf cents mètres.

— Mais de quel côté est le nord ? Je suis complètement perdu. Non, attendez, je viens de repérer la Grande Ourse. Maintenant, j'y suis.

— Dépêchez-vous, chef.

— Oui.

Ardmore partit au petit trot, mais au bout de deux cents mètres, il dut ralentir et se contenter de marcher d'un bon pas. "Bon sang, pensa-t-il, ça m'a rouillé de rester collé à mon bureau pendant si longtemps !"

Ardmore rencontra plusieurs policiers panasiates, mais ils n'étaient pas en état de le voir, car le major maintenait sa crosse branchée. En revanche, il ne croisa aucun Blanc – la réglementation du couvre-feu était très stricte – sauf deux éboueurs qui le regardèrent avec effarement. L'idée vint à Ardmore de les engager à le suivre jusqu'au temple, mais il se ravisa : ils n'étaient pas plus en danger que cent cinquante millions d'autres Américains.

Enfin, Ardmore aperçut le temple, avec ses quatre murs aux couleurs rituelles. Il s'y précipita en courant, et le prêtre local, venant d'une autre direction, entra presque sur ses talons.

Ardmore l'accueillit très cordialement, comprenant soudain, au plaisir qu'il éprouvait à voir un des siens, un camarade, dans quel état de tension il avait vécu au cours des dernières heures. Les deux hommes passèrent derrière l'autel et descendirent au sous-sol, dans la salle des opérations et des communications, où les opérateurs de paradio poussèrent des exclamations de joie presque hystériques en les voyant arriver. Ils leur offrirent aussitôt du café noir, qu'Ardmore accepta volontiers. Puis il demanda à l'opérateur de couper le circuit A et d'établir une relation directe, avec vision, entre la Citadelle et le temple.

Thomas parut prêt à bondir hors de l'écran :

— Whitey ! s'exclama-t-il.

C'était la première fois, depuis la défaite, que quelqu'un appelait Ardmore par son surnom. Le major ignorait même que Thomas le connaissait, mais s'entendre interpeller ainsi lui procura une chaude sensation de réconfort.

— Salut, Jeff ! dit-il à l'image. Ça fait plaisir de vous voir. Avez-vous déjà des rapports ?

— Quelques-uns seulement, mais il en arrive sans arrêt.

— Passez aux relais, contrôlés pas les différents sièges des diocèses. Le circuit A est trop peu pratique. Je veux un point sur la situation dans les plus brefs délais.

Ce fut le cas. Moins de vingt minutes plus tard, le dernier diocèse avait fait son rapport. Tous les prêtres avaient regagné leurs temples.

— Parfait ! dit Ardmore à Thomas. Maintenant, je veux que le projecteur de chaque temple soit branché pour la contre-réaction, afin de réveiller tous ces Chinetoques. Il suffira que chaque projecteur soit orienté en direction de la prison locale d'où le prêtre s'est évadé, et utilisé au maximum de sa puissance.

— Comme vous voudrez, chef. Puis-je vous demander pourquoi vous ne les laissez pas se réveiller d'eux-mêmes quand l'effet Ledbetter se sera atténué ?

— Parce que, répliqua Ardmore, s'ils reviennent à eux avant que

quiconque ait pu les découvrir inanimés, tout paraîtra beaucoup plus mystérieux que s'ils avaient été retrouvés apparemment morts. Le but de toute cette opération est de démoraliser les Panasiates et, de cette façon, l'impression causée sera beaucoup plus forte.

— Vous avez raison, comme toujours, chef. Je transmets vos ordres.

— Bon. Quand ce sera fait, vous leur direz à tous de vérifier les boucliers protégeant leurs temples et de brancher l'émetteur subsonique sur le quatorzième cycle. Après quoi, tous les prêtres qui ne seront pas de service iront au lit, car je crois que la journée de demain sera chargée.

— Bien, major. Vous ne revenez pas ici, chef ?

Ardmore secoua la tête :

— Ce serait courir un risque inutile. Sur l'écran, je peux tout superviser avec autant d'efficacité que si j'étais à côté de vous.

— Scheer a tout préparé pour aller vous chercher. Il pourrait atterrir sur le toit du temple.

— Remerciez-le, mais n'en parlons plus. Maintenant, faites-vous relever par l'officier de service, et allez vous coucher.

— Je vous obéis, chef !

Ardmore discuta avec le prêtre du temple autour d'un déjeuner plus que tardif, puis laissa le prêtre l'installer dans une salle du sous-sol.

Ce fut l'opérateur de para-radio de repos qui réveilla Ardmores en le secouant vigoureusement :

— Major Ardmores ! Major ! Réveillez-vous !

— Hmm... Pff... s' qu'il y a ?

— Réveillez-vous ! La Citadelle vous appelle, et c'est urgent !

— Quelle heure est-il ?

— Bientôt huit heures. Vite, major !

Il était à peu près bien réveillé quand il atteignit le visiophone. Thomas attendait à l'autre bout du fil, et dès qu'il vit Ardmores, il se mit à parler :

— La situation a évolué, chef, mais en mal. Les Panasiates raflent systématiquement tous les membres de nos congrégations.

— Hmm... Il fallait s'y attendre, je suppose. Où en sont-ils ?

— Je l'ignore. Je vous ai appelé dès que j'ai reçu le premier rapport et il en arrive à jet continu, de tous les coins du pays.

— Bon, je crois qu'il vaut mieux ne pas perdre une minute.

Les prêtres, armés et protégés, pouvaient courir le risque d'une attaque, mais tous ces gens étaient absolument sans défense.

— Chef, vous vous souvenez de ce qu'ils ont fait après le premier soulèvement ? C'est très inquiétant, chef... J'ai peur !

Ardmores comprenait l'angoisse de Thomas : il l'éprouvait lui-même, mais il ne le laissa pas transparaître sur son visage.

— Ne vous affolez pas, mon vieux, dit-il avec douceur. Jusqu'à présent, il n'est rien arrivé aux nôtres. Et nous ne permettrons pas que cela change.

— Mais, chef, qu'allez-vous faire ? Nous ne sommes pas assez nombreux pour pouvoir les arrêter avant qu'ils aient tué des foules de gens.

— Nous ne sommes sans doute pas assez nombreux pour agir directement, mais il y a un autre moyen. Continuez à recueillir des renseignements et recommandez bien à tout le monde d'éviter toute action prématurée. Je vous rappelle dans un quart d'heure.

Ardmores coupa la communication avant que Thomas ait pu ajouter quoi que ce soit.

Cela demandait réflexion. Si Ardmores pouvait équiper chaque

homme d'une crosse, tout serait simple. L'effet protecteur de la crosse était théoriquement à l'épreuve d'à peu près tout, sauf peut-être d'une bombe atomique ou de gaz asphyxiants. Mais l'atelier de fabrication et de réparation avait déjà dû fournir un gros effort pour que chaque nouveau prêtre ait sa crosse. En avoir une pour chaque fidèle était hors de question, puisque la Citadelle n'en était qu'au stade de la fabrication artisanale. Et, de toute façon, il en aurait eu besoin sur-le-champ.

Un prêtre pouvait étendre son bouclier à n'importe quelle superficie ou n'importe quel nombre de gens, mais, avec cette utilisation intensive, le champ de protection devenait si ténu qu'une boule de neige adroitement lancée pouvait le briser.

— Zut !

Ardmore se rendit compte qu'il considérait de nouveau le problème sous l'angle d'une action directe, bien qu'il sache parfaitement que toute recherche en ce sens était vaine. Ce qu'il lui fallait inventer, c'était une sorte de jiu-jitsu psychologique, un moyen de retourner la force des Panasiates contre eux-mêmes. Les dérouter, voilà ce qu'il fallait faire ! Chaque fois que les Panasiates pouvaient s'attendre à une réaction spécifique, il fallait l'éviter, et réagir tout à fait autrement.

Mais quelle autre réaction adopter ? Quand il pensa avoir trouvé la réponse à cette question, Ardmore appela Thomas :

— Jeff, dit-il dès qu'il le vit apparaître sur l'écran, branchez le circuit A.

Le major parla quelques minutes à ses prêtres, s'exprimant avec lenteur et minutie, en soulignant bien certains points.

— Et maintenant, conclut-il, avez-vous des questions ?

Et il passa encore plusieurs minutes à répondre à des demandes de précisions qui lui parvinrent, par relais, de différents diocèses.

Ardmore et le prêtre de la paroisse quittèrent le temple ensemble. Le prêtre avait bien essayé de le persuader de rester à l'abri, mais le major avait balayé ses objections. Le prêtre avait raison ; Ardmore savait, au fond, qu'il n'aurait pas dû courir personnellement des risques qu'il pouvait éviter, mais il éprouvait une sorte de volupté à s'affranchir des recommandations timorées de Jeff Thomas.

— Comment pensez-vous découvrir où ils ont emmené les nôtres ? s'enquit le prêtre.

C'était un ancien agent immobilier nommé Ward, intelligent et plein de ressources. Ardmore l'appréciait beaucoup.

— Eh bien, que feriez-vous si je n'étais pas là ?

— Je l'ignore. J'irais sans doute au poste de police le plus proche essayer de soutirer des renseignements par la menace au

Chinetoque de service.

— Ça me paraît raisonnable. Où y a-t-il un poste ?

Le poste central de la police panasiate se trouvait à proximité du palais, à quatre ou cinq cents mètres au sud. Sur leur chemin, les deux hommes rencontrèrent de nombreux Panasiates, mais aucun d'eux ne chercha à les arrêter. Les Orientaux étaient stupéfaits de voir deux prêtres de Mota circuler paisiblement sans paraître se soucier de rien. Même les policiers en uniforme ne semblaient savoir quelle attitude adopter, comme si leurs instructions ne prévoyaient pas ce cas-là.

Toutefois, quelqu'un avait téléphoné pour annoncer leur approche. Un officier asiatique les attendait nerveusement sur le seuil et leur cria :

— Rendez-vous ! Vous êtes en état d'arrestation !

Les deux hommes se dirigèrent aussitôt vers lui, puis Ward leva la main et le bénit en disant :

— La paix soit avec vous ! Conduisez-moi auprès des miens.

— Vous ne comprenez pas mes paroles ? glapit l'autre, tandis que sa voix prenait une intonation suraiguë et qu'il portait une main tremblante à son étui de revolver. Vous êtes en état d'arrestation !

— Vos armes terrestres ne vous permettent pas de vous mesurer au grand dieu Mota, dit calmement Ardmore. Le dieu Mota vous commande de me conduire auprès des miens. Prenez garde !

Le major continua d'avancer jusqu'à ce que son bouclier individuel heurte l'homme.

Cette pression impalpable de l'écran invisible était plus que n'en pouvait supporter le Panasiate. Il recula d'un pas, sortit brusquement son arme de l'étui et tira à bout portant. Le rayon vortex s'écrasa sans dommage contre le bouclier, qui l'absorba.

— Le Seigneur Mota s'impatiente, remarqua Ardmore paisiblement. Obéissez à son ordre avant qu'il ne s'attaque à votre âme et ne l'aspire hors de votre corps.

À ces mots, le major utilisa une autre variante de l'effet Ledbetter, qui n'avait jamais encore été employée à l'égard des Panasiates.

Le principe en était fort simple. L'appareil projetait une stase cylindrique formée par des rayons de traction et de pression, ce qui créait un tube, dont Ardmore recouvrit le visage du Panasiate. Il activa ensuite un rayon de traction dans le tube. L'infortuné essayait en vain de respirer et de s'arracher le tube du visage. Quand le nez de l'Asiatique se mit à saigner, Ardmore le libéra en demandant à nouveau avec douceur :

— Où sont mes enfants ?

L'officier de police, sans doute instinctivement, voulut s'enfuir en courant. À l'aide d'un rayon de pression, Ardmore le cloua contre

la porte, puis il activa de nouveau le tube, cette fois jusqu'à la taille :

— Où sont mes enfants ?

— Dans le parc, haleta l'homme, avant d'être pris de violentes nausées.

Ardmore et son compagnon, l'air très digne, firent demi-tour et redescendirent posément les marches du perron, balayant placidement hors de leur chemin, à l'aide du rayon, ceux qui s'approchaient de trop près.

Le parc entourait ce qui, jadis, avait été le capitole de cet État. Les deux hommes y trouvèrent la congrégation parquée derrière des barrières érigées en hâte, et gardée à vue par des rangées de soldats panasiates. Non loin de là, sur une plate-forme, des techniciens étaient en train d'installer une caméra pour la retransmission télévisée. Il apparaissait clairement qu'une nouvelle "leçon publique" était sur le point d'être infligée aux esclaves. Ardmore ne vit nulle part l'appareil, assez volumineux, qui émettait les rayons épileptogènes. Soit on ne l'avait pas encore apporté, soit on se proposait de recourir à un autre mode d'exécution – peut-être que les soldats présents constituaient un immense peloton d'exécution.

Ardmore fut un instant tenté d'utiliser sa crosse pour assommer tous les militaires se trouvant là. Ils étaient au repos, avec leurs armes en faisceaux, et le major aurait vraisemblablement pu les neutraliser avant qu'ils ne s'attaquent non pas à lui, mais aux prisonniers sans défense. Néanmoins, le major se ravisa. Quand il avait donné ses ordres aux prêtres, il avait eu raison : il fallait y aller au bluff. Il lui était impossible d'anéantir sans exception tous les soldats que les autorités panasiates pouvaient lancer contre lui, et il lui fallait pourtant emmener toute cette foule jusqu'à l'abri que constituait le temple.

Les prisonniers, massés derrière les barrières, avaient reconnu Ward et peut-être aussi le grand prêtre, qu'ils connaissaient au moins de réputation. Ardmore vit l'espoir fleurir sur leurs visages angoissés et ils se pressèrent en avant, confiants. Mais, quand le major se contenta de les bénir rapidement et continua son chemin, suivi de Ward, en direction du commandant panasiate qu'il gratifia de la même bénédiction, le doute et l'incertitude s'emparèrent de nouveau de l'âme des prisonniers.

— La paix soit avec vous ! cria Ardmore. Je suis venu vous prêter assistance.

L'officier panasiate aboya un ordre dans sa langue natale, et deux soldats se précipitèrent vers Ardmore pour tenter de s'emparer de lui. Ils glissèrent contre le bouclier, firent une nouvelle tentative, puis s'immobilisèrent, regardant leur supérieur dans l'attente

d'instructions, comme deux chiens déconcertés par un ordre impossible à exécuter.

Ardmore ignore leur intervention et continua d'avancer jusqu'à ce qu'il se trouve juste devant le commandant.

— On m'apprend que mes fidèles ont péché, déclara-t-il. Le Seigneur Mota va les punir.

Sans attendre de réponse, Ardmore tourna le dos à l'officier perplexe et cria, tout en allumant le rayon vert de sa crosse :

— Au nom de Shaam, Seigneur de la paix !

Il balaya de son bourdon la masse des prisonniers qui tombèrent comme si le rayon avait été un vent furieux fauchant des épis. En quelques secondes, hommes, femmes et enfants furent étendus, inertes, sur le sol, avec toutes les apparences de la mort. Ardmore fit alors de nouveau face à l'officier panasiate et s'inclina profondément :

— Le serviteur demande aux maîtres d'agréer ce châtiment.

Dire que l'Oriental fut déconcerté serait rester bien au-dessous de la vérité. L'officier savait comment agir en cas de résistance, mais cette coopération spontanée le laissait pantois. Ça n'était pas prévu par le règlement.

Ardmore ne lui laissa pas le temps de réfléchir :

— Le Seigneur Mota n'est pas satisfait, affirma-t-il. Il m'ordonne de vous faire un don, à vous et à vos hommes. Un don d'or !

À ces mots, il actionna sa crosse et promena un éblouissant rayon blanc sur les faisceaux d'armes se trouvant à sa droite. Ward l'imita, mais du côté gauche. Dès que le rayon passait sur les armes, elles se mettaient à briller et à scintiller ; le métal prenait un nouvel et rutilant éclat. C'était de l'or ! De l'or massif !

Les simples soldats panasiates n'étaient pas mieux payés que dans d'autres armées. Un frémissement parcourut leurs rangs ; on aurait dit des chevaux de course attendant le signal du départ. Un sergent s'approcha d'un des faisceaux, en sortit une arme et l'examina. Puis il se mit à la brandir en clamant quelque chose dans sa langue, d'un ton surexcité.

Les soldats rompirent les rangs.

Ils s'agglutinèrent autour des faisceaux en criant, en dansant. Ils se disputaient les armes, devenues aussi précieuses qu'inutiles, sans accorder la moindre attention à leurs officiers, eux-mêmes gagnés par la fièvre de l'or.

Ardmore regarda Ward et hocha la tête :

— On va leur en flanquer un bon coup ! dit-il, braquant son rayon sur le commandant.

Le Panasiate s'effondra sans même avoir su ce qui le frappait, préoccupé qu'il était par sa perte d'autorité sur ses troupes. Pendant ce temps, Ward s'occupait des autres officiers.

Ardmore administra alors aux prisonniers américains son rayon, afin de renverser l'effet, tandis que Ward utilisait l'effet de désintégration pour ouvrir une large issue dans l'enclos. C'est alors, contre toute attente, qu'il leur resta à accomplir la partie la plus difficile de leur tâche : persuader quelque trois cents personnes, hébétées et désorganisées, de les écouter et de les suivre en bon ordre. Mais en criant des ordres avec énergie et détermination, les deux hommes y parvinrent. Ils durent utiliser les rayons de traction et de pression pour se frayer un chemin au sein de la mêlée formée par les Orientaux luttant furieusement pour la conquête des armes d'or. Cela donna une idée à Ardmore, qui employa les rayons pour faire avancer ses propres troupes, un peu comme une gardeuse d'oies se sert d'une longue baguette pour guider son troupeau.

Ils ne mirent que dix minutes pour franchir la distance les séparant du temple. Nombre des fidèles de Mota haletaient et protestaient, mais ils avançaient quand même au petit trot, et ne furent interrompus dans leur progression par aucun obstacle majeur, même si Ward et Ardmore utilisaient de temps à autre les rayons pour assommer les Panasiates qu'ils venaient à rencontrer.

Quand il franchit enfin le seuil du temple, Ardmore essuya la sueur qui ruisselait sur son front, et qui n'était pas due seulement à cette marche précipitée. Puis, il dit dans un soupir :

— Ward, avez-vous quelque chose à boire ici ?

Avant qu'il ait eu le temps de finir une cigarette, Ardmore fut appelé par Thomas.

— Chef, dit Jeff, nous commençons à recevoir des rapports. J'ai pensé que vous aimeriez être tenu au courant.

— Je vous écoute.

— Jusqu'à présent, l'opération paraît réussir. À l'heure actuelle, environ vingt pour cent des prêtres nous ont fait savoir, par l'intermédiaire de leurs évêques, qu'ils étaient de retour dans leurs temples avec leurs fidèles.

— Des pertes ?

— Oui. À Charleston, en Caroline du Sud, nous avons perdu toute une congrégation. Ils étaient déjà morts quand le prêtre est arrivé. Ce dernier s'est alors déchaîné contre les Panasiates avec sa crosse et en a massacré deux ou trois fois autant qu'ils avaient tué de fidèles, avant de regagner son temple en continuant à se battre et de faire son rapport.

— Très regrettable, dit Ardmore en secouant la tête. Je suis navré qu'il ait perdu tous ses fidèles, mais je déplore encore plus qu'il ait perdu son sang-froid et massacré des Panasiates. Cela m'oblige à dévoiler mon jeu avant d'être prêt.

— Mais, monsieur, on ne peut pas le blâmer, sa propre femme

était au nombre des victimes !

— Je ne le blâme pas. De toute façon, c'est fait, et nous devons tomber le masque, tôt ou tard. Cela signifie seulement qu'il nous faudra agir un peu plus rapidement. Rien d'autre ?

— Pas grand-chose. À plusieurs endroits, les nôtres ont subi des sortes d'attaques d'arrière-garde en regagnant les temples, et ont subi quelques pertes.

Sur l'écran, Ardmore vit un messager tendre à Thomas une liasse de feuilles. Thomas y jeta un coup d'œil et dit :

— Encore d'autres rapports, monsieur. Vous voulez que je vous les lise ?

— Non, vous me ferez une note de synthèse quand ils seront tous arrivés. Non, en fait, je veux un rapport dans une heure, même si vous ne les avez pas encore tous. Bon, je coupe.

La note de synthèse de Thomas montrait que plus de quatre-vingt-dix-sept pour cent des fidèles de Mota étaient désormais en sécurité dans les temples. Ardmore réunit son état-major et leur résuma ses plans pour l'avenir immédiat. Et ce fut bel et bien une réunion, car la place vide d'Ardmore à la table était occupée par l'écran et le haut-parleur.

— On nous a forcé la main, dit-il. Comme vous le savez, de notre propre chef nous n'aurions pas engagé l'action avant deux semaines, peut-être même trois. Mais, maintenant, nous n'avons plus le choix. À mon avis, nous devons agir, et agir suffisamment vite pour avoir toujours un temps d'avance sur nos adversaires.

Ardmore demanda que la situation fasse l'objet d'une discussion générale. Tout le monde fut d'accord sur la nécessité d'une action immédiate, mais les avis divergèrent quant aux méthodes. Après avoir écouté plusieurs opinions, Ardmore sélectionna le plan de désorganisation n°4, et donna ordre d'en commencer les préparatifs.

— Souvenez-vous bien, les prévint-il, une fois les opérations commencées, il sera trop tard pour reculer. Les événements vont se précipiter. De combien d'armes de base disposons-nous ?

Les "armes de base" étaient des projecteurs Ledbetter sous leur forme la plus simple. Elles ressemblaient beaucoup à des revolvers et fonctionnaient de façon similaire, en projetant un rayon directionnel réglé sur l'effet Ledbetter originel, dans la bande de fréquences fatales aux êtres de sang mongol seulement. Même un profane apprenait à s'en servir en trois minutes, puisqu'il suffisait de le braquer sur quelqu'un en appuyant sur la détente, et c'était une arme pour ainsi dire infaillible : le tireur ne pouvait pas faire de mal à une mouche, et encore moins à un homme de sang caucasien, mais, pour les Panasiates, c'était la mort instantanée.

Il avait été assez difficile de résoudre le problème de la

fabrication et de la distribution massive d'armes devant être utilisées au moment décisif du conflit. On ne pouvait pas envisager les crosses dont étaient pourvus les prêtres : chacune d'eux était un instrument de précision, comparable à une belle montre suisse. Scheer avait confectionné lui-même, à la main, les pièces les plus délicates de chaque crosse, mais il lui avait quand même fallu demander le concours d'autres maîtres artisans en métallerie et en outillage pour pouvoir continuer à répondre aux demandes. Ces crosses étaient fabriquées entièrement à la main, et il ne pouvait pas être question de production en série tant que les Américains ne contrôlèrent pas à nouveau leurs propres usines.

En outre, pour qu'un prêtre puisse utiliser à peu près convenablement les extraordinaires possibilités de sa crosse, il lui fallait suivre un cours théorique détaillé, ainsi qu'un long entraînement étroitement supervisé.

L'arme de base avait été la solution la plus pratique. Elle était extrêmement simple et solide, et ne comprenait aucune autre partie mobile que l'interrupteur, autrement dit la détente. Et pourtant, il n'avait pas été possible de fabriquer à la Citadelle toutes les armes nécessaires, car les distribuer ensuite aux quatre coins du pays n'aurait pas manqué d'attirer dangereusement l'attention des autorités panasiates. Chaque prêtre avait donc emporté une arme de base dans son propre temple et était responsable du recrutement, parmi les fidèles, d'ouvriers sachant suffisamment bien travailler le métal pour produire ce modèle relativement simple.

Dans les sous-sols secrets que recouvraient les temples, des ouvriers travaillaient sans relâche depuis des semaines pour fabriquer minutieusement à la main des centaines de ces petits jouets mortels.

L'officier chargé du matériel fournit à Ardmore le renseignement demandé.

— Très bien, dit le major. Nous avons un peu moins d'armes que nos congrégations ne comptent de membres, mais il faudra bien s'en contenter. De toute façon, il va falloir élaguer un peu. Ce satané culte a attiré tous les cinoques et les fêlés du pays, les hommes aux cheveux trop longs et les femmes aux cheveux trop courts. Si nous ne les comprenons pas dans nos effectifs, il se pourrait que nous ayons quelques armes en trop. Ce qui me fait penser que si nous disposons d'armes supplémentaires, il doit bien se trouver, dans chaque congrégation, des femmes jeunes, fortes et résolues qui pourraient se révéler utiles au combat. Nous les armerons. Quant aux cinglés... Dans les instructions générales concernant le plan de propagande, vous trouverez une note indiquant de quelle façon chaque prêtre devra annoncer aux fidèles que cette histoire de culte était uniquement un

bobard destiné à dissimuler nos buts militaires. Je désire y ajouter quelque chose. Neuf sur dix des fidèles accueilleront la nouvelle avec joie et ne demanderont qu'à nous aider avec tous leurs moyens. La dixième personne peut nous causer des ennuis, piquer une crise d'hystérie, ou même chercher à filer hors du temple. Donc pour l'amour de Dieu, que chaque prêtre prenne toutes les précautions possibles : ne révéler la vérité qu'à un petit groupe de fidèles à la fois, et être prêt à envoyer le rayon sédatif sur quiconque risque de créer des ennuis. Qu'on les enferme ensuite jusqu'à ce que tout soit fini. On n'a pas le temps d'essayer de raisonner les faibles d'esprit.

— Allez, exécution. Les prêtres n'auront pas trop du restant de la journée pour exhorter les fidèles au combat et s'efforcer de les organiser de façon vaguement militaire. Thomas, je veux que le véhicule désigné pour la mission concernant le prince royal s'arrête d'abord ici pour me prendre. Wilkie et Scheer le conduiront.

— Très bien, major. Mais je comptais être moi-même à bord de cet appareil. Voyez-vous quelque objection à ce léger changement ?

— Oui, dit sèchement Ardmore. Si vous lisez attentivement le plan de désorganisation n°4, vous verrez que l'officier chargé du commandement doit rester à la Citadelle. Puisque, pour ma part, je suis déjà dehors, il vous faudra me remplacer.

— Mais, chef...

— Nous ne pouvons pas risquer nos deux vies en même temps, surtout pas à ce stade de la partie. Exécution !

— Oui, major.

Plus tard dans la matinée, Ardmore fut de nouveau appelé au visiophone. Le visage de l'officier de quart préposé aux communications de la Citadelle parut sortir de l'écran :

— Oh ! major Ardmore, Salt Lake City essaie de vous joindre. C'est un appel prioritaire.

— Passez-les-moi.

Le visage de l'officier fit place à celui du prêtre chargé de Salt Lake City :

— Chef, nous avons un prisonnier qui sort drôlement de l'ordinaire, et je crois que vous feriez mieux de l'interroger vous-même.

— Je n'ai pas vraiment le temps. Pourquoi ?

— Eh bien, c'est un Panasiate, mais il prétend être de race blanche et dit que vous le connaissez. Le plus étrange, c'est qu'il a franchi sans encombre notre zone de protection. Je croyais que c'était impossible.

— Et je vous le confirme. Faites-moi voir cet homme.

C'était Downer, comme le major s'en doutait déjà. Ardmore le présenta au prêtre de Salt Lake City et assura à ce dernier que son

bouclier protecteur n'était pas détraqué.

— Maintenant, capitaine, je vous écoute.

— Major, je me suis décidé à venir dans ce temple afin de pouvoir vous faire un rapport détaillé, car les événements se précipitent.

— Je le sais. Donnez-moi tous les détails dont vous avez connaissance.

— Oui, major. Avez-vous une idée des effets déjà provoqués par votre action sur l'ennemi ? Ils sont en pleine débâcle morale. Ils sont nerveux, hésitants... Que s'est-il passé au juste ?

Ardmore lui résuma brièvement les événements survenus au cours des vingt-quatre heures précédentes : sa propre arrestation, puis celle des prêtres, suivie de celle des fidèles, puis la libération de tous ces prisonniers. Downer hocha la tête :

— Ça explique tout. Je n'arrivais pas à découvrir ce qui s'était passé, car ils ne confient jamais rien à un simple soldat, mais je les voyais abattus, démoralisés, et j'ai pensé qu'il valait mieux vous mettre au courant.

— Quels sont les faits ?

— Je vais simplement vous dire ce que j'ai vu et vous en tirerez vous-même les conclusions. Tout un bataillon du 2^e dragons, ici, à Salt Lake City, est en état d'arrestation. J'ai entendu dire que tous les officiers de ce bataillon s'étaient suicidés. Je suppose que c'étaient les militaires chargés de garder nos prisonniers, mais je n'ai aucune confirmation.

— C'est probable. Continuez.

— Je ne sais que ce que j'ai vu. On les a fait rentrer à la caserne dans la matinée, avec leurs bannières à l'envers, et ils ont été consignés dans leurs quartiers, sous bonne garde. Mais ça n'est pas tout. Il n'y a pas que le bataillon aux arrêts qui soit affecté. Vous savez, chef, à quel point un régiment se désorganise rapidement quand son colonel ne l'a plus en main ?

— Oui. Est-ce ainsi que cela se passe ?

— Oui. Du moins, en ce qui concerne la garnison stationnée à Salt Lake City. Je suis certain que le commandant en chef a peur de quelque chose qu'il ne comprend pas, et sa peur a contaminé ses troupes, jusqu'au dernier soldat. On compte des quantités de suicides, même parmi les simples hommes de troupe. On voit un type devenir morose une journée, puis il va s'asseoir face au Pacifique et se fait hara-kiri.

“Mais voilà le plus beau, l'élément qui prouve que le moral est au plus bas dans tout le pays. Le prince royal vient de lancer, au nom du Céleste Empereur, un ordre général interdisant désormais les suicides d'honneur.

— Quel a été l'effet produit ?

— Il est encore trop tôt pour en juger ; l'ordre n'a été connu que ce matin. Mais vous ne pouvez pas vous rendre compte de ce que cela signifie, chef. Il faut avoir vécu parmi les Panasiates, comme je l'ai fait, pour être à même de pleinement apprécier la chose. Pour eux, il importe avant tout, et plus que tout, de sauver la face. Ils ont un souci des apparences dépassant l'entendement d'un Américain. Dire à un homme ayant perdu la face qu'il ne peut plus expier sa faute et se réconcilier avec ses ancêtres en commettant un suicide d'honneur, c'est lui arracher le cœur, le priver de ce à quoi il tient le plus.

“Vous pouvez donc en conclure que le prince royal est, lui aussi, affolé, sans quoi il n'aurait jamais eu recours à de telles mesures. Il a dû perdre un nombre incroyable de ses officiers depuis quelque temps, ou une pareille idée ne lui serait jamais venue.

— Voilà qui est rassurant. Sans compter qu'avant la fin de cette nuit, grâce à nous, je crois que leur moral sera encore deux fois plus bas qu'il ne l'est déjà. Vous pensez que ça y est, qu'ils vont battre en retraite ?

— Je n'ai pas dit ça, major. N'y pensez même pas. Ces espèces de singes jaunes, dit Downer qui parlait avec le plus grand sérieux, oubliant que son physique était exactement semblable à celui des Panasiates, sont quatre fois plus dangereux dans leur état d'esprit actuel qu'ils ne l'étaient lorsqu'ils paraient dans nos rues avec assurance. Maintenant, il suffit d'un rien pour qu'ils deviennent complètement forcenés et se mettent à massacrer tout le monde autour d'eux, y compris les femmes et les enfants, sans aucune discrimination !

— Hmm. Avez-vous des recommandations à nous faire ?

— Oui, chef, j'en ai une. Frappez-les avec tous les moyens en votre pouvoir, aussi vite que possible, et avant qu'ils ne commencent un massacre général. Vous les avez affaiblis pour le moment, alors faites-leur en voir de toutes les couleurs ! Ne leur laissez pas le temps de penser à la population civile ou, sinon, nous allons assister à un carnage qui fera ressembler la défaite que nous avons connue à une partie de campagne.

“C'est d'ailleurs une des raisons pour lesquelles j'ai décidé de venir ici, ajouta Downer. Je ne voulais pas m'entendre ordonner de massacrer les miens.

Le rapport de Downer laissa Ardmore extrêmement soucieux. Très certainement, l'officier avait raison quant aux réactions et à la psychologie des Panasiates. Ce dont Downer parlait, ces représailles contre la population civile, avaient toujours été la préoccupation dominante du major. C'est pour cela qu'avait été fondée la religion de Mota, pour éviter toute action directe, par crainte de ripostes

systématiquement dirigées sur les civils. Mais, maintenant, si Downer était bon juge de la situation, l'attaque indirecte imaginée par Ardmore avait rendu ces représsailles hystériques tout aussi probables.

Ardmore devait-il renoncer au plan n°4 et attaquer le jour même ?

Non, ce n'était tout simplement pas réalisable. Les prêtres avaient besoin de quelques heures tout au moins, pour transformer les fidèles en guérilleros. Dans ces circonstances, il valait mieux poursuivre l'exécution du plan n°4 et affaiblir encore les seigneurs de la guerre. Une fois les opérations bien avancées, les Panasiates auraient trop à faire pour trouver le temps d'organiser des massacres.

Un petit engin, descendant d'une très haute altitude, vint se poser doucement et sans bruit sur le toit du temple, dans la capitale du prince royal. Ardmore se dirigea vers l'appareil, tandis que la large porte latérale s'ouvrait et que Wilkie en sortait.

— Bien le bonjour, chef ! dit-il en saluant Ardmore.

— Salut, Bob. Pile à l'heure, à ce que je vois : il est juste minuit. Pensez-vous avoir été repéré ?

— Je ne crois pas. En tout cas, aucun projecteur n'a été braqué sur nous. Et nous avons volé très haut, à grande vitesse. Ce contrôle gravitationnel est épatant.

Ils montèrent dans l'appareil. Scheer salua son commandant d'un hochement de tête et d'un "Bonsoir, major", sans lâcher les commandes. Dès que les ceintures de sécurité furent bouclées, Scheer fit décoller l'appareil verticalement.

— Vos ordres, major ?

— Direction le toit du palais. Soyez prudent.

Sans lumières, à toute vitesse, mu par une source d'énergie indétectable par l'ennemi, le petit appareil fondit sur le toit du palais. Wilkie ouvrait déjà la portière, quand Ardmore lui immobilisa le bras :

— Inspectez d'abord les alentours.

Un croiseur panasiate, en train d'effectuer sa ronde réglementaire autour du palais, changea brusquement de direction et alluma un projecteur. Le rayon de celui-ci, guidé par radar, se fixa sur leur véhicule.

— Pouvez-vous l'atteindre à cette distance ? s'enquit Ardmore, chuchotant sans raison.

— Rien de plus facile, chef.

Verrouillant son tir sur l'appareil ennemi, Wilkie appuya sur un bouton. Rien ne sembla se produire, mais le rayon du projecteur les dépassa.

— Êtes-vous sûr de l'avoir touché ? demanda Ardmore d'un air de doute.

— Certain. Grâce au pilotage automatique, l'appareil continuera sa route jusqu'à ce qu'il n'ait plus de carburant, mais il n'y a plus personne de vivant à bord.

— O.K., Scheer, vous allez remplacer Wilkie à la commande du projecteur. Ne vous en servez que si vous êtes repéré. Si nous ne sommes pas de retour dans trente minutes, repartez pour la Citadelle. Venez, Wilkie. Maintenant, nous allons faire quelques tours de magie.

D'un mouvement de tête, Scheer indiqua qu'il s'en tiendrait aux ordres donnés, mais la façon dont il serrait les dents indiquait qu'il ne les appréciait guère. Ardmore et Wilkie, tous deux vêtus de leur tenue de prêtre, traversèrent le toit, en quête d'un accès aux niveaux inférieurs. Ardmore avait branché sa crosse sur la longueur d'ondes à laquelle les Panasiates étaient sensibles, mais en limitant la puissance, de façon à obtenir un effet anesthésique plutôt que mortel. Avant l'atterrissage, à l'aide du projecteur plus puissant équipant le véhicule, ils avaient soumis tout le palais au même traitement. Il n'y avait probablement plus un seul Panasiate conscient à l'intérieur de l'édifice, mais Ardmore ne voulait courir aucun risque.

Les deux hommes trouvèrent une porte pour pénétrer dans le palais, ce qui leur évita de pratiquer un trou dans le toit, et ils descendirent par un escalier métallique très raide, qu'on utilisait ordinairement pour la surveillance ou les réparations du toit. Une fois à l'intérieur, Ardmore eut du mal à s'orienter. Il craignit un instant de devoir trouver et ranimer un Panasiate, et employer la manière forte pour se faire indiquer les appartements du prince. Mais la chance favorisa les deux hommes : ils se trouvaient au bon étage et la quantité de sentinelles effondrées devant une grande porte leur désigna clairement les appartements du prince.

Cette porte n'était pas verrouillée : le prince, se fiant davantage à sa garde militaire qu'à une serrure, n'avait jamais utilisé de clé de sa vie. Les deux hommes le découvrirent étendu sur un lit, ses doigts inertes ayant lâché le livre qu'il lisait. Dans chacun des quatre coins de la spacieuse pièce, un valet s'était affaissé sur lui-même.

Wilkie regarda le prince avec intérêt tout en demandant :

— Alors, c'est lui, Sa Grandeur. Et maintenant, que faisons-nous, major ?

— Nous allons nous placer de part et d'autre du lit. Je veux qu'il soit forcé de partager son attention entre nous deux. Tenez-vous très près de lui, pour l'obliger à lever les yeux. C'est moi qui parlerai, mais, de temps à autre, intercalez une remarque ou deux, afin de détourner son attention.

— Quel genre de remarques ?

— Du jargon de prêtre, qui ne signifiera rien, mais que vous direz d'un ton très pénétré. Vous y arriverez ?

— Je crois que oui. J'ai vendu des abonnements à des magazines, alors...

— Ce type est un dur à cuire, un vrai. Je vais m'attaquer à lui en utilisant les deux peurs qui sont congénitales et communes à tous les hommes : la peur de suffoquer et la peur de tomber. Je pourrais les provoquer à l'aide de ma crosse, mais ce sera plus simple si vous utilisez la vôtre. Pensez-vous pouvoir suivre mes mouvements et deviner ce que je veux que vous fassiez ?

— Ne pouvez-vous pas me donner des indications un peu plus précises ?

Ardmore expliqua la manœuvre en détail, puis ajouta :

— Et maintenant, allons-y. Prenez votre place.

Ardmore alluma simultanément les quatre couleurs de sa crosse, et Wilkie l'imita. Puis il traversa la pièce et éteignit la lumière.

Quand le prince royal panasiate, petit-fils du Céleste Empereur et gouverneur en son nom de l'Empire occidental, revint à lui, il vit dans la pénombre deux silhouettes imposantes, debout près de son lit. Le plus grand des deux individus était vêtu d'une robe à la laiteuse luminescence. Son turban irradiait également une clarté blanche, produite par une auréole.

La crosse qu'il tenait dans sa main gauche avait, à son sommet, un cube projetant quatre rayons lumineux, diversement colorés : rubis, or, émeraude et saphir.

Le second personnage était assez semblable au premier, sauf que sa robe rougeoyait comme un brasier. Leurs visages étaient en partie éclairés par les rayons émanant de leurs cannes.

Le prêtre en blanc leva sa main droite en un geste qui était non plus bienveillant, mais impérieux :

— Nous voici de nouveau face à face, ô Prince infortuné !

Le prince avait reçu un entraînement très poussé, et la peur n'était pas pour lui un sentiment naturel. Il essaya de se redresser, mais une force impalpable pesa sur sa poitrine, l'obligeant à retomber sur l'oreiller. Il voulut parler, mais l'air fut chassé de sa gorge.

— Tais-toi, enfant de l'iniquité ! Le Seigneur Mota va te parler par ma voix. Écoute-le calmement.

Wilkie estima que le moment était venu pour lui d'attirer l'attention de l'Asiatique :

— Grand est le Seigneur Mota ! s'écria-t-il.

— Tes mains sont humides du sang des innocents. Il faut que cela cesse ! reprit Ardmore.

— Juste est le Seigneur Mota !

— Tu as opprimé son peuple. Tu as quitté la terre de tes pères pour apporter ici la destruction par le fer et par le feu. Il te faut repartir !

— Patient est le Seigneur Mota !

— Mais tu as mis sa patience à l'épreuve et maintenant son ire est sur le point de se déchaîner contre toi. Il m'envoie t'avertir. Puisses-tu entendre sa voix !

— Miséricordieux est le Seigneur Mota !

— Retourne immédiatement dans le pays d'où tu es venu, emmène tout ton peuple avec toi et ne reviens jamais ici ! dit Ardmore en étendant la main et en la refermant lentement. Si tu n'écoutes pas cet avertissement, l'air sera chassé de ton corps !

La pression s'accrut sur la poitrine du Panasiate au point de devenir intolérable. Les yeux du prince parurent devoir jaillir des orbites. Il suffoqua.

— Si tu n'écoutes pas cet avertissement, tu seras chassé de ton haut rang !

Le prince eut soudain l'impression de devenir plus léger qu'une plume. Il fut projeté en l'air, et son corps alla se plaquer contre le haut plafond. Puis, brusquement, la force qui le soutenait cessa d'agir et il retomba lourdement sur son lit.

— Ainsi a parlé le Seigneur Mota !

— Sage est l'homme qui écoute sa voix ! opina Wilkie qui se trouvait à court de litanies.

Ardmore était prêt à conclure. Il regarda autour de lui et repéra un objet qu'il avait déjà vu : l'échiquier du prince, cette fois placé près de la tête du lit, comme si Son Altesse y avait recours pour tromper ses insomnies. Apparemment, le Panasiate accordait beaucoup d'importance à ce jeu, et Ardmore ajouta donc, en guise d'épilogue :

— Le Seigneur Mota a parlé. Mais écoute maintenant ce que te dit un vieillard : les hommes et les femmes ne sont pas des pions sur un échiquier !

Une invisible main balaya les magnifiques pièces et les jeta par terre. En dépit des traitements qu'il avait subis, il restait au prince suffisamment de courage pour laisser son regard exprimer sa colère.

— Et maintenant, le Seigneur Shaam t'ordonne de dormir.

Le rayon vert augmenta d'intensité et le Prince sombra dans le sommeil.

— Pff ! soupira Ardmore. Je suis content d'en avoir fini. Merci pour votre aide, Wilkie. Elle m'a été précieuse, car je n'ai pas vraiment de talents d'acteur.

Il releva un pan de sa robe et prit un paquet de cigarettes dans la poche de son pantalon.

— Mieux vaut en griller une, car nous avons un sale boulot qui nous attend.

— Merci, fit Wilkie en acceptant l'offre. Dites, chef, est-il vraiment nécessaire de tuer tout le monde ici ? Ça ne m'enthousiasme

pas vraiment.

— Ce n'est pas le moment d'avoir la trouille, répliqua Ardmore d'un ton nerveux. Nous sommes en guerre, et la guerre n'est pas une plaisanterie. Une guerre philanthropique, ça n'existe pas. Nous sommes ici dans une forteresse militaire et il est nécessaire, pour la réussite de nos plans, de l'annihiler complètement. Nous ne pouvions pas agir depuis le véhicule, car nous voulions que le prince reste en vie.

— Ne serait-ce pas aussi bien de laisser tous ces gens dans leur état actuel ?

— Vous discutez trop. Cela fait partie du plan de désorganisation : le prince doit rester vivant, à la tête du gouvernement, mais doit être privé de ses collaborateurs habituels. Cela paralysera beaucoup plus l'action des Panasiates que si nous avions simplement tué le prince, car le commandement aurait immédiatement été transmis à son bras droit. Vous le savez parfaitement. Faites votre travail.

Ayant activé le rayon mortel de leurs crosses à la puissance maximum, les deux hommes le projetèrent sur les murs, le plafond, le sol, provoquant la mort des Panasiates à des centaines de mètres à la ronde, à travers roc, métal, plâtre et bois. Pâle jusqu'aux lèvres, Wilkie exécutait l'ordre qui lui avait été donné.

Cinq minutes plus tard, les deux hommes fendaient de nouveau la stratosphère, rentrant chez eux, à la Citadelle.

Onze autres véhicules se hâtaient dans la nuit. À Cincinnati, à Chicago, à Dallas et dans d'autres grandes villes aux quatre coins du pays, ils atterrissaient dans les ténèbres, annihilaient toute opposition et déposaient des escouades d'hommes résolus. Enjambant les corps des gardes inconscients, ces hommes allaient s'emparer de gouverneurs de province, de chefs militaires ou d'autres autorités de l'endroit. Ils déposaient chaque kidnappé oriental inconscient sur le toit du temple local de Mota. Là, un prêtre portant barbe et robe s'en saisissait et le faisait descendre à l'intérieur du sanctuaire à l'aide des rayons de sa crosse.

Le véhicule repartait alors vers une autre ville pour recommencer l'opération, encore et encore, jusqu'à la fin de la nuit.

À peine de retour à la Citadelle, Ardmore fut accosté par Calhoun.

— Major Ardmore, dit le savant en s'éclaircissant la gorge, j'ai attendu votre retour afin de discuter avec vous d'une importante question.

Cet homme, pensa Ardmore, choisissait vraiment des heures impossibles pour ses entretiens.

— Oui ? fit-il.

— Vous vous attendez, je crois, à ce que les événements se précipitent ?

— Les choses commencent à se préciser, en effet.

— Je présume même que la fin de la partie est toute proche. Je n'ai pu obtenir de votre fameux Thomas aucun des détails que je désirais connaître. Il n'est pas très coopératif. Je ne vois vraiment pas pourquoi vous l'avez subitement investi de vos pouvoirs en votre absence. Mais là n'est pas la question, fit Calhoun avec un geste de mansuétude. Voici ce que je voulais vous demander : avez-vous réfléchi à la forme de gouvernement qui fera suite au départ de l'envahisseur asiatique ?

Où diable ce bonhomme voulait-il en venir ?

— Pas spécialement, non. Pourquoi m'en inquiéterais-je ? Bien sûr, je suppose que, durant quelque temps, une sorte de gouvernement militaire devra assurer l'intérim, pendant que nous rechercherons les anciens hauts fonctionnaires qui ont survécu. Nous les réintégrerons à leurs postes pour qu'ils organisent des élections nationales. Mais je ne pense pas que cela sera très compliqué, car nous aurons les prêtres locaux pour nous aider.

Calhoun haussa les sourcils :

— Dois-je réellement comprendre, mon cher, que vous envisagez sérieusement un retour à des méthodes aussi démodées et inefficaces que les élections et autres fadaïses ?

Ardmore le regarda fixement :

— Que suggérez-vous d'autre ?

— Ce qui s'impose, de toute évidence. Nous avons une occasion unique de rompre avec les stupidités du passé et d'y substituer un gouvernement véritablement rationnel, à la tête duquel serait placé un

homme choisi pour son intelligence et ses aptitudes scientifiques, plutôt que pour sa démagogie et son populisme.

— Un dictateur, quoi. Et où trouverais-je un tel homme ?

La voix d'Ardmore était d'une douceur désarmante, presque inquiétante.

Calhoun ne dit rien, mais il eut un petit geste suffisant, empreint de fausse modestie, qui signifiait clairement à Ardmore qu'il n'aurait pas à chercher bien loin pour trouver l'homme qu'il lui fallait.

Ardmore fit mine de ne pas comprendre que Calhoun était tout disposé à se mettre au service de la nation. Il dit, d'une voix où il n'y avait plus aucune douceur :

— Peu importe. Colonel Calhoun, il m'est désagréable d'avoir à vous rappeler quel est votre devoir, mais n'oubliez pas que vous et moi sommes des militaires. Ce n'est pas l'affaire des militaires de se mêler de politique. Vous et moi sommes investis de nos pouvoirs par une constitution, et nous n'avons d'obligations qu'envers elle. Si le peuple des États-Unis désire rationaliser son gouvernement, il nous le fera savoir. Entre-temps, vous avez vos devoirs militaires à remplir et moi de même. Vous pouvez disposer.

Calhoun parut sur le point de se lancer dans un discours, mais Ardmore l'interrompt net :

— Ça suffit. Exécution !

Le colonel fit un demi-tour brutal et quitta la pièce.

Ardmore appela son chef du Renseignement auprès de lui :

— Thomas, lui dit-il, je veux qu'on surveille, discrètement, mais de très près, les faits et gestes du colonel Calhoun.

— Bien, major.

— Le dernier véhicule vient de regagner la base, major.

— Bon. Nous avons combien de prisonniers, au total ? s'enquit Ardmore.

— Un instant, major... Chaque véhicule a fait six raids en moyenne... Voyons, neuf plus deux font... Soixante et onze prisonniers, monsieur, pour soixante-huit voyages. Certains ont fait coup double.

— Des pertes ?

— Seulement du côté panasiate.

— Comme si c'est ce que je demandais ! Je parlais de nos hommes, bien entendu.

— Non, monsieur. L'un d'eux s'est cassé le bras en tombant dans un escalier obscur.

— C'est un bilan très acceptable, je suppose. Nous ne devrions plus tarder à recevoir des rapports sur nos actions locales, au moins en provenance des villes de la côte est. Tenez-moi au courant.

— Je le ferai.

— En sortant, voulez-vous bien dire à mon ordonnance de venir ? Je voudrais qu'il aille me chercher quelques comprimés de caféine. Vous feriez bien d'en prendre un vous-même, car la journée sera rude.

— Excellente idée, major, dit le préposé aux communications en se retirant.

Dans soixante-huit villes disséminées à travers tout le territoire, on préparait activement les actions locales qui devaient constituer la deuxième phase du plan de désorganisation n°4. Le prêtre chargé du temple d'Oklahoma City s'était déchargé d'une partie de ses devoirs sur deux hommes : Patrick Minkowski, chauffeur de taxi, et John W. (Jack) Smyth, détaillant ; ils étaient occupés à fixer des fers aux chevilles du gouverneur panasiate local. Le corps nu et sans connaissance de l'Oriental était étendu sur une longue table, dans un atelier situé au sous-sol du temple.

— Voilà ! annonça Minkowski. C'est le meilleur rivetage que je puisse faire sans chauffer les outils. De toute façon ça lui demandera un bout de temps pour se libérer. Où est le stencil ?

— Près de ton coude. T'inquiète pas pour les rivets, le capitaine Isaacs a dit qu'il les souderait à l'aide de sa crosse quand nous aurons fini. Dis, ça fait bizarre d'appeler le prêtre "capitaine Isaacs", hein ? Tu crois qu'on est vraiment dans l'armée ? Enfin, je veux dire, légalement ?

— J'en sais rien, mais aussi longtemps que ça me permettra de flanquer une pile à ces gueules de singes, je m'en bats l'œil. Mais, au fond, je crois que oui... Si on admet que le capitaine Isaacs est vraiment un officier de l'armée, il me semble que ça lui donne le droit de recruter des hommes. Dis, on lui met le stencil sur le dos ou sur la poitrine ?

— Y a qu'à le lui mettre des deux côtés. C'est quand même curieux, cette histoire d'armée. Un jour, on va à l'église, et le lendemain, on vous apprend que c'est une organisation militaire et on vous fait prêter serment.

— Personnellement, ça me plaît, déclara le chauffeur de taxi. Sergent Minkowski... Ça sonne bien. Ils voulaient pas de moi, avant, à cause de mon cœur. Pour ce qui est de l'église, je n'avais jamais fait grand cas du dieu Mota, de toute façon. Moi, je venais parce qu'on nous donnait à manger et qu'on avait l'impression d'y respirer plus à l'aise.

Minkowski retira le stencil qu'il avait placé sur le dos du Panasiate, et Smyth commença à noircir le tracé de l'idéogramme à l'aide d'une peinture indélébile séchant instantanément.

— Je me demande ce que signifie ce satané signe, fit le chauffeur.

— Tu ne le sais pas ? s'étonna Smyth, et il le lui dit aussitôt.

Un sourire ravi éclaira le visage de Minkowski :

— Rien que ça ! Si quelqu'un m'avait appelé comme ça, même en rigolant, il aurait pu se commander un râtelier complet ! Tu ne me racontes pas de blagues ?

— Non, non, c'est la vérité. J'étais dans le bureau des communications quand ils ont reçu le dessin du Temple suprême. Enfin, je veux dire, le quartier général. Oh, et il s'est passé un truc très bizarre. J'ai vu sur l'écran la tête du type qui communiquait le dessin... Eh bien, il était aussi asiatique que ce macaque, dit Smyth en montrant le gouverneur impérial inconscient, et pourtant, ils l'appelaient capitaine Downer et le traitaient comme l'un des nôtres. Comment expliques-tu ça ?

— J'en sais rien, mais il doit être de notre côté, autrement il ne se baladerait pas librement au quartier général. Qu'est-ce qu'on fait de la peinture qui nous reste ?

À eux deux, ils ne mirent pas longtemps à trouver une utilisation au reste du pot, et ce fut la première chose que le capitaine Isaacs remarqua quand il vint voir où les deux hommes en étaient. Il eut peine à réprimer un sourire :

— Je vois que vous avez un peu interprété les ordres qu'on vous avait donnés, dit-il en essayant de conserver à sa voix une gravité officielle.

— Ça semblait dommage de laisser perdre cette peinture, expliqua ingénument Minkowski. Et en plus, il faisait très nu comme il était !

— C'est une question d'opinion. Personnellement, je trouve qu'il paraît encore plus nu maintenant. Bon, n'en parlons plus. Dépêchez-vous de lui raser le crâne. Je vais partir d'un instant à l'autre.

Cinq minutes plus tard, Minkowski et Smyth attendaient à la porte du temple, avec, étendu à leurs pieds, le gouverneur impérial roulé dans une couverture. Une camionnette duocycle aux lignes élégantes contourna à toute vitesse le coin de la rue et pila devant le temple. Un coup de klaxon retentit et le visage du capitaine Isaacs apparut derrière la vitre de la portière du conducteur. Minkowski jeta son mégot de cigarette et saisit le gouverneur emmaillotté par les épaules, tandis que Smyth le prenait par les pieds. Ils le trimballèrent péniblement jusqu'à la voiture.

— Jetez-le derrière, ordonna le capitaine Isaacs.

Ils s'exécutèrent, puis Minkowski prit le volant, tandis qu'Isaacs et Smyth se tassaient à l'arrière, avec celui qui allait faire l'objet de la

manifestation imminente.

— Je veux que vous repériez un grand rassemblement de Panasiates. Peu importe l'endroit, et si des Américains sont présents, ça n'en sera que mieux, dit le capitaine. Roulez vite sans vous occuper de qui que ce soit. Avec ma crosse, je me chargerai de régler les problèmes, conclut Isaacs en s'installant de façon à pouvoir faire le guet par-dessus l'épaule de Minkowski.

— Compris, mon capitaine ! Dites donc, c'est une chouette petite bagnole que vous avez là. Comment vous l'avez trouvée aussi vite ? demanda Minkowski, tandis que la camionnette filait à bonne allure.

— J'ai mis K.O. quelques-uns de nos amis orientaux, répondit brièvement Isaacs. Attention au feu rouge !

— Vous en faites pas !

La voiture dérapa et passa juste au ras des capots de la file transversale de véhicules, laissant derrière elle un policier panasiate agitant futilement les bras.

Quelques secondes plus tard, Minkowski demanda :

— Qu'est-ce que vous diriez de ce coin-là, mon capitaine ?

Et du menton, il désigna la place de l'hôtel de ville, où se trouvaient un assez grand nombre de Panasiates.

— O.K., dit Isaacs qui s'activa avec sa crosse au-dessus du corps immobile.

Le gouverneur se mit à remuer et tenta de se libérer. Smyth se laissa tomber sur lui et l'enserra étroitement dans la couverture, au niveau de la tête et des épaules.

— Choisissez votre endroit, Minkowski. Quand vous vous arrêterez, nous serons prêts.

Le véhicule s'immobilisa très brusquement sur un coup de frein. Smyth rabattit brutalement les portes arrière, puis, avec l'aide d'Isaacs, il saisit la couverture et fit rouler dans la rue le gouverneur qui avait maintenant recouvert tous ses esprits.

— On décolle, Pat !

La voiture bondit en avant, laissant un groupe de Panasiates, à la fois stupéfaits et scandalisés, se tirer comme ils le pourraient de cette situation proprement ignominieuse. Vingt minutes plus tard, un bref, mais explicite compte rendu de cet exploit fut remis à Ardmore, dans son bureau de la Citadelle. Il y jeta un coup d'œil et le passa à Thomas :

— Voici une équipe qui ne manque pas d'imagination, Jeff.

Thomas lut le rapport et acquiesça :

— J'espère qu'ils se débrouilleront tous aussi bien. Nous aurions peut-être dû leur donner des instructions plus détaillées.

— Je ne le pense pas. Les instructions détaillées sont la mort de l'initiative. De cette façon, nous les incitons à se creuser la tête pour

inventer par eux-mêmes le moyen le plus déplaisant de faire enrager nos bons maîtres bridés. Je m'attends à des solutions aussi amusantes qu'ingénieuses.

À neuf heures du matin – heure du QG –, chacun des soixante et onze dignitaires Panasiates avait été rendu vivant, mais déshonoré à jamais et de façon intolérable, à ses frères orientaux. Dans aucun cas, du moins selon les données disponibles, les Asiatiques n'avaient eu la moindre possibilité de rattacher directement ce terrible affront au culte de Mota. C'était simplement une catastrophe, un cataclysme psychologique de la pire sorte, qui les avait atteints au cœur de la nuit, sans avertissement et sans laisser de trace.

— Vous n'avez pas encore fixé l'heure à laquelle nous devons entrer en phase trois, major, rappela Thomas à Ardmore quand tous les rapports furent parvenus.

— Je sais. Ce sera très probablement dans les deux prochaines heures, au plus tard. Nous devons leur laisser un peu de temps pour bien se rendre compte de ce qui leur est arrivé. L'effet démoralisateur sera bien plus grand, quand ils auront pu comparer les informations leur parvenant des quatre coins du pays et constater que tous leurs dirigeants, sans exception, ont été publiquement humiliés. Cela, s'ajoutant au fait que nous avons pratiquement détruit l'état-major du prince, devrait déclencher chez les Panasiates une magnifique crise d'hystérie collective ; mais il faut lui donner le temps de mûrir. Downer est prêt à l'action ?

— Il attend vos ordres dans le bureau des communications.

— Dites-leur d'établir un circuit de relais entre lui et mon bureau. Je veux entendre d'ici ce qu'il captera.

Thomas appela à l'intercom et parla brièvement. Peu de temps après, le visage pseudo asiatique de Downer apparut sur l'écran surmontant le bureau d'Ardmore. Comme le major lui parlait, Downer retira un de ses écouteurs et lui jeta un regard interrogateur.

— Je disais : avez-vous déjà capté quelque chose d'intéressant ? répéta Ardmore.

— Oui. Ils sont en effervescence. Ce que j'ai pu traduire a été enregistré, répondit Downer en montrant le micro suspendu devant son visage.

Puis son regard prit une expression attentive et préoccupée tandis qu'il écoutait.

— San Francisco essaie d'avoir des nouvelles du palais du prince royal...

— Bon, bon, ne me laissez pas vous distraire, dit Ardmore en éteignant son propre micro.

— On annonce la mort du gouverneur. San Francisco voudrait

l'autorisation de... Attendez un instant... Le bureau des communications veut me faire essayer une autre longueur d'ondes... Voilà, ça y est. Ils utilisent l'indicatif du prince royal, mais c'est sur la fréquence du gouverneur de province. Je ne comprends pas ce qu'ils disent. Ils doivent employer un code ou bien un dialecte que je ne connais pas. Officier de quart, essayez une autre longueur d'ondes, je perds mon temps sur celle-ci... Oui, c'est mieux.

Le visage de Downer devint extrêmement attentif, puis s'illumina de façon soudaine :

— Chef, écoutez ça ! Quelqu'un dit que le gouverneur de la province du Golfe a perdu la raison, et on demande la permission de le remplacer ! En voici un autre... Il veut savoir ce qui est détraqué dans les circuits du palais et comment joindre l'état-major du prince... Il veut signaler un soulèvement...

— Où cela ? demanda vivement Ardmore.

— Je n'arrive pas à savoir... Toutes les fréquences sont saturées, et en plus, la moitié de ce que je capte est incohérent. Ils n'attendent pas la fin du message précédent pour envoyer le suivant.

On frappa discrètement à la porte du bureau d'Ardmore et, dans l'entrebâillement, apparut la tête du docteur Brooks.

— Puis-je entrer ?

— Oh, mais certainement, docteur, entrez donc. Nous sommes en train d'écouter ce que le capitaine Downer arrive à capter sur les ondes.

— Quel dommage que nous n'en ayons pas une douzaine comme lui... Je veux dire, des traducteurs.

— Oui, mais il ne semble pas y avoir grand-chose à capter d'autre qu'une impression générale.

Pendant presque une heure, ils écoutèrent ce que Downer pouvait leur traduire. Il s'agissait surtout de messages fragmentaires ou incomplets, mais à chaque instant se confirmait davantage le fait que le sabotage de l'état-major du prince, s'ajoutant au terrible impact émotionnel de l'humiliation infligée aux membres du gouvernement, avait complètement désorganisé le fonctionnement normal du pouvoir panasiatique. Finalement Downer annonça :

— Voici un ordre général... Un instant... Il est ordonné de cesser de parler en clair. Tous les messages devront être transmis en code.

Ardmore regarda Thomas :

— Je crois que c'est le bon moment, Jeff. Un homme ayant de la poigne et du bon sens essaie de tout remettre en ordre. Il s'agit probablement de notre vieil ami, le prince. Il est temps de lui mettre des bâtons dans les roues.

Ardmore appela le bureau des communications et dit à l'officier de quart quand il apparut sur l'écran :

— Allez-y, Steeves, envoyez le jus !

— On les brouille ?

— Exactement. Avertissez tous les temples sur le circuit A, et donnez-leur ordre d'entrer tous immédiatement en action.

— Ils sont prêts, major. Exécution ?

— Oui, parfait. Exécution !

Wilkie avait imaginé un appareil très simple qui permettait, si on le désirait, d'employer l'énorme puissance des projecteurs des temples à rendre toutes les radiations électromagnétiques sur les fréquences radio totalement indistinctes, c'est-à-dire à créer de la friture. Les radiations se déchaînaient alors comme un mélange de taches solaires, d'orages électriques et d'aurores.

Sur l'écran, on vit Downer arracher les écouteurs de ses oreilles.

— Bon sang de... Pourquoi ne m'a-t-on pas prévenu ?

Avec précaution, il approcha un des écouteurs de son oreille et hocha la tête.

— Mort. Je parie que nous avons bousillé tous les récepteurs du pays.

— C'est possible, dit Ardmore à ceux qui se trouvaient avec lui dans le bureau, mais nous allons quand même continuer à les brouiller.

Au même moment, dans tous les États-Unis, il n'y avait plus aucun autre moyen de communication générale que la para-radio du culte de Mota. Les conquérants ne pouvaient même plus recourir au téléphone basique, car les câbles téléphoniques, devenus obsolètes, avaient depuis longtemps été arrachés pour en récupérer le cuivre.

— Combien de temps encore, chef ? demanda Thomas.

— Ça ne va plus tarder. Nous leur avons laissé le loisir de s'informer mutuellement que quelque chose d'inférieur semblait s'être déchaîné à travers tout le pays, puis nous avons interrompu toutes leurs communications, ce qui devrait provoquer un sentiment de panique. Je veux laisser à cette panique le temps de mûrir et de gagner tous les Panasiates du territoire, puis, quand je sentirai qu'ils sont à point, nous leur assènerons le grand coup.

— Comment saurez-vous qu'ils sont à point ?

— Je ne le saurai pas. Nous nous fierons à notre intuition collective. Laissons ces petits chéris tourner en rond pendant un moment, pas plus d'une heure, et ensuite nous sortirons le grand jeu.

Avec nervosité, le docteur Brooks essayait de faire la conversation :

— Ce sera certainement un grand soulagement d'avoir mené à bien cette entreprise et d'être tranquille une fois pour toutes. Il y a eu des moments bien éprouvants...

Sa voix faiblit. Ardmore se tourna vers lui et dit :

— Ne croyez jamais que nous pourrions être “tranquilles une fois pour toutes”, comme vous dites.

— Mais pourtant, si nous infligeons aux Panasiates une défaite totale...

La tension nerveuse d'Ardmore transparaissait dans sa brusquerie :

— C'est là que vous vous trompez. Nous nous sommes justement mis dans ce pétrin parce que nous pensions pouvoir arranger les choses une fois pour toutes. Nous avons estimé que nous neutralisions la menace asiatique avec l'acte de Non-Ingérence et notre arsenal défensif de la côte Pacifique... Si bien qu'ils nous ont envahis en passant par le pôle Nord !

“Nous aurions pourtant dû être mieux avisés après toutes les leçons de l'histoire. L'ancienne république française avait, elle aussi, cru arranger les choses une fois pour toutes avec le traité de Versailles. Comme cela ne marchait pas, ils ont construit la ligne Maginot et se sont endormis, se croyant à l'abri. Et qu'est-ce que ça leur a apporté ? À la longue, d'être rayés de la carte !

“La vie change continuellement et ne peut être rendue statique. “Ils vécurent éternellement heureux”, c'est bon pour les contes de fées...

Ardmore fut interrompu par une sonnerie stridente et l'indicatif rouge *Urgent* se mit à clignoter. Presque aussitôt le visage de l'officier de quart apparut sur l'écran du visiophone.

— Major Ardmore !

Puis il fut remplacé par le visage de Frank Mitsui, grimaçant d'anxiété :

— Major ! s'écria-t-il. C'est le colonel Calhoun... Il est devenu fou !

— Du calme, Mitsui, du calme. Qu'est-il arrivé ?

— Il m'a faussé compagnie, et il est monté dans le temple... Il se prend pour le dieu Mota !

Ardmore coupa la connexion avec Frank pour contacter l'officier de quart :

— Passez-moi le tableau de commandes du grand autel. Vite !

Il l'obtint, mais ce ne fut pas l'opérateur de garde qu'Ardmore vit apparaître sur l'écran. À sa place se trouvait Calhoun, penché sur la console. L'opérateur était effondré sur son siège, la tête pendant de côté. Ardmore coupa immédiatement la connexion et fonça vers la porte.

Thomas et Brooks s'élancèrent derrière lui, rivalisant pour être en deuxième position, et distançant l'ordonnance qui arrivait bon dernier. L'ascenseur gravitationnel avala les trois hommes, les emportant à la vitesse maximale au niveau supérieur, et les expulsa brutalement sur le sol du temple.

L'autel n'était plus qu'à trente mètres d'eux.

— J'avais chargé Frank de le surveiller... essayait de dire Thomas, quand la tête de Calhoun surgit de derrière l'autel.

— Restez où vous êtes !

Les trois hommes s'immobilisèrent et Brooks chuchota :

— Il a le gros projecteur braqué sur nous. Soyez prudent, major !

— Je le sais, dit Ardmore du coin de la bouche.

Puis, s'éclaircissant la gorge, il appela :

— Colonel Calhoun !

— Je suis le grand dieu Mota. Parlez-moi avec respect !

— Oui, certainement, Seigneur Mota. Mais daignez renseigner vos serviteurs... Le colonel Calhoun n'est-il pas une de vos incarnations ?

Calhoun réfléchit.

— Quelquefois, dit-il enfin, oui, quelquefois, c'est exact.

— Alors, je désirerais parler au colonel Calhoun, dit Ardmore en se risquant à avancer de quelques pas.

— Ne bougez pas ! hurla Calhoun, arqué sur le projecteur. Ma foudre est réglée pour s'abattre sur les hommes blancs... Prenez garde !

— Faites attention, chef ! supplia Thomas. Avec ce projecteur, il peut pulvériser tout le temple !

— Comme si je ne le savais pas ! répliqua Ardmore sans presque

remuer les lèvres.

Puis il se lança de nouveau sur cette sorte de corde raide verbale qu'était le dialogue avec Calhoun. Mais quelque chose venait de distraire l'attention de ce dernier. Les trois hommes virent le colonel tourner la tête, puis faire brusquement pivoter le projecteur, appuyant des deux mains sur les commandes. Il releva la tête presque aussitôt, sembla changer les réglages du projecteur, puis appuya à nouveau sur les boutons. Quasi simultanément, une masse pesante le heurta et, s'effondrant, il disparut derrière l'autel.

Les trois hommes trouvèrent Calhoun se débattant à terre sur la plateforme située derrière l'autel. Mais ses bras étaient retenus et ses jambes immobilisées par les membres d'un petit homme mat. C'était Frank Mitsui. Ses muscles étaient rigides, et ses yeux inanimés semblaient de porcelaine.

Il fallut quatre hommes pour passer une camisole de force improvisée à Calhoun et le descendre à l'infirmerie.

Tandis que ce petit groupe emportait l'encombrant psychopathe, Thomas dit :

— À mon avis, le colonel Calhoun avait réglé le projecteur pour tuer les Blancs. Le premier rayon n'a fait aucun mal à Frank, et Calhoun a dû s'arrêter pour modifier la fréquence. C'est ce qui nous a sauvés.

— Oui... Mais pas Frank.

— C'est vrai, mais étant donné la vie qu'il avait... Le deuxième rayon a dû l'atteindre de plein fouet, alors même qu'il sautait sur Calhoun. Avez-vous tâté ses bras ? Coagulés instantanément, comme un œuf dur.

Mais ils n'avaient pas le temps d'épiloguer sur la fin tragique du petit Mitsui. De précieuses minutes venaient de s'écouler. Ardmores et ses compagnons retournèrent rapidement dans le bureau du commandant, où ils trouvèrent Kendig, son chef d'état-major, gérant calmement le flot des dépêches. Ardmores lui demanda un rapide résumé verbal.

— Un changement, major... Ils ont lancé une bombe atomique sur le temple de Nashville. Ils l'ont manqué de peu, mais tout le quartier sud de la ville est détruit. Avez-vous fixé l'heure H ? Plusieurs diocèses nous ont posé la question.

— Non, pas encore, mais ça ne va plus tarder. À moins que vous ayez d'autres données à me communiquer, je vais leur donner immédiatement leurs dernières instructions, sur le circuit A.

— Non, major, je n'ai rien à ajouter. Vous pouvez y aller.

Quand on lui signala que le circuit A était prêt à fonctionner, Ardmores s'éclaircit la gorge. Il se sentait soudain nerveux.

— Messieurs, dans vingt minutes, nous attaquons, commençons. Je veux passer en revue les points importants.

Il reprit le plan en détail. Chacun des douze véhicules avait pour cible une des métropoles, ou plutôt, même si cela ne différait pas beaucoup, une des villes où se concentraient les forces militaires des Panasiates. Cette attaque aérienne serait le signal qui déclencherait l'assaut au sol dans ces zones.

Tandis qu'Ardmore parlait, tous les véhicules, à l'exception d'un seul, étaient déjà dissimulés dans la stratosphère au-dessus de leurs objectifs.

Les lourds projecteurs dont étaient munis ces appareils serviraient à causer en peu de temps autant de dégâts que possible sur les objectifs militaires au sol, notamment les casernes et les pistes de décollage. Les prêtres, étant presque invulnérables, seconderaient cette action sur le terrain, aidés par les projecteurs des temples. Les "troupes" formées par les fidèles pourchasseraient et harcèleraient l'ennemi.

— Dites-leur bien de ne pas hésiter à tirer en cas de doute. Qu'ils n'attendent pas de voir leur cible de plus près. Les armes de base peuvent fonctionner des milliers de fois sans être rechargées et ne peuvent absolument pas faire de mal aux Blancs. Qu'ils tirent sur tout ce qui bouge ! Dites-leur aussi de ne s'étonner, ni ne s'effrayer de rien. Si quelque chose leur paraît impossible, c'est nous qui l'aurons provoqué : nous nous spécialisons dans les miracles ! Voilà, c'est tout. Bonne chasse !

Si Ardmore avait fait cette dernière recommandation, c'était à cause d'une mission spéciale dont étaient chargés Wilkie, Graham, Scheer et Downer. Avec la collaboration artistique de Graham, Wilkie avait mis au point certains effets spéciaux qui demandaient une équipe de quatre hommes pour être réalisés, mais ne faisaient pas partie du plan proprement dit. Wilkie lui-même ne savait pas si cela fonctionnerait bien, mais Ardmore leur avait laissé carte blanche et avait mis un véhicule à leur disposition.

Pendant qu'Ardmore parlait, son aide de camp l'avait aidé à revêtir sa robe. Le major fixa son turban sur sa tête, vérifia que son appareil individuel de para-radio était bien en liaison avec le bureau des communications, puis se tourna pour dire au revoir à Kendig et à Thomas. Dans les yeux de ce dernier, le major remarqua une étrange expression, et son propre visage s'empourpra :

— Vous voulez y aller, n'est-ce pas, Jeff ?

Thomas ne dit rien, mais Ardmore poursuivit :

— Oui, je sais, je suis un salaud. Mais un seul de nous deux peut assister à ces réjouissances, et ce sera moi !

— Vous vous méprenez, chef. Je n'aime pas tuer.

— Et alors ? Moi non plus, figurez-vous. Mais je vais quand même y aller, pour parachever le règlement de comptes de Frank Mitsui, dit le major en serrant la main des deux hommes.

Thomas donna l'ordre d'attaquer avant qu'Ardmore ait atteint la capitale panasiate. Le pilote déposa le major sur le toit du temple alors que le combat avait déjà commencé, puis il repartit en trombe rejoindre le poste qui lui avait été assigné.

Ardmore regarda autour de lui. Dans le voisinage immédiat du temple, tout était calme, grâce, sans doute, au gros projecteur qui y était installé. Juste avant d'atterrir, le major avait vu un croiseur panasiate s'écraser, mais il n'avait pas pu repérer le rapide petit engin qui avait été chargé de cette mission. Ardmore descendit à l'intérieur du temple.

Le bâtiment semblait avoir été déserté. Un homme se tenait debout auprès d'une voiture duocycle qui avait été garée dans le sanctuaire même. Il s'avança et se présenta :

— Sergent Bryan, major. Le père... Enfin, le lieutenant Rogers m'a dit de vous attendre.

— Très bien, alors, partons, dit le major en montant dans la voiture. Bryan porta deux doigts à sa bouche et émit un sifflement strident.

— Joe ! appela-t-il.

La tête d'un homme surgit de derrière l'autel. Il reprit :

— On sort, Joe.

La tête disparut et les grandes portes du temple s'ouvrirent.

— Où allons-nous ? demanda Bryan en s'asseyant au volant.

— Où l'on se bat le plus... Ou, plutôt, où il y a le plus de Panasiates. Il m'en faut des quantités.

— Ça revient au même, dit Bryan.

Le véhicule dévala les larges marches du temple, tourna à droite, et prit de la vitesse.

La rue donnait sur un rond-point agrémenté de buissons. Quatre ou cinq silhouettes se dissimulaient derrière ces buissons, et l'une d'elles s'écroula sur le sol, face contre terre. Comme la voiture ralentissait, Ardmore entendit le *ping* ! aigu d'un pistolet ou fusil à vortex – il n'aurait su préciser – et une autre silhouette accroupie eut une secousse et s'effondra.

— Ils sont dans cet immeuble ! hurla Bryan à l'oreille de son compagnon.

Ardmore régla sa crosse de façon à obtenir un rayon étroit et fin dont il balaya l'immeuble du haut en bas. Les détonations cessèrent. Un Panasiate surgit d'une porte que le rayon n'avait pas encore atteinte et s'élança dans la rue. Ardmore coupa le rayon et changea les réglages de sa crosse pour obtenir un mince faisceau, intensément

lumineux, qu'il braqua sur le fuyard. Quand le rayon toucha l'homme, il y eut une détonation sourde et l'on ne vit plus, à la place du panasiate, qu'un gros nuage huileux qui se dilata puis se dissipa rapidement.

— Bon sang de bonsoir ! Qu'est-ce que c'était que ça ? s'exclama Bryan.

— Explosion colloïdale. J'ai relâché la tension à la surface des cellules de son corps. Nous avons gardé cet atout en réserve pour aujourd'hui.

— Mais qu'est-ce qui l'a fait exploser ?

— La pression s'exerçant sur les cellules de son corps. Elle peut atteindre une puissance de plusieurs centaines de kilos. Mais partons.

Dans les rues qu'ils longèrent ensuite, il n'y avait plus que des cadavres, mais autant que la vitesse le lui permettait, Ardmores faisait quand même courir sur les immeubles le rayon de son projecteur individuel. Il profita de cette accalmie pour appeler la Citadelle :

— Vous avez déjà des rapports, Jeff ?

— Pas grand-chose encore, chef. C'est trop tôt.

La voiture s'engagea dans un vaste espace découvert, avant qu'Ardmore ne comprenne où Bryan l'emmenait. Ils allaient vers le campus de l'université publique que les troupes impériales avaient transformée en caserne. Les terrains d'athlétisme et de golf qui jouxtaient le campus avaient été transformés en aérodrome.

Ce fut alors que, pour la première fois, Ardmores se rendit compte à quel point le nombre d'Américains qu'il avait armé pour lutter contre l'envahisseur était ridicule. Il y avait une mince ébauche de ligne d'assaut sur la droite, et Ardmores pouvait constater les ravages qu'ils causaient dans les rangs des Panasiates, mais ces derniers étaient si nombreux qu'on sentait qu'ils finiraient par l'emporter rien qu'en submergeant leurs adversaires, comme un raz de marée. Bon sang, pourquoi le véhicule de patrouille ayant cette ville pour objectif n'était-il pas intervenu ? Avait-il eu un pépin ?

Ardmore, en réfléchissant, se dit que l'équipage avait dû avoir trop à faire avec les attaques aériennes pour trouver le temps de s'occuper de la caserne. Il finissait par se dire qu'ils auraient dû attaquer une ville après l'autre, en utilisant tous les véhicules disponibles réunis en escadrille, et en s'en remettant au brouillage radio pour couvrir leur action. Était-il trop tard pour changer d'avis ? Oui. Maintenant le gant était jeté, la bataille était engagée sur tout le territoire, et il fallait battre le fer tant qu'il était chaud.

Ardmore avait déjà mis sa crosse en action, pour tenter de retourner la situation. Le rayon, réglé sur l'effet originel au maximum de son intensité, taillait à travers les lignes panasiates et y causait un assez beau carnage, quand Ardmores décida de changer de tactique

pour recourir à l'explosion colloïdale. C'était moins rapide et moins précis, mais l'effet sur le moral de l'ennemi serait sans doute plus grand.

Pour rendre la chose encore plus mystérieuse, Ardmores ne se servit même pas du rayon-guide, visant au jugé... Et hop ! Un des Panasiates parti en fumée... Puis un autre... Maintenant, Ardmores les avait en ligne... Trois, quatre... Encore et encore... Plus d'une douzaine !

C'en fut trop pour les Orientaux. C'étaient des soldats courageux et entraînés, mais ils ne pouvaient pas lutter contre ce qu'ils ne comprenaient pas. Ils cessèrent soudain le combat et se mirent à courir en direction des baraquements. Ardmores entendit les exclamations de joie des quelques Américains présents, mais c'était surtout leur cri de rébellion qui dominait tout. Certains sortirent à découvert pour prendre en chasse les Asiatiques désarmés.

Ardmores appela de nouveau le quartier général :

— Circuit A ! demanda-t-il.

Après quelques secondes d'attente, une voix lui dit :

— Vous l'avez.

— À tous les officiers, attention ! Utilisez de préférence l'explosion colloïdale. Elle les rend fous de terreur !

Le major répéta son message, puis abandonna le circuit, ordonnant à Bryan de se rapprocher des bâtiments. Bryan s'exécuta, montant sur un trottoir et faisant louvoyer le véhicule entre les arbres. Soudain, les deux hommes perçurent une terrible explosion. La voiture fut soulevée à plus d'un mètre dans les airs et retomba de côté. Ardmores se redressa et tenta de sortir ; il se rendit alors compte qu'il avait pu réussir à préserver sa crosse.

Au-dessus de lui, la portière était coincée. À l'aide de sa crosse, il la fit fondre et sortit comme il put de la voiture, puis il se retourna vers Bryan en demandant :

— Êtes-vous blessé ?

— Rien de grave. Je me suis peut-être fêlé la clavicule gauche.

— Tenez, attrapez ma main... Pouvez-vous y arriver ? Il ne faut pas que je lâche ma crosse.

Leurs efforts conjugués parvinrent à le faire sortir.

— Je vais devoir vous laisser là. Vous avez votre arme de base ?

— Oui, major.

— Parfait. Bonne chance.

En s'en allant, Ardmores regarda le cratère qui s'était creusé dans le sol, et se félicita d'avoir gardé son bouclier branché.

Quelques douzaines d'Américains avançaient prudemment entre les bâtiments, tirant à vue. Deux fois, Ardmores fut la cible d'hommes

qui, comme on le leur avait ordonné, tiraient avant de se poser des questions. De braves soldats ! Tirez sur tout ce qui bouge !

Un avion panasiate, volant à basse altitude, longeait lentement les abords de l'université. Derrière lui se répandait un épais brouillard jaune. Du gaz ! Ils gazaient leurs propres troupes afin de tuer une poignée d'Américains ! Le banc de brume descendait lentement vers le sol et dérivait du côté d'Ardmore. Il comprit soudain que la situation était grave, autant pour lui que pour les autres. Son bouclier offrait peu de protection contre les gaz, car il était nécessaire de laisser filtrer l'air pour pouvoir respirer.

Mais tandis même qu'il comprenait que sa fin était proche, Ardmore tentait de viser l'avion. Il vit l'appareil osciller, puis s'écraser sur le sol avant même d'avoir pu ajuster son tir. Le véhicule de patrouille de la Citadelle faisait donc quand même son travail... Bravo !

La nappe de gaz approchait. En courant, Ardmore parviendrait-il à la contourner ? Non. Il pourrait peut-être retenir sa respiration et s'élancer tout droit à travers la nappe asphyxiante, en se fiant à son bouclier pour le reste ? Ses chances étaient minces.

Soudain, la réponse surgit presque instinctivement des méandres de son cerveau : la transmutation. Quelques secondes plus tard, sa crosse braquée de façon à projeter un large cône, le major creusait une tranchée au sein du nuage mortel, propulsant le rayon de haut en bas et de bas en haut, comme s'il jouait avec un tuyau d'arrosage, et le brouillard gazeux se transforma en vivifiant oxygène.

— Jeff !

— Oui, chef ?

— A-t-on des problèmes de gaz ?

— Oui, pas mal. À...

— Peu importe. Diffusez sur le circuit A : réglez vos crosses sur...

Et Ardmore indiqua comment procéder pour se défendre contre cette arme immatérielle.

Le véhicule de la Citadelle surgit soudain des nues avec fracas. Il se stabilisa et se mit à patrouiller juste au-dessus des baraquements. Instantanément, un grand silence s'étendit sur l'université. Voilà qui était mieux. Le pilote avait sans doute simplement été débordé à un moment donné. Ardmore se sentit soudain très seul ; le combat s'était déplacé pendant qu'il s'occupait de la menace du gaz. Le major chercha autour de lui un moyen de transport à réquisitionner, afin d'aller voir par lui-même la situation dans le reste de la ville. Le problème de cette foutue bataille, se disait-il, c'est qu'il n'y avait aucune cohérence. On se battait partout en même temps. Mais on n'y pouvait rien ; c'était dans la nature même du problème.

— Chef ?

C'était Thomas qui appelait.

— Je vous écoute, Jeff.

— Wilkie vient vers vous.

— Bon. A-t-il eu de la chance ?

— Oui, mais attendez de voir ! J'en ai juste eu un aperçu sur l'écran, transmis de Kansas City. C'est tout pour l'instant.

— O.K.

De nouveau, Ardmore chercha du regard un moyen de transport. Il désirait être à proximité de Panasiates, mais de Panasiates en vie, quand Wilkie arriverait. Un monocycle avait été abandonné au bord du trottoir, non loin de l'université. Le major se l'appropriä.

Ardmore découvrit qu'il y avait encore quantité de Panasiates aux alentours du palais et que le combat prenait plutôt mauvaise tournure pour les Américains. Il se mit aussitôt à l'œuvre avec sa crosse et il était très occupé à choisir des Panasiates et à les faire exploser quand Wilkie arriva.

C'était quelque chose d'énorme, d'incroyable, une sorte de Gargantua entièrement noir, mesurant plus de trois cents mètres de haut, qui enjambait les édifices et dont les pieds remplissaient les rues. C'était comme si l'Empire State Building était en train de se promener : l'ombre géante, en trois dimensions, d'un prêtre de Mota, robe et crosse comprises.

Et cette apparition avait une voix.

Elle avait une voix qui ressemblait au tonnerre et s'entendait à des kilomètres à la ronde :

— Américains, relevez la tête ! Le jour est venu ! Voici venir le Disciple ! Levez-vous et châtiez vos oppresseurs !

Ardmore se demanda comment l'équipage qui conduisait le véhicule pouvait endurer un tel vacarme et si l'appareil volait à l'intérieur de la projection ou quelque part au-dessus d'elle.

La voix se mit à parler la langue des Panasiates. Ardmore ne comprenait pas les mots, mais connaissait le sens général du discours. Downer disait aux seigneurs de la guerre que la vengeance s'abattait sur eux et que, s'ils voulaient sauver leur peau jaune, ils feraient bien de fuir au plus vite. Il leur signifiait la chose avec beaucoup d'emphase et un grand luxe de détails, ayant une parfaite connaissance de leur psychologie et de leurs points faibles.

L'horrificante apparition titanesque s'immobilisa dans le parc bordant le palais et, se penchant, toucha d'un énorme doigt un Panasiate qui fuyait. L'homme se volatilisa littéralement. L'apparition se redressa et continua son discours en panasiate, mais il n'y avait plus aucun à proximité.

Le combat continua sporadiquement pendant plusieurs heures,

mais ce n'était plus une bataille. Cela ressemblait plutôt à une dératation. Quelques Orientaux se rendirent, d'autres se suicidèrent. La plupart furent abattus par leurs ex-esclaves. Thomas était en train de faire à Ardmore un rapport circonstancié sur la progression des opérations de nettoyage à travers tout le pays, quand il fut interrompu par l'officier préposé aux communications :

— Appel urgent du prêtre chargé de la capitale, major.

— Passez-le-moi.

— Major Ardmore ? s'enquit une nouvelle voix.

— Oui. Je vous écoute.

— Nous avons fait prisonnier le prince royal...

— Sans blague !

— C'est la vérité, major. Je vous demande la permission de l'exécuter.

— *Non !*

— Que dites-vous, major ?

— Vous m'avez bien entendu, c'est non. Je le verrai à votre quartier général. En attendant, faites en sorte qu'il ne lui arrive rien !

Ardmore prit le temps de se raser la barbe et de revêtir son uniforme avant de faire venir le prince royal. Lorsque le dirigeant panasiatique fut enfin devant lui, le major lui dit sans cérémonies :

— Tous ceux des vôtres que j'arriverai à sauver seront embarqués et réexpédiés d'où ils viennent.

— Vous êtes magnanime.

— Vous savez maintenant, je suppose, que vous avez été mystifié et abusé par une science surpassant celle de vos savants. À tout moment, presque jusqu'à la fin, vous auriez pu nous écraser.

L'Oriental demeura impassible. Ardmore espérait de tout cœur que ce calme n'était qu'une apparence. Il poursuivit :

— Ce que je viens de dire concernant les vôtres ne s'applique pas à vous. Je vous retiens ici, en tant que criminel de droit commun.

— Pour avoir fait la guerre ? s'enquit le prince en haussant les sourcils.

— Non. Sur ce point, vous seriez capable de vous en tirer. Vous êtes inculpé pour l'exécution massive que vous avez orchestrée sur le territoire américain ; pour votre fameuse "leçon". Vous serez traduit devant un jury, comme n'importe quel criminel de droit commun et, fort probablement, pendu par le cou jusqu'à ce que mort s'ensuive. C'est tout. Emmenez-le.

— Un instant, je vous prie.

— Qu'y a-t-il ?

— Vous vous rappelez le problème d'échecs que vous avez vu dans mon palais ?

— Et alors ?

— Pourriez-vous m'indiquer quelle était la solution en quatre coups ?

— Oh, ça ! fit Ardmores en riant de bon cœur. Vous croiriez n'importe quoi, ma parole ! Je n'avais aucune solution. Je bluffais, tout simplement.

L'espace d'un instant, il apparut clairement que le calme glacial du prince, enfin, venait d'être ébranlé.

*

Le prince royal ne comparut jamais devant un jury. Le lendemain matin, on le découvrit mort dans sa cellule, sa tête reposant sur l'échiquier qu'il avait réclamé.

*

POSTFACE

Premières armes

Juin 1940 : la Débâcle, en France. L'Europe bascule dans la barbarie nazie.

Juillet 1940 : aux États-Unis, Robert Anson Heinlein se met à sa table de travail.

Sixième Colonne est un roman de l'urgence, écrit par un auteur de science-fiction débutant. L'œuvre porte les stigmates de l'inexpérience et de la hâte. C'est aussi un document historique, écrit un an avant l'attaque japonaise sur Pearl Harbor. Sous une grande plume encore malhabile, une science-fiction moderne, en prise avec le réel, naît dans le fracas de la guerre.

Sixième Colonne (*Sixth Column*) paraît début 1941, dans la revue de John Wood Campbell, *Astounding Science-Fiction* (numéros de janvier, février & mars) sous le pseudonyme d'Anson MacDonald[1]. Moins de deux ans après son premier texte publié, Robert Heinlein est déjà reconnu comme l'un des novellistes les plus talentueux d'un genre en émergence. Si son apprentissage du métier d'auteur fut bref, sa carrière faillit pourtant s'arrêter de façon abrupte. Invité d'honneur de la troisième Convention Mondiale de Science-Fiction qui se tient à Denver en juillet 1941, Robert Heinlein surprend son auditoire avec un discours hanté par la politique. Il y suggère ce qui pour lui est une évidence : la guerre est inévitable[2]. Il n'écrira "*pas beaucoup plus longtemps*", son devoir patriotique primant toutes ses autres responsabilités. C'est un engagement qu'il professe ; la dignité humaine exige de chacun qu'il fasse son devoir et sa part du travail. Peu d'Américains étaient prêts à entendre ces mauvaises nouvelles mais, dans "*une période de changements drastiques et soudains de bon nombre des choses qui nous arrivent, les amateurs de science-fiction sont mieux préparés à faire face au futur que les gens ordinaires, parce qu'ils croient au changement*"[3].

Plus qu'une fin, *Sixième Colonne* marque une solution de continuité dans le parcours de Robert Heinlein. C'est la dernière fois

qu'il écrit sans la conviction qu'il s'agit là de son métier définitif[4]. C'est aussi la dernière fois que *"la main de Campbell est assez évidente dans les travaux précoces du plus grand de tous les auteurs de l'Age d'Or"*[5]. D'ailleurs, l'argument du texte est très largement repris d'une nouvelle de John Campbell, *"All"*[6].

L'acuité du contexte

Dans *Sixième Colonne*, Robert Heinlein décrit une Amérique du Nord occupée par un improbable régime autoritaire né de la dévoration de l'URSS par la Chine communiste et s'appuyant sur la tradition impériale japonaise. L'envahisseur "Panasiate" traite les américains comme des esclaves et s'évertue à effacer leur culture, jugée primitive. Une poignée de scientifiques et de militaires isolés fonde, à l'aide d'une technologie toute-puissante, une religion sous les autels de laquelle ils préparent la Libération.

Est-ce, sous couvert d'imaginaire, une dénonciation raciste du "péril jaune" ? Il s'agit plutôt d'acuité. Observateur attentif, officier rompu à l'analyse stratégique, Heinlein a tiré les leçons des événements. Après tout, l'invasion de la Mandchourie ne laissait-elle pas entrevoir dès 1931 les prétentions du Japon à l'hégémonie ? Et l'occupation de la France par les troupes d'Hitler, la nécessité pour les États-Unis de s'impliquer ? La Débâcle française fournissait, en temps réel, l'exemple d'un pays puissant soumis au joug de l'envahisseur. Les camps de prisonniers, les travaux forcés, les otages, les exécutions massives que décrit Heinlein renvoient aux horreurs de la guerre en Europe bien plus qu'à la menace japonaise.

Tel est *Sixième Colonne* : une transposition pure et simple des événements les plus récents de la Seconde Guerre mondiale dans la trame narrative du *"All"* de Campbell. La fiction joue sur les peurs fondamentales des Américains, dont certaines semblent avoir pour origine un racisme culturel latent[7]. Les occupants ne sont pas au centre de ce texte : celui-ci traite, en fait, des vicissitudes d'un réseau de résistance. Après la guerre, Heinlein reprendra ce thème, épuré – *"en fait, il s'agit de n'importe quelle nation conquise à n'importe quel siècle"* – dans une nouvelle plus sévère et mieux maîtrisée, *"Free Men"*[8].

La description des Panasiates est archétypale, jouant sur le simplisme propre à la xénophobie. Leur psychologie se réduit à la peur de l'échec. Ils ne semblent connaître qu'une issue à la honte : le suicide d'honneur. C'est ce qui permet à la Résistance de se déployer rapidement en dépit des imprudences répétées de ses "prêtres", les officiers chargés d'administrer les nouvelles provinces de l'Empire

Panasiate préférant se donner la mort plutôt que d'avouer à leurs supérieurs qu'ils ont perdu des prisonniers ou n'ont pu mettre en œuvre une perquisition. Même les envahisseurs de Campbell sont moins caricaturaux : l'Empire global de "All" est résolument respectueux des libertés privées (*i.e.* sans incidence politique), la liberté de culte n'étant qu'une de celles-là. Venant d'un auteur comme Heinlein, qui a déjà démontré sa capacité à éviter les clichés psychologiques dans ses premières nouvelles, on peut supposer ici une volonté délibérée de dépeindre la tendance à la schématisation des comportements en période de crise. Sans doute Heinlein fait-il aussi la satire de la psychologie sinon américaine, du moins de l'élite blanche anglo-saxonne et protestante (WASP). Il est significatif, chez un écrivain qui sera l'un des tout premiers à mettre en scène des protagonistes de couleur, qu'aucun Noir n'apparaisse dans le roman, où "Blanc" et "Américain" sont pratiquement synonymes.

Un intérêt majeur du texte – à condition de ne pas le lire au premier degré – réside dans sa remise en perspective historique. Dans *Sixième Colonne*, c'est la géopolitique qui entre en scène. On identifie sans peine les tensions du moment. Il ne faut pas commettre d'anachronisme : loin d'une réaction épidermique à Pearl Harbor ou d'un réflexe patriotique mêlé de racisme, il s'agit d'un *avertissement* dicté par l'analyse lucide de l'actualité.

Arme absolue et savants fous

L'histoire et la politique ne sont pas les seules cibles de Heinlein. On peut trouver dans le roman les premiers éléments d'une satire de la religion qui aboutira en 1961 dans *En Terre étrangère*, l'un des chefs-d'œuvre de la science-fiction. *Sixième Colonne* revêt en outre une dimension scientifique et technologique. C'est même l'une des toutes premières réflexions littéraires sur les conséquences morales et politiques de l'existence d'armes de destruction massive.

En 1934, Campbell avait fait de "All" une ode à une technologie nucléaire encore fantasmagique. L'atome pouvait tout : soigner le cancer, reposer et rassasier les démunis. Tuer aussi, bien sûr, mais de façon presque anecdotique : l'ennemi y est vaincu, psychologiquement et économiquement, lorsque ses monuments sont transmutés en or fin, métal mou leur donnant l'apparence de "*mottes de beurre fondant au soleil*".

Pour Heinlein, tout a déjà changé. Entre-temps, il y a eu la découverte de la radio-activité artificielle (Frédéric & Irène Joliot-Curie, 1934) et, surtout, de la désintégration en chaîne de l'uranium (Otto Hahn & Lise Meitner, 1938). Peu de gens, même dans la

communauté scientifique, en ont compris la portée. Heinlein, si. En témoigne, s'il était besoin, la brutalité des titres des deux nouvelles qu'il y consacre : "Il arrive que ça saute" ("*Blowups Happen*", 1940) et, surtout, "*Solution Unsatisfactory*" (littéralement, "solution non satisfaisante", 1941). L'arme absolue, fantasme campbellien et cliché de la science-fiction, est devenue possible. Qui pourra maîtriser cette puissance terrible ? Qui décidera de son emploi ? Après Hiroshima, le thème deviendra obsessionnel chez Robert Heinlein, qui multipliera les articles alarmistes.

Dans *Sixième Colonne*, l'inventeur de l'arme ne survit pas à sa propre découverte : le "savant fou", génial et irresponsable, est mort avant le début du livre, emportant avec lui presque toute son équipe – heureux encore que le phénomène déclenché par imprudence n'ait pas été de portée globale ! – et son "héritier" scientifique finira par en faire un usage dément. Mieux : l'officier en charge de la décision ultime, qui choisira de s'en servir avec un discernement pour le moins discutable, est un publicitaire. On se demanderait presque si la dangereuse "Sixième Colonne" du titre n'est pas, en fait, constituée de ces savants œuvrant sans contrôle dans des laboratoires secrets, thème cher à une certaine science-fiction paranoïaque des années 50.

L'inexpérience du roman, les erreurs narratives.

Lorsqu'il s'attaque à *Sixième Colonne*, Robert Heinlein est déjà un nouvelliste confirmé. "Ligne de vie" ("*Life-Line*"), son premier texte, est paru dans *Astounding* en août 1939. D'emblée, il fait montre d'un ton et d'un sens de la dynamique narrative qui marqueront durablement le genre et obligeront les auteurs à réinventer une forme d'écriture spécifique. "Si ça arrivait..." (*If This Goes On*-), novella de janvier 1940, fait partie de son *Histoire du Futur*. Heinlein y explore des thèmes qui ne sont pas étrangers à *Sixième Colonne* : l'autocratie fondée sur l'armée et la religion. Avec la nouvelle "Requiem", publiée le même mois, il donne vie à Delos D. Harriman, l'homme-orchestre de la conquête spatiale, démontrant sa parfaite maîtrise de la psychologie d'un personnage. La forme courte n'a, d'ores et déjà, plus de secrets pour lui. Pourquoi, dès lors, trouve-t-on dans ce roman des défauts narratifs qui ne semblent pas, loin s'en faut, affecter les nouvelles antérieures ?

Roman et nouvelles ne sont pas soumis aux mêmes exigences narratives. Ce qui est en cause, c'est surtout l'inexpérience de la forme longue. Avant la publication de *Sixième Colonne*, Robert Heinlein s'était essayé au roman en 1937 avec *For Us the Living : A Comedy of Customs*. Ce texte très immature était l'une des toutes premières

excursions dans le domaine de la fiction d'un auteur qui n'avait écrit, jusque là, que des articles politiques. Il avait pris part, aux côtés de son épouse Leslyn, à la campagne d'Upton Sinclair, chef de file du mouvement E.P.I.C.[9] ancré très à gauche, pour le poste de gouverneur de Californie. *For Us the Living* est un catalogue d'idées politiques directement inspiré du programme de Sinclair, doublé d'un hommage à l'écrivain James Branch Cabell et à la philosophe libertarienne Ayn Rand[10].

Sur le plan littéraire, *For Us the Living* est un échec. Robert Heinlein s'est toujours formellement opposé à sa publication. Il est regrettable qu'un éditeur en ait pris la responsabilité[11] à titre posthume. Cela nous permet néanmoins de mesurer le chemin parcouru jusqu'à *Sixième Colonne*, dont les défauts narratifs, hérités de la science-fiction des années 30, sont moins nombreux, quoique réels et même assez grossiers.

La construction linéaire, en tant que telle, n'est pas en cause. On la retrouvera dans la plupart des efficaces romans "jeunesse" écrits par Heinlein dans les années 50. Ce choix peut, de surcroît, se légitimer dans le cadre d'un roman censé illustrer le "long temps" qui s'écoule entre la mise en place d'un réseau de résistance et le renversement de la puissance occupante. Les personnages, en revanche, sont pour la plupart des stéréotypes : le chef-face-à-ses-responsabilités, le savant-imbu-de-sa-personne, le soldat-taciturne-mais-incorruptible, l'intrus-utile-mais-sacrifiable, *etc.* Leur analyse de la situation militaire et politique est manichéenne. Convaincus de l'absolue justesse de leur combat, ils ne voient dans les actes de l'occupant qu'avidité, mépris et barbarie. De leur point de vue, les Panasiates sont tous identiques, serviteurs interchangeable d'un Empereur prêt à n'importe quelle exaction. Il y a une exception à cette maladresse inattendue dans le traitement des personnages : Thomas, le jeune engagé qui deviendra l'un des piliers de la Résistance.

Seul un personnage très secondaire, Finny, vieil anarchiste perdu au milieu des *itinérants*[12], perçoit la relativité historique de la situation : "*ne commets pas l'erreur de penser que les Panasiates sont mauvais, car c'est faux ; mais ils sont bel et bien différents de nous (...) De mon point de vue, ce sont tout simplement des êtres humains qui ont été dupés par la vieille foutaise de l'État considéré comme puissance ultime*". Comme en écho, le grand voyageur qu'est Robert Heinlein réaffirmera, en 1961, au plus fort de la Guerre Froide : "*Le communisme est une religion, une religion extrêmement morale et profondément captivante. La première chose à savoir afin de les comprendre – et du coup de deviner dans quelle direction le vent tournera – est que les communistes ne sont pas mauvais ! Permettez-moi de le répéter, comme une pub : les*

communistes ne sont pas mauvais ! (...) Des principaux peuples de cette planète, les Russes et les Chinois sont ceux qui nous ressemblent le plus, ceux que j'aime le plus – et c'est une profonde tristesse pour moi que ces peuples doux et au grand cœur soient désignés par la logique de l'histoire pour être nos antagonistes[13].”

Le reproche le plus important que l'on puisse faire à *Sixième Colonne* est lié à un élément narratif hérité de “*All*”, l'existence d'une “arme suprême” aux applications illimitées. Ce qui affaiblit l'intrigue, c'est le recours systématique au fabuleux “rayon Ledbetter”. Tour à tour rayon de la mort pour les Panasiates seuls, bouclier impénétrable aux radars autant qu'aux projectiles et instrument d'hypnose, l'arme que possèdent les résistants leur permet de résoudre toutes les difficultés qui se présentent. Sauver des prêtres emprisonnés, défier le Prince jusque dans son lit sont des jeux d'enfant. Jamais Robert Heinlein ne permet au lecteur de soupçonner à quel point cet outil est polyvalent ; la tentative de rationalisation par un jargon pseudo-scientifique (“la forme triphasée de champ électro-gravito-magnétique”, etc.) est pathétique[14]. C'est le “*deus ex machina*” par excellence.

Bien que l'auteur affirme par la voix de ses personnages que la seule supériorité technologique ne permet pas de gagner la guerre, cette arme infaillible et sélective s'avère la clef de la reconquête. Ainsi, la mise en place de l'intrigue, qui laissait présager un complot aux ramifications multiples, se résout en un massacre aussi massif que complaisant. Tout était gagné d'avance, malgré les efforts de l'auteur pour nous donner l'impression du contraire.

La naissance d'un genre littéraire.

Robert Heinlein ne réitérera jamais les erreurs qu'il commet dans *Sixième Colonne*. Il trouvera les parades narratives qui s'imposent. Les auteurs de science-fiction qui viendront après lui marcheront dans ses pas, usant et abusant des techniques d'écriture qu'il a inventées ou simplement identifiées.

Héritière des aventures échevelées des “*dime novels*” du XIX^e ou simple prétexte aux extrapolations scientifiques plus ou moins rigoureuses voulues, après Jules Verne, par Hugo Gernsback, la science-fiction américaine est longtemps restée obnubilée par le contenu. *Sixième Colonne* marque en quelque sorte une charnière avec son accession à la maturité littéraire. La nouvelle génération d'auteurs qui se hisse sur les décombres du conflit mondial ne se contente plus d'émerveiller ses lecteurs par son imaginaire débridé. Délivrée de sa naïveté quant à l'omnipotence de la science, la science-fiction

revendique désormais une esthétique propre et une exigence stylistique sans cesse croissante. Elle s'affranchit des couvertures racoleuses des “*pulps*” pour coloniser des supports de plus en plus prestigieux. Elle est, dès lors, jugée selon des critères littéraires plus exigeants.

La mise en place de nouveaux procédés narratifs forge, tout autant que ses paradigmes, une identité à la science-fiction. Elle n'est plus simplement une façon de voir le monde. Elle est une littérature d'un nouveau genre, furieusement contemporaine, nantie d'une double exigence : être subversive, être efficace.

Qu'est *Sixième Colonne* en définitive, sinon l'une des premières étapes de cette redéfinition ? C'est à ce titre que sa réédition s'imposait. La science-fiction est une littérature collective. *Sixième Colonne* ne doit pas être envisagée comme l'œuvre hésitante d'un apprenti isolé. C'est la carte d'un pionnier nommé Robert Heinlein qui, après 1941, parcourra encore très, très longtemps, ces terres étrangères...

Ugo Bellagamba & Éric Picholle

*

Fin

[1]Le roman retrouvera la signature de Robert Heinlein lors de sa reprise en volume en 1949. Des éditions ultérieures paraîtront sous le titre alternatif de *The Day After Tomorrow*.

[2]L'un des personnages de *Solution Unsatisfactory* (mai 1941, non traduit) expliquait déjà que si les États-Unis “*n'étaient pas en guerre, légalement, nous avons été dans la guerre jusqu'au cou, avec tout notre poids du côté de la démocratie, depuis 1940*”, in *Expanded Universe*, Baen Books, New York, 1980, pp. 77-115.

[3]Robert A. Heinlein, “The Discovery of the Future”, in recueil *Requiem*, Y. Kondo éd., Tor, New York, 1992. Heinlein y emprunte à Alfred Korzibsky l'idée d'une littérature-lien entre passé et futur (*time-binding*).

[4]Officier de marine réformé en 1934 pour tuberculose, Robert Heinlein s'est ensuite essayé à un grand nombre d'activités. Il a été successivement étudiant en sciences, propriétaire d'une mine d'argent, rédacteur en chef, marchand de biens, politicien. Ce n'est qu'après la guerre, avec la publication des *Vertes Collines de la Terre* (1947) dans le *Saturday Evening Post*, qui paye décemment ses auteurs, que Robert Heinlein épousera sans retour la carrière

d'écrivain de science-fiction.

[5] Isaac Asimov, "Big, Big Big", introduction au recueil de nouvelles de John W. Campbell, *The Space Beyond*, Pyramid Books, New York, 1976.

[6] Don A. Stuart (pseudonyme de J.W. Campbell) "All", *Astounding Science-Fiction*, nov. 1934 ; repris dans *The Space Beyond*.

[7] Dès 1924, en dehors de toute agression militaire, le Congrès des États-Unis avait interdit l'immigration des Japonais et la naturalisation de ceux déjà présents sur le sol américain. Heinlein présente le seul personnage américain d'origine asiatique du roman, Franklin Roosevelt Matsui comme "aussi Américain que Will Rogers" (le John Wayne du cinéma muet). Comme le relève le critique H. Bruce Franklin (*Robert A. Heinlein : America as Science Fiction*, Oxford Univ. Press, 1980), il y a même quelque ironie à ce que celui-ci soit nommé en hommage au Président qui, en février 1942, signera "l'infâme ordre exécutif 9066, entraînant l'arrestation et le placement en camp de concentration de 117 000 Américains d'origine japonaise, ainsi que la confiscation de leurs terres et de leurs biens".

[8] Robert A. Heinlein, "Free Men", in *Expanded Universe*, pp. 168-191 (non traduit). La nouvelle, écrite en 1946, est restée inédite jusqu'en 1966.

[9] *End Poverty in California* ("Finissons-en avec la pauvreté en Californie !"). Upton Sinclair était également écrivain, auteur d'un roman sur les travailleurs immigrés, *The Jungle* (1905). Paru en épisodes dans le journal socialiste *Appeal to Reason*, celui-ci avait retenu l'attention du président Roosevelt. Sinclair présente le programme E.P.I.C. dans un pamphlet politique non dénué d'originalité littéraire : "I, Governor of California and How I Ended Poverty : A True Story of the Future" ("Comment Moi, Gouverneur de Californie, j'ai mis fin à la pauvreté : Une véritable histoire du futur", 1933).

[10] Respectivement auteurs de *Jurgen : A Comedy of Justice* (1922) et *We, The Living* (1936).

[11] Robert A. Heinlein, *For Us the Living*, Scribner, New York, 2004.

[12] Dans l'Amérique de la Dépression, les *hobos* sont de semi-vagabonds, souvent assez éduqués mais refusant toute attache et sillonnant le pays dans des wagons de marchandises en vivant de leur travail journalier.

[13] Robert A. Heinlein, "The Future Revisited", discours prononcé à la Convention Mondiale de Seattle, 1961, in *Requiem*, pp. 168-197.

[14] "Je ne croyais pas vraiment aux raisonnements pseudo-scientifiques des trois spectres de Campbell – j'ai donc travaillé particulièrement dur pour le faire sonner réaliste", in *Expanded Universe*, 1980, p.75.